À FLEUR DE MOTS

ATELIER D'ÉCRITURE

Médiathèque Colette-Lerasle
LA CHAPELLE SAINT-URSIN

(2022)

PETITES PLUMES AGILES

« À fleur de mots », dans ce magnifique recueil, que de souvenirs partagés avec vous.
À travers nos histoires nous avons imaginé, rêvé, voyagé, guerroyé, randonné,
campé, dîné, photographié, aimé, détesté, râlé, souffert parfois…
Nous avons revisité La Fontaine, il le méritait bien !
Nous avons été au bal, au cirque, au spectacle de petits rats en devenir.
Nous avons raconté les animaux, les femmes, les hommes, les petits d'hommes.
Mis en avant l'art et les artistes. La peinture, la musique, la danse,
la photo, la cuisine, la nature, les émotions, les enquêtes… que sais-je encore ?
La vie quoi !
Nous avons dégusté de savoureux repas, partagé un thé avec des petits biscuits.
Nous avons visité Versailles, la villa Médicis ou presque, l'Égypte, Jodhpur,
L'Italie sur une Vespa, vu toutes sortes de maisons en France ou à l'étranger.
Nous avons connu des histoires d'amour et de ruptures, de vacances, d'école, de bébé.
Nous avons profité d'un Noël romantique, d'une boutique merveilleuse, du carnaval
de mardi gras ou de Venise, d'un déménagement forcé, d'un clown triste et désabusé.
Tout cela à coup de Mr Cornichon, de Vizir, d'inspecteur Kaduflère, de tante Paulette,
de Choupinette, de Caroline et Justin, de Tania et son doudou-passion,
de copains sans âge.
Et que dire d'une épouse qui « croit punir » son mari en lui passant les menottes !!!
Histoires coquines ou sensuelles, oui parfois … mais toujours correctes.
À « pioche-mots » nous avons choisi nos morceaux déchirés dans des magazines comme
pour écrire une lettre anonyme et nous avons brodé, jamais à court d'idées…
De bons moments de partage et de bonne humeur, sans jamais se prendre la tête.

Nous avons gratté le papier de nos plumes diverses et variées, toutes aussi riches
les unes que les autres… nous avons bien rit ! Avec toujours pour dernière consigne de
votre animatrice amicalement surnommée « Maîtresse-Plume » :

« FAITES-VOUS PLAISIR » ou « AMUSEZ-VOUS BIEN !!! »

Béatrice GIMENEZ

CHAPITRE I
Les sept mots…

ATELIER D'ÉCRITURE 25.01.2022

PRÉSIDENT
FLONFLONS
GUERRIER
VACARME
ROMAN
COUETTE
CAGE

La phrase : *« …l'atmosphère était lourde et pesante… »*

14 JUILLET

Les flonflons de la fête faisaient un vacarme assourdissant. L'atmosphère était lourde et pesante et laissait présager l'orage qui allait éclater dans peu de temps. Dommage, car la célébration de la Fête Nationale est un grand jour pour les français que nous sommes.

Après les véhicules militaires, les chevaux de la Garde Républicaine, les différents uniformes des armées françaises et étrangères formaient un puzzle coloré sur les Champs-Elysées, certains hommes avec un air plus ou moins guerrier, comme s'ils s'en allaient faire la guerre.

Tout ce beau monde défilait au pas cadencé, dans un ordre parfait pour se présenter devant la tribune officielle installée en bas de l'avenue, où se tenait le Président de la République dans une sorte de « cage » à l'abri d'éventuels manifestants ou terroristes, entouré par les ministres et invités V.I.P.

Sur les trottoirs, se pressait une foule immense agitant des petits drapeaux.

Et moi, couchée à cause d'une grosse angine, j'avais laissé de côté le roman que j'étais en train de lire. Je regardais le spectacle à la télévision, bien emmitouflée dans ma couette malgré la chaleur.

J'attendais avec impatience « La Marseillaise » chantée par les Chœurs de l'Armée française.

Huguette RICORDEAU

COMPÉTITION

C'est au milieu du vacarme et flonflons que notre guerrière fait son entrée.

Notre camarade aux petites couettes, est la première fille à supplanter le favori dans la « discipline gym » avec quelques figures libres. Le vaincu fait un sourire qui ressemble plus à une grimace.

Victorieux deux années de suite, Hugues est vexé ; surtout que c'est une fille qui lui a pris SA place. Il est obligé de faire un petit discours et de lui donner le trophée, une boîte à musique, un oiseau en cage.

Hugues, sur l'estrade où ce devait être le président du comité qui devait être là, ne dit mot…

L'atmosphère devient lourde et pesante jusque dans le public, d'un côté les garçons vexés, de l'autre les filles heureuses de montrer leur valeur, mais se demandant comment vont se dérouler les événements.

Fair-play Hugues a toujours son rictus aux lèvres. En personne intelligente et responsable, il félicite avec une chaleur feinte. Véronique, joue le jeu, tous deux veulent que cette journée soit joyeuse, après tout ce n'est qu'une compétition.

Ce qui n'empêche pas Hugues au moment de l'accolade de murmurer à l'oreille de Véro :
« Prépare-toi bien, l'an prochain ce sera MOI le gagnant ».
Ce à quoi Véronique répond « ça va tu ne vas pas en faire un roman ».

Gislhaine PAGÈS

ORAGE, OH ! DÉSESPOIR…

Tapis au fond du lit, pelotonnée sous la couette, inaccessible, je fermais les yeux de toutes mes forces pour ne plus voir les éclairs vriller le ciel. L'atmosphère était lourde et pesante. L'effroi m'étouffait, comprimait ma cage thoracique. Cela peut sembler puéril, mais le tonnerre me terrorise.

Pourtant, les hostilités ne faisaient que commencer. La pluie furieuse cinglait les fenêtres, les rafales étaient déchaînées : les démons de l'orage cognaient dans ma tête. Je tremblais de tout mon corps, sursautant constamment. J'avais tellement peur… pas de quoi en écrire un roman diraient certains. Je n'ai jamais su contrôler cette panique folle des orages (ni des feux d'artifices, pas plus que des flonflons des bals).

Le grondement enflait, présageant de nouveaux coups de semonce et d'éclaboussements d'étincelles destructrices. La foudre balafrait la nuit. Mon corps subissait ses agressions et ses turbulences. Le cœur battant la chamade, tétanisée, j'attendais avec impatience la fin des dernières gerbes sonores et lumineuses. J'étais à bout de nerfs…

Bien que pétrifiée et chancelante, je réalisais soudain que la pluie avait cessé emportant avec elles ses guerriers assourdissants et aveuglants. Pourtant le vent charriait encore des masses noires menaçantes… L'air dense et électrique grésillait, la touffeur et quelques crépitements persistaient. Finalement, le ciel se dégageait peu à peu.

Moi, petite passe recroquevillée, je commençais à me détendre. Mes muscles se relâchaient lentement et je pointais le bout du nez hors du lit. J'écoutais avec soulagement la paix et le silence. Le calme après la tempête. Le supplice était terminé !

Avec d'infinies précautions, je glissais, un peu hésitante hors de la couche. Petite vie frissonnante je trouvais la moquette moelleuse réconfortante. Je me remettais doucement de mes émotions et de ce vacarme assourdissant. Courageuse mais pas téméraire, j'avançais à pas feutrés jusqu'au jardin détrempé. Le chèvrefeuille embaumait dans la moiteur ambiante. Tout était tranquille, paisible. Je pouvais reprendre mes jeux et promenades et revoir Président mon amoureux de gouttière. Quelle épreuve ! Après tout, je ne suis qu'un bébé de sept mois !

Félidé peut-être mais pas tigresse ! pendant ces tumultes et caprices de la voûte étoilée, même mes gentils maîtres ne peuvent me rassurer. Dans ces moments, une seule solution : me cacher, me soustraire au déluge et me résigner patiemment.

Simple Minouche que je suis, je ne peux que miauler : « Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours des tourments dans la vie… même pour une adorable chatonne !!!

Béatrice GIMENEZ

DÉFILÉ

Le 14 juillet. Les vacances ! Ne rien faire ! Hum, quel plaisir ce matin de rester sous la couette.

Un petit déjeuner au lit et tiens si je regardais le défilé militaire à la télévision. Relax.

Sur l'écran apparaissent les Champs Élysées en pleine effervescence. Les gardes républicains dans leur bel uniforme préparent leurs montures majestueuses en attendant l'arrivée du président de la république. Les présentateurs s'affairent auprès des corps d'armée en décrivant engins et uniformes.

Le public est amassé de chaque côté des barricades, les forces de l'ordre sont fin prêtes, tout rutile, rien ne dépasse.

Le coup d'envoi est donné, monsieur le président de la république arrive, fier, debout dans le véhicule présidentiel qui commence à descendre cette grande avenue.

Quelques applaudissements l'accueillent, quelques huées commencent à se faire entendre. La foule s'agite un peu, les forces de l'ordre resserrent les rangs aux aguets. Des sifflets, des commentaires désobligeants fusent, la tension monte dans la foule. Un groupe d'hommes en noir semble vouloir en découdre avec la police.

Cela commence sérieusement à s'agiter, dès ce moment on pouvait vraiment ressentir que l'atmosphère était lourde et pesante.

Puis tout à coup, un jet de pierre, un pavé, un poteau arraché du sol qui vole par-dessus les barrières, des cris puis un vacarme assourdissant emplit alors les Champs Élysées. Les policiers armés comme des guerriers font front et tentent de maîtriser l'émeute, espérant mettre en cage les meneurs de cette fronde.

Oh la la ! Moi ça m'épuise toute cette agitation. Pourquoi tant de haine et de violence. Moi dans mon lit je n'ai qu'envie de calme, de paix et de tranquillité. C'est décidé, j'éteins cette télévision et je prends un bon roman.

Direction ma bibliothèque, ça y est j'ai trouvé, ce sera une belle histoire d'amour sous le soleil de juillet avec en arrière-plan les flonflons du bal.

Retour au lit et allez c'est parti.

Micheline FLORENT

LE CŒUR EN CAGE

Le Président soupire sous sa couette. La tristesse fait un tel vacarme dans sa tête qu'il lui est impossible d'entendre les flonflons de la fête donnée par son épouse dans les jardins de l'Elysée.

Il n'est plus le guerrier d'autrefois face à ses adversaires politiques, il n'est plus qu'un vieil homme habité par les regrets, les doutes et la terrible question : ma vie a-t-elle eu un sens, ai-je défendu des idéaux véritablement pour le bien de tous, avec sincérité, mes entorses, mes compromissions étaient-elles aussi nécessaires que ma prétention le supposait, ces hommes et ces femmes qui m'ont entouré, n'ont-ils pas pâti de mon ambition dévorante et mon épouse, mes maîtresses, mes enfants dont celle qui aura, par ma faute, été obligée de vivre en clandestinité, ont-ils été heureux d'être associés à mon nom.

Je sais que je resterais inscrit dans la postérité et pour de nombreuses années, j'y ai veillé. Mais si je devais réécrire le roman de ma vie, malgré toute ma passion pour la politique, peut-être suivrais-je alors une autre voie, celle qui m'était destinée jeune homme, une carrière d'avocat ou de séminariste. Une vie tournée entièrement vers la littérature, le théâtre, le cinéma, vers l'amour aussi, unique et entier. J'ai su être amoureux, sincèrement amoureux mais je n'ai pas su prioriser mes choix, dois-je le regretter ?

Au seuil de ma retraite de la vie politique, tous autour de moi chuchotent, épient le moindre de mes mouvements, s'étonne de mon comportement calme et mesuré. Hier l'atmosphère était lourde et pesante : ma maladie est maintenant connue de tous. Aujourd'hui mon dernier jeune amour m'a rendu visite, un bonheur sans pareil car c'est l'ultime entrevue, en cessant de m'alimenter je précipite ma fin afin de m'épargner l'humiliation d'un cerveau outragé par la maladie.

Ma mort sera médiatisée sans nul doute ! Et alors ! Je ne serai plus là pour apprécier les bons mots qui seront prononcés pour mon éloge, dommage, ma vanité en aurait encore pris du poids !

Nadine PALISSON

DÉLIRE MÉGALOMANIAQUE

« Halte au feu » dit le capitaine,
« Coupez c'est bon… on la tient » ajouta l'homme à la casquette…

La dernière scène du film venait d'être mise en boîte et l'ensemble du plateau se détendait peu à peu.

« Je vous remercie toutes et tous pour ces quelques mois de tournage et je vous laisse aller mes petits, la cage est ouverte… » ajouta le célèbre metteur en scène devant son parterre de comédiens et de techniciens.

« Je ne suis pas mécontent » dit le jeune premier rôle encore en tenue de guerrier, il tenait dans ce film le rôle d'un très jeune capitaine qui n'avait jamais connu le feu et qui soudain était envoyé dans le vacarme et les vicissitudes d'un combat sans merci.

« J'avais lu le roman dans ma jeunesse, mais le transposer à l'écran en tant que comédien est une tout autre approche » laissa tomber le jeune premier.

« Tu apprends ton métier tous les jours et ce n'est pas fini », lui répondit le vieux metteur en scène, président de la Grande société du cinéma Français.

« Mais je n'attends rien et ne veux rien apprendre reprit le jeune sur un ton vif, je veux juste laisser ma personnalité agir, réagir et s'épanouir dès le moment où les caméras s'allument.

A présent l'atmosphère était lourde et pesante, ce qui devait être un instant de soulagement virait au cauchemar, la salle retenait son souffle et on sentait une vive tension entre le vieux lion et ce jeune héros dont l'insouciance n'avait d'égale que son époustouflante qualité de jeu. C'était sûrement l'un des plus grands comédiens en devenir et il ne le savait que trop. Nous étions très loin des flonflons habituels d'une fin de tournage. Pas la peine d'aller se cacher sous la couette, tous auraient droit à la confrontation…. le vieux comme on l'appelait maintenant dans ce milieu, tenta à nouveau d'intervenir sur un ton quelque peu paternaliste « Mon petit vous devez être un peu fatigué par ces semaines de travail…. » mais le jeune prodige l'arrêta net et devant le plateau subjugué prononça juste ces quelques mots :

« Plus jamais ça, ne me dites rien, ne me guidez plus, je suis encore avec vous certes, mais laissez-moi agir comme je le ressens car maintenant le cinéma c'est moi !!!

Laurent VACHER

EN MODE WARRIOR

Aujourd'hui, pas question de lézarder sous la couette ! Ça va être chaud au bureau ! Le Président Directeur Général réunit tous les cadres pour, sans doute, une énième remontée de bretelles. Je n'aime pas du tout ces réunions interminables où il nous fait tout un roman noir des statistiques, des chiffres du mois, des marchés obtenus et de ceux perdus…et gna gna gna, et gna gna gna. Tout ce qu'on sait déjà ! Pas besoin de nous marteler ça sans arrêt, mois après mois. Il nous stresse, marchant de long en large, comme un lion en cage, autour de notre table de travail, nous invectivant sans cesse et nous exhortant à multiplier nos heures, pour un toujours meilleur profit.

Ce mot « profit » me sort par les yeux. Ah ! Le mot d'ordre est de l'élever à la verticale, la courbe des profits, mais un jour viendra où on sera en haut de la montagne et la dégringolade ne pourra que suivre. Allez donc lui faire comprendre qu'il faut changer nos objectifs et envisager une diversification ! Vous êtes sûr de provoquer une énorme colère. C'est Jean-Charles qui s'y est collé le mois dernier. Qu'est-ce qu'il a pris ! On était loin des flonflons de la fête. Nous, on n'a pas pipé.

L'atmosphère était lourde et pesante sous l'orage, et on avait hâte que ça s'arrête pour retourner à nos postes où on est plutôt pépère, loin du vacarme colérique du boss qui en veut toujours plus. On le sait, qu'il a la pression des investisseurs. Ce n'est pas pour autant qu'on doit tout accepter indéfiniment, et être corvéable à merci ! Les marchés sont bouchés… les marchés sont bouchés ! C'est pas difficile à comprendre !

Je ne sais pas pourquoi, je sens que ça va être mon tour aujourd'hui. Une intuition, comme ça ! Allez, mon vieux, ça va le faire. Mets-toi en mode warrior ! Tu dois aborder cette réunion en guerrier bien vaillant, pour qu'on ne te mange pas la laine sur le dos. Surtout, lui tenir tête, mais sans s'énerver, tout en le respectant. C'est ton jour sur l'autel du sacrifice. Tu es le Jean-Charles du Mois ? Hé bien fonce ! Warrior, j'te dis !

Catherine GONIN

CHAPITRE II
Les sept mots…

ATELIER D'ÉCRITURE 22.02.2022

VIRUS
CARAPACE
RIGOLADE
ATTENTION
CADRE
FUNAMBULE
RASOIR

L'expression : « …*prendre du temps, prendre le temps…* »

L'HOMME DU JARDIN D'HIVER

Depuis quelques jours, il était assis là… Les gens chaudement vêtus qui passaient tous les jours dans ce jardin, l'avaient découvert un matin de décembre. Au début, l'attention qui lui avait été portée fut à la limite de la rigolade. Aujourd'hui, au cœur de l'hiver, il était devenu un des cadres de ce lieu dédié à la détente et à la promenade.

En effet, c'était ici que les habitants de cette grande ville venaient se ressourcer. En ces temps difficiles où les virus avaient décidé de nous faire la guerre, il était devenu bon de laisser sa carapace à la ville, et de pouvoir encore s'aérer dans les allées de ce jardin d'hiver.

A quoi pensait-il ce bonhomme tout blanc ? Et pensait-il seulement ? A la vue de sa posture et s'il avait eu la parole, sans doute aurait-il dit : « prendre du temps, prendre le temps… ».

Mais lui, l'homme de glace, savait bien qu'il ne pouvait pas, que son temps lui était irrémédiablement compté. Le printemps viendra, les jours défileront et bientôt dès que le soleil aura la possibilité de reprendre la main, l'homme de glace, sera comme un funambule sur le fil d'un rasoir. Aucun faux pas ne lui sera plus permis. Les journées se transformeront en heures, les heures en minutes et lui, avec sans doute le regret de ne plus pouvoir égayer nos instants de liberté, se mettra à pleurer à grosses larmes jusqu' à ne plus rien laisser de son passage…

Laurent VACHER

LE BONHOMME DE NEIGE

Que fait-il sur ce banc ? Depuis combien de temps est-il assis ? Il doit y avoir un bon moment, car il a pris racine si je peux dire, les deux pieds dans la glace.

C'est peut-être quelqu'un qui s'est assis là pour prendre du temps, prendre le temps de réfléchir, la tête dans les mains, avant de repartir dans une autre direction et sa carapace s'est littéralement congelée.

Il avait peut-être voulu s'écarter de la foule par crainte du virus et il est resté trop longtemps. Il n'a plus besoin de rasoir, sa barbe ne repoussera pas de sitôt.

Mais attention ! finie la rigolade, ça ne peut pas être un être humain !

Je pense plutôt à un sculpteur sur glace qui a pris comme cadre ce banc public pour asseoir sa sculpture. Il a dû s'inspirer du penseur de Rodin pour façonner la neige, et je trouve que c'est assez réussi !

Il faut vraiment être un artiste pour faire ce genre de chose, un peu comme le funambule qui traverse une profonde vallée sur un fil tendu entre les deux rives. Rien à voir me direz-vous, mais l'art est partout dans la nature, à chacun d'y trouver son bonheur.

Huguette RICORDEAU

A FLEUR DE PEAU

Être dans l'état de l'autre sans se noyer dans l'autre, c'est la capacité particulière de certaines personnes dites « hypersensibles ».

Question : qu'est-ce que l'empathie ? C'est ressentir profondément ce que ressent l'autre en se protégeant soi-même… Ou en essayant de se préserver du mieux possible (comme d'un virus).

Comment y parvenir ? Ce n'est pas si simple : il faut observer, observer vraiment. Plonger son regard dans le regard de l'autre. Écouter, très attentivement. Deviner, pressentir. Prendre du temps, prendre le temps, prendre son temps… et surtout ne pas hésiter à grappiller un peu de son temps à l'autre, aux autres, sans jamais sortir du cadre, sans être intrusif. Donner de son temps également. Communiquer, s'intéresser aux autres sincèrement et en finesse, sans s'oublier. Rester maître de soi dans les situations les plus épineuses. Se forger une carapace de plumes légères pour laisser glisser l'insupportable, mais assez solide pour encaisser… (ni trop lourde, ni trop fragile). Et surtout, surtout, ne rien attendre en retour !

Certaines personnes ne se rendront pas compte que vous avez fait preuve d'empathie. D'autres seront reconnaissantes et éprouveront de la gratitude pour vous, en toute simplicité. Mais en aucun cas il ou elle ne doit se sentir redevable ou débitrice. Jamais ! Il faut avoir des attentions et des intentions délicates et indulgentes.

L'empathie est un mélange de patience et de bienveillance. Ce n'est pas de la pitié. Surtout pas ! Ne jamais faire cet affront à la personne qui a besoin de soutien. Ce n'est pas de la rigolade ! Mais de la compassion, des échanges, de l'émotion partagée. C'est un sentiment beau et pur. C'est avoir tous les sens en éveil et les utiliser à bon escient. Ne jamais prendre le risque de mettre son propre équilibre en danger. La frontière est parfois ténue. Mieux vaut être funambule, toujours sur le fil du rasoir. Cela demande un gros effort parfois éprouvant. Récemment, j'ai découvert dans une émission télé « la nouvelle définition de l'empathie ». Car chez le commun des mortels, ce mot reste méconnu, mal compris, dépréciatif ou péjoratif.

Cette définition est :

« l'Empathie, c'est l'intelligence des émotions » !

Ce vocable est l'un des plus beaux de la langue française !
Si tous les humains savaient se ressentir et se deviner en se donnant la main…

Béatrice GIMENEZ

SURPRISE MATINALE

Comme tous les mercredis, à huit heures tapantes, monsieur BLOT s'apprêtait à quitter son appartement, 8 rue Giraudon pour acheter le Canard Enchainé au kiosque de la Place Clichy. Et comme les semaines précédentes, et depuis plusieurs mois déjà, il avait dû supporter les récriminations de madame BLOT :

- « Tu vas encore risquer de nous ramener ce satané virus, et tu as vu la neige tombée cette nuit ? Mais c'est comme tout le reste, tu prends tout à la rigolade »

- « Mais non, tu sais bien que je fais très attention, et je vais me couvrir en conséquence ».

Dans le vestibule, la glace du portemanteau lui renvoya son reflet. « Même pas fichu un coup de rasoir ce matin », songea-t-il…paupières tombantes, cheveux rares… Il se revit vingt ans plus tôt, encore jeune cadre dynamique, partant pour le bureau rasé de frais, coiffé avec soin, cravaté, l'attaché-case conquérant au bout du bras. Sans trop s'attarder à ces tristes considérations, il entreprit de se vêtir, enfila un gros anorak, une épaisse écharpe, son bonnet de Schtroumpf, le masque bien sûr, bref, une vraie carapace.

Au sortir de l'immeuble, le froid le saisit, « Pas grand monde dans les rues ce matin ; Ah mais, ça glisse ! » Il venait de déraper sur une traîtresse flaque glacée.

« Pas le moment de revenir avec une guibole en vrac, ce serait plus grave que le virus, non ? Et les commentaires de madame BLOT, j'imagine ! Bon, pas d'affolement, il suffit de marcher doucement ». Il s'exhorta « prendre du temps, prendre le temps » et songea du coup à toutes les heures où il n'avait fait que le perdre son temps, dans la boîte qui le payait chichement.

Monsieur BLOT partit donc à petits pas précautionneux, comme un funambule débutant. Avec un certain soulagement, il atteignit enfin la place Clichy et le kiosque à journaux, objet de sa sortie matinale.

Moins concentré désormais sur sa progression hésitante, il leva les yeux et resta un moment interloqué : il enleva son masque, puis ses lunettes envahies par la buée, mais la vision demeurait. Sur le banc où aux beaux jours, il s'asseyait pour parcourir les gros titres de son hebdomadaire favori, un type ! Un type assis là, la tête dans les mains dans un grand geste de désespoir, un type tout nu, tout blanc !
Monsieur BLOT, esprit cartésien s'il en fut, s'interrogea : « Si c'est la neige qui l'a saisi comme ça, elle devrait fondre, non ? Ou du plâtre alors ? »

Il n'osait s'approcher davantage de l'étrange silhouette.
Perplexe, mais fort intrigué, il se promit de mener son enquête pour éclaircir ce mystère…

Andrée LEFEBVRE

GLACÉ

L'heure était grave et vraiment pas à la rigolade, loin s'en fallait. Assis sur un banc, Lucien était tétanisé. La nouvelle l'avait glacé d'effroi. Il se prit la tête dans les mains, les coudes posés sur les genoux, enfermé dans une espèce de carapace virtuelle, mais néanmoins protectrice. Il avait besoin de retrouver ses esprits, de prendre du temps, prendre le temps d'apaiser le charivari de ses émotions aussi intenses que diverses. Il avait beau forcer sa respiration à se ralentir, en fixant son attention sur l'air qui entrait puis sortait de ses poumons, il se sentait pris dans un étau de panique, tel une cellule attaquée de toute part par un horrible virus ravageur. Il ressentait l'angoisse du funambule risquant à chaque nouveau pas de plonger dans un vide dont on ne percevait même pas le fond. Car sa vie était maintenant suspendue à un fil que quelqu'un s'évertuerait à rapprocher de celui d'un impitoyable rasoir.

Il lui fallait absolument se recentrer, et vite, sinon, il ne donnait pas cher de sa peau. L'urgence était de trouver un nouveau cadre à ses prochaines actions. Prendre du recul sur la situation et ne pas se laisser submerger par ses affects. Garder la tête froide. Quitter le plus rapidement possible l'état d'anéantissement dans lequel l'avait plongé cette horrible nouvelle. Même seul, il devait aller au bout, sans tergiverser. Il le fallait, et il le leur devait. D'habitude, il n'hésitait jamais à foncer, tel un bulldozer prêt à tout emporter sur son passage. Mais là, prostré sur son banc, assommé par le choc de l'annonce, le doute l'assaillait et menaçait de gagner la bataille.

Se ressaisir n'était plus une option. Même ce banc sur lequel il semblait vissé à jamais représentait un danger : celui de le rendre visible et donc vulnérable comme les autres, ceux de sa bande, ceux qui n'étaient plus. Il leur devait d'utiliser sa liberté pour leur rendre justice en menant à bien leur mission. Il était seul, mais qu'importait. S'arracher à ce banc, mettre un pas devant l'autre, et foncer pour aller de l'avant, et accomplir ce qui devait être. Prendre de vitesse l'ennemi tant haï qui avait détruit ses amis, et l'affaiblir durablement pour que d'autres puissent terminer le travail.

Alors, soudain déterminé, il se leva, brisa d'un coup la glace qui lui avait paralysé le cœur et courut vers son destin.

Catherine GONIN

L'HERBE EST….

Ce sont tous des copains de fac prêts à la rigolade, de jeunes beaux et plein d'avenir dans un monde

Ici, nous sommes dans un pays à bout de souffle, dévasté par des successions d'aides extérieures. Cette bande rêve de leur futur, les uns cadres, ingénieurs, médecins, sauf un qui se considère comme artiste. Malgré le manque de tout, il faut beaucoup de débrouille pour se réunir et préparer de quoi mettre sur la table et dans les verres. Comme tout un chacun ces jeunes refont le monde mais surtout à voix basse …très basse !!!!!!

Quelques années sont passées. Ils ont tous leur diplôme, des promesses de l'état ont été faites (ici, tout passe par les décideurs) rien ne change ; certains sont déjà partis c'est comme un virus et beaucoup ne songent qu'à cela : partir. Il faut prendre du temps, prendre le temps, préparer avec minutie, faire attention, prendre d'infinis précautions ne pas se faire prendre par les gardes côte, ne pas être dénoncé, être condamné comme déserteur.

Sergio, malgré la carapace qu'il s'est façonnée, a peur. La tête entre les mains, il s'interroge. Il ressemble à un funambule sur le fil du rasoir après son ascension. Bientôt le départ, il va retrouver Bernardo, Dario, Marcos et combien d'autres. Certains ont réussi mieux que les autres, mais là ils ont tous du travail, peuvent parler à voix haute, le peu qu'ils possèdent, ils ne le doivent à personne. L'herbe est plus verte ailleurs ????? peut-être.

Gislhaine PAGÈS

UN APRÈS-MIDI D'HIVER

Dans le cadre d'un concours de bonhommes de neige qui promettait de belles rigolades, notre attention avait été attirée par une création qui sortait de l'ordinaire.

Un homme, assis sur un banc, dans une position qui évoquait un penseur, la tête baissée entre les mains, nous avait intrigués. Cette sculpture nous ramenait instantanément à plus de gravité.

Qui était cet homme enfermé dans sa carapace de neige qui semblait porter le poids du monde sur ses épaules ?

Qui avait eu l'idée de créer un tel personnage alors que ce concours avait été organisé pour amuser les familles qui tentaient de prendre du bon temps au grand air, fuyant un instant le virus qui envahissait leur quotidien ?

Comme des funambules sur le fil du rasoir, nous étions immobiles devant cet homme, le temps semblait suspendu, aucun bruit alentour. Ce silence, le blanc de la neige, nos yeux rivés sur le banc sur lequel il était assis faisaient que tout nous semblait tout à coup moins léger. A quoi pensait-il, que lui était-il arrivé ? Quel message voulait-il nous envoyer ?

Cet homme nous avait tout à coup ramenés à quelque chose de plus grave, mais le regarder ne nous rendait plus tristes. Son message, passée la surprise, nous semblait presque positif, comme s'il nous disait, peut-être, qu'il fallait prendre du temps, prendre le temps....

Rosette DE SENSI

METTRE SUR PAUSE

La pause déjeuner passe encore à une vitesse ! Si au moins l'après-midi pouvait faire pareil. François s'efforce à manger moins vite. A midi, il faut prendre du temps, prendre le temps de bien mâcher, lui avait répété sa mère pendant des années. François tente de focaliser toute son attention sur son sandwich, assez insipide, à vrai dire, mais toujours moins que la réunion rasoir avec les cadres de la direction du marketing qui l'attendait un peu plus tard dans la journée, au 12e étage.

Il se sent dans l'incapacité physique et morale de se lever de son banc et de retourner au siège. « J'veux pas y aller ! », comme disent les gamins. Il ose à peine le formuler à haute voix, mais il avait vraiment apprécié ces quelques semaines de confinement, lui. Peu importe ce que disaient les autres au bureau, lui avait aimé leurs réunions en visio. Surtout au tout début, quand personne ne maitrisait encore bien les outils :

– Je t'entends pas, allume ton micro !
– Débarrasse-toi du chien, ça gêne, franchement.
– Mets la caméra ! Ah ben non, éteins la caméra ! Ou alors, mets un pantalon !

Les tranches de rigolade ! Et une fois les problèmes techniques surmontés, on avait gagné en temps et en efficacité, comparé à ces interminables réunions où rien ne se décide jamais.

Comme quoi, ce virus avait aussi du bon, quand on voulait bien le regarder sous le bon angle. Tout n'est qu'une question de perspective et d'attitude, et on la lui reprochait assez souvent la sienne, d'attitude, au travail.

Depuis, tout était presque redevenu comme avant. François évite maintenant le mot « normal » qui ne veut plus rien dire. Il passe de nouveau ses journées de travail en funambule, attendant qui sait quel miracle qui mettrait fin à ce calvaire. Sa carapace a pris un coup.

Il aurait dû faire comme les autres qu'on voyait aux infos de 13h – à l'époque où il déjeunait encore chez lui, en télétravail. Il aurait dû profiter du prétexte du virus pour changer de vie. Prendre réellement le temps. Et pas seulement pour mâcher.

Andréa FLORENTIN

L'ORNITHOLOGUE

Je me suis forgée une carapace face aux rasoirs ! Mais attention, je reste attentive et bienveillante tout en plongeant dans mes pensées qui m'entraînent parfois loin, ou irai-je en vacances, la Nouvelle Zélande peut-être, ou bien moins loin, que concocter pour le dîner ce soir ! J'aime cet exercice de funambule ! Obliger mon cerveau à jongler avec plusieurs activités et en éprouver une satisfaction jouissive lorsque j'y parviens. De plus, je dois modestement l'avouer, je n'échoue quasiment jamais ! Voilà donc une brève introduction au récit qui va suivre et qui pourrait s'intituler « Le raseur » si cela était un texte destiné à être publié.

Le raseur du jour me racontait une histoire inintéressante de frites mal grillées du Mac Do, c'est dire ! Puis il enchaîna, pendant que j'envisageais la petite robe que j'allais porter pour mon prochain rendez-vous Tinder, par une description de ses journées à la préfecture où il est chargé d'établir des permis de conduire, une centaine par jour précise-t-il. J'interromps mes pensées un instant et ponctue « Que c'est charmant ! » Eh, oui je ne tombe pas toujours juste. Il reprend sur sa femme obèse, je repars dans ma garde-robe lorsque soudain mon attention se focalise sur le discours en cours : « …un homme sur un banc public, tout vêtu de blanc, les pieds larges bien plantés au sol, les coudes en appui sur les genoux, la tête baissée encadrée par ses mains, je me suis dit cet homme symbolise le désespoir. »

Je suis happée et je demande où et quand il a vu ce personnage. Il me répond « Il y a quelques minutes, à deux pas de là. »

Je salue rapidement, tant pis pour mon numéro d'équilibriste et me dirige vers l'endroit en question.
L'homme est encore là ! Les passants se retournent à leur passage près de lui, chacun peut sentir cette profonde tristesse et s'éloigne pour ne pas être contaminé ! C'est vrai ça, nous avons toujours peur que les malheurs des autres, telles des puces, nous sautent dessus si nous côtoyons ces victimes, lesquelles, justement, auraient besoin d'un peu de notre bienveillance et de notre intérêt pour leurs maux. Ainsi je m'approche et m'installe près de lui. Après quelques minutes de silence, je lui demande :
Monsieur je peux vous aider, vous n'avez pas l'air d'aller bien ? »
« Mais si j'allais bien ! Mais je suis condamné à rester dans cette position bien inconfortable et qui ne passe pas inaperçue ! Je sens bien que tout le monde me regarde »
« Comment ça condamné, qui pourrait bien vous infliger ça ! Excusez ma franchise mais tout cela ne tient pas debout ! »
« C'est cette femme, Béatrice. Elle m'a demandé de me positionner ainsi pour les besoins de son atelier d'écriture, pour ces petites plumes a-t-elle dit ! Je n'ai pas osé refuser à cause des plumes, j'adore les oiseaux d'ailleurs je suis ornithologue ! J'ai attrapé le virus lorsque je n'étais encore qu'un enfant. Depuis je les observe patiemment. Il faut prendre du temps, il faut prendre le temps pour ça. Par exemple, la mésange qui est un petit passereau insectivore aux plumes rehaussées de teintes vives est ma favorite. Le rouge gorge est également un passereau qui lui possède des tons rouge vif sur la gorge et la

poitrine et dans les plus gros, le corbeau au beau plumage noir et au bec puissant qui se nourrit de charogne…

Ça y est encore un raseur ! Je l'interromps :
« Excusez-moi mais jusqu'à quand devez-vous rester ainsi dans cette position ? »
« Eh bien jusqu'à ce que tous les membres de l'atelier d'écriture aient achevé leurs proses. »

Et il reprend :
« Vous ai-je parlé de la perruche ondulée, elle est extraordinaire…
« Excusez-moi à nouveau, en fait je crois que, dans le cadre de l'atelier d'écriture, vous avez très bien joué votre rôle, Béatrice sera ravie, vous nous avez été bien utile, tout le monde a terminé. Je crois que vous pouvez poursuivre vos activités d'observation, j'ai vu quelques magnifiques spécimens au coin de la rue là-bas, je n'ai pas précisé qu'il s'agissait d'une animalerie !

L'homme s'est levé, m'a remerciée et saluée et s'en est allé !
Quelle rigolade, sacrée Béatrice !

Nadine PALISSON

Exercices

ACROSTICHES

Boire dans ton regard
Espérer te revoir
Allons mon cher ami
Tout va bien, c'est permis
Revenons à nos moutons
Inspirons et inventons
Comme deux amoureux
Et soyons bienheureux

Génial
Irrésistible
Merveilleux
Envoûtant
Naturel
Excitant
Zorro mon super héros !

Brièvement
En trois lettres
Accueillez mon surnom !

Béa !
Es-tu là ?
Assurément, me voilà !!!

Belle
Elégante
Avenante
Unique
Tendre
Exquise

Béatrice GIMENEZ

Désirer à en mourir
Entendre tous tes soupirs
Savourer ton beau sourire
Illuminée l'heure à venir…
Revivre pour ce plaisir
Envoûté par nos délires
Redevenir, se réjouir de désirer !

Balade dans le temps au cœur de Bourges
Ouvrez grand les portes d'une époque lointaine
Unique la cathédrale, une pure merveille
Rayonnant le Palais Jacques Cœur
Glorieuse et belle cité du Berry
Est à découvrir avec sa belle magie
Stoppons le temps, car Bourges est un Trésor

Béatrice GIMENEZ

Raisonnable mais pas trop
Organisée avec une touche d'impro
Sensée autant qu'il le faut
Empathique à gogo
Téméraire mais point trop n'en faut
Technicienne des bobos
Etudiante en visio

Rosette DE SENSI

Horizon
Unique et
Grandiose,
Univers étoilé,
Etrange
Tête à
Tête dans l'
Espace infini

Huguette RICORDEAU

Bonjour les enfants
Ouvrez grand vos oreilles
Un nouveau jeu se prépare
Retenez votre souffle
Guignol va bientôt faire son
Entrée
Sur scène

Couleur
Orange
Enchantement
Une douce
Romance au couchant

Bel
Oiseau
Nocturne le
Hibou
En automne
Ulule dans la
Ramure

Huguette RICORDEAU

Bouquet odorant de
Lilas blanc et d'
Amaryllis
Narcisses au cœur jaune
Camélias
Hortensias bleus
Eternel printemps

Poète voguant sur l'
Onde
En
Murmurant son nom
Edmonde

Mon cher
Enfant
Remercie le
Ciel de te faire profiter de cet
Instant magique

Huguette RICORDEAU

Accomplie
Nostalgique
Désordonnée
Réservée
Enthousiaste
Active

mais aussi :

Anxieuse
Nerveuse
Dépensière
Raisonnablement ...
Egoïste, mais toujours ...
Attentive aux autres

Andréa FLORENTIN

Hiéroglyphes égyptiens sont

Inscrits sur les tombeaux des

Souverains Pharaons pour

T émoigner de leur grandeur.

On a gravé dans la pierre des

Idéogrammes figuratifs et symboliques,

Rébus codifiés et enfin décryptés par un

Egyptologue dénommé Champollion.

Capitaine ou matelot, elle est toujours

Attentionnée aux autres et altruiste

T out en cultivant son jardin intérieur.

Hors les murs est son credo car

Elle ne peut s'épanouir entre aspirateur et balai.

Riche d'expériences diverses et partagées,

Intimement convaincue que

Nourrir imaginaire et créativité est son salut,

Elle privilégie les relations aux autres.

Catherine GONIN

Adepte de « un esprit sain dans un corps sain »

Lecteur passionné accroc à l'histoire

Avide de connaissances

Impressionnant de sagesse

Nocturne de profession

Croquignolesques déguisements garantissent

Anonymat et modifient les apparences

Réjouissances en tout genre au programme

Noir satin des masques et capuches

Apporte sa folie mystérieuse à la Divine

Venise mais c'est à Rio que les

Acclamations effrénées saluent les défiles où

La samba donne le rythme de la fête

Alain PONROY

Mais quelle est la question ?
Il faut bien y réfléchir
C'est certainement un grand mystère
Histoire d'en rire sûrement
Et bien, allons-y
Laissons-nous aller
Il faut se lancer
Ne pas hésiter
En avant, écrivons !

Fleurs des champs

Lilas blancs

Orchidées

Roses parfumées

Eglantines

Nature merveilleuse

Tellement fragile

Micheline FLORENT

Faiblement
La lumière décline
On dirait que la nuit tombe
Rien ne bouge
Et puis soudain
Nuages pluie
Tonnerre

Micheline FLORENT

Des
Investisseurs
Venus
Entreprendre
Récemment
Sur l'
Innovation
Numérique
(nom de jeune fille…)

Glycine
Iris
Sureau
Lys
Hortensia
Anémone
Impatiens
Narcisse
Edelweiss

Gislhaine PAGÈS

Ah bon me dit-on, il faut écrire ?
C'est plus facile à dire qu'à faire
Remarques, j'aime bien çà
Oh ce n'est pas l'école qui me manque
Seulement l'envie de me livrer aux autres
Tu vois c'est simple et sans efforts
Ici comme ailleurs, il y a toujours une solution
Comme dans les grands romans
Hauts en forme et en couleur
Emmène le lecteur dans ce monde imaginaire
Sans t'occuper de ce que l'on pensera de toi.

Laurent VACHER

ACROSTICHES

MOLIÈRE

Magdelon
Octave
Lélie
Iris
Eroxène
René le gros
Eriphile
(Précieuses ridicules, Fourberies, Sganarelle,
Pastorale comique/bergère, Mélicerte/Nymphe,
Le médecin volant, Les amants magnifiques)

Marinette
Orante
Lisette
Isidore
Elide
Ragotin
Enrique
(Le dépit amoureux, Les Fâcheux, L'Amour médecin,
Le Sicilien, La princesse, Dom Juan, L'école des femmes)

Béatrice Gimenez

Récompensé très justement
On l'a admiré dans un
Molière cinématographique
Acteur hors pair
Inégalable et inégalé
Noblesse du geste
Délicieux ou cabotin
Unique en son genre
Rare et exceptionnel
Impressionnant dans son jeu
Saisissant Poquelin

Elle est la
Seule de ses
Petits à avoir
Résisté aux maladies point
Imaginaires
Tenace et vigoureuse
Malgré les aléas de la vie
Adulte elle est
Devenue
Elle est
La seule survivante sur quatre enfants
Et malheureusement
Incapable d'enfanter
N'a pas perpétué la lignée
Et la descendance de Molière
(sa fille !!!!!!!)

Béatrice Gimenez

Monte cette colline
Oublie que tu es fatiguée
Libère ton esprit
Inspire un bon coup
Équilibre le poids de ta charge
Regarde droit devant toi
Et tu y arriveras

Mais qu'est-ce qu'elle m'énerve
On dirait qu'elle se moque de moi
Logiquement je devrais l'ignorer
Il faut qu'elle arrête là
Espèce de pimbêche
Regardez-moi ça
Exécrable

Faudra-t-il
Encore
Militer longtemps
Mesdames
Encore
Se faire entendre

Si on souhaite
Avoir le droit de
Vivre
Aussi intensément
Ne plus subir
Toujours la tête haute
Etre libre
S'émanciper

L'homme
Assis là-bas
Vise-t-il
Avidement
Rien d'autre que mes
Ecus

Micheline FLORENT

Monsieur Jourdain (l'avare)
Orante (Misanthrope)
Léandre (Scapin)
Isabelle (école des maris)
Elmire (Tartuffe)
Ragotin (Dom Juan)
Elise (avare)

Madeleine l'aima
On l'en blâma
Louis aima ses pièces
l'**I**llustre théâtre les joua
Et le succès arriva
Racine fut aussi mis en scène
Eloquent fut son théâtre

Rosette DE SENSI

Entre
Les larmes et les
Vœux elle
Insistait pour le
Reconquérir
Enfin ….

Adorable
Gamine
Naïve
Et
Soumise

Huguette RICORDEAU

Monseigneur
Oubliez
Les
Instants malheureux
Et les
Rancœurs
Endormies

Marquis
Oyez
Les
Instruments
Enchanteurs
Résonnant en
Echo

Huguette RICORDEAU

l'Habit ne fait pas le moine
Au 36 du mois
Rien ne sert de courir il faut partir à point
Pierre qui roule n'amasse pas mousse
Après moi la fin du monde
Gagner le cocotier
On ne mélange pas les torchons et les serviettes
Ni queue ni tête

L'aventure c'est l'aventure
Avec toi
Voulez-vous
Attendre demain
Réuni à jamais
Eternel retour

Iouer
Entre
Amis
Nécessite
Beaucoup d'
Attachement
Pour
Temporiser d'
Intenses
Sursauts
Tempétueux
Et
Provocateurs
Oubliant
Quelques
Unités
Essentielles
Liant les
Individus
Naturellement

Gislhaine PAGÈS

Misanthrope Philinthe et fourbe Scapin
Ont brûlé les planches jusque chez le Roi.
L'Avare fut-il Bourgeois Gentilhomme ou
Imaginaire cocu tel Sganarelle ?
Et Agnès, fut-elle moins ingénue à l'Ecole des femmes ?
Ridicules furent les Précieuses
Et faux-dévot l'hypocrite Tartuffe.

Monsieur Jourdain
Orgon ou Oronte
Licaste ou Léandre
Ignès ou Iphitas
Elianthe ou Elvire
Ragotin ou Gros René
Elmire ou Ergaste

Mœurs sociales aux travers décortiqués
Œuvres satiriques à effet comique
Libre penseur, impertinent invétéré
Inspiré de la Commedia Dell'arte
Ecriture en vers et prose
Raillerie et dérision pour dénoncer
Exagération des traits pour mieux moquer.

Femme effrontée
Rusée et impertinente
On ne peut plus maligne
Servante d'Harpagon
Intrigante et influente
Novice en tromperie n'est point
Elle se joue de l'avaricieux.

Humain le moins humain de tous les humains d'après Valère,

Avare invétéré et infatigable suspicieux,

Ridicule de radinerie et vilain usurier,

Pingre portant fraise et pourpoint démodé,

Argent, mon pauvre argent, clame-t-il en détresse.

Gonflé de convoitise argentifère,

Obsédé par sa cassette, colérique et tyrannique,

Ne lésine pas sur les coups de bâton à donner.

Catherine GONIN

Moqué de vouloir les gens de qualité copier,

Oubliant que l'habit ne fait pas le moine,

Niant l'Etre et privilégiant le Paraître,

Se pavane en simulacre de culture et de politesse,

Imitant la noblesse pour en être l'égal.

Epouvantail dont on se gausse,

Use de maîtres es danse, philosophie et armes,

Ridicule ne tuant point hormis la réputation

Joue de la prose sans le savoir et s'en délecte,

Ordinaire ne veut plus être, ne sachant point qu'

Un titre ne s'achète pas mais se mérite.

Ronronne et sous flatteries se dandine.

A contre sens bat la mesure et gesticule guilleret menuet.

Ignorant, pompeusement promu Grand Mamamouchi, ne sait pas que

Noblesse n'est pas déguisement, mais élégance naturelle.

Catherine GONIN

CHAPITRE VI
Les sept mots…

ARÉOPAGE
FUMÉE
GUILLERET
FEMME
ROBE
JOURNAL(AUX)
CAMPAGNE

L'expression : « …dans le ciel bleu on voyait… »

DOUBLE PERSONNALITÉ

Clothilde finit de ranger son bureau, d'envoyer les derniers mails importants après avoir eu un dernier entretien avec son directeur commercial. Sa journée se terminait. Il était 17h30 et elle était enfin en week-end.

Elle descendit au troisième sous-sol pour récupérer sa voiture. Un privilège, un garage perso à Paris. Elle embraya après avoir lissé sa robe. Une fois dans la circulation, elle savait qu'il lui restait deux heures pour quitter mentalement la société pétrolière et son aréopage de chercheurs, prospecteurs, relations publiques et commerciaux.

Dans le ciel bleu, on voyait un 777 de la Lufthansa qui décollait d'Orly. Pour elle, les voyages, ce serait pour plus tard. En allumant une cigarette, elle jeta un œil guilleret sur le journal posé sur le siège passager. Plus que dix minutes avant d'arriver chez elle.

Elle ouvrit le portail et descendit de la voiture. Bob, son mari, ne rentrerait que le lendemain avec les enfants. Elle avait juste le temps de se changer rapidement, quitter les talons aiguilles et le tailleur de la vie parisienne, pour prendre une douche et chasser l'odeur de fumée qui l'imprégnait. Elle enfila jean, sweat, baskets et blouson et se dirigea vers la Mairie de son village. Cinq ans qu'ils vivaient ici, à la campagne, et, à force de persuasion, de sourires, de participations, d'idées nouvelles et de bénévolat, elle avait réussi l'impossible.

Elle poussa la porte de la Mairie. Le premier adjoint l'accueillit :
« Entrez ! Le conseil est au complet… Cela fait presque un an que vous êtes élue, Madame la Maire… et comme c'est la journée de la femme aujourd'hui, le conseil et moi-même vous offrons ces fleurs » lui dit-il en lui tendant un superbe bouquet de roses rouges.

Alain PONROY

LA TÉLÉ, UN ÉTERNEL COMBAT…

Alors que me semble-t-il, j'avais enfin réussi à ne plus regarder la télévision, je ressentais revenir depuis quelque temps, mes vieux réflexes de dévoreur d'images. Et pour être sûr de bien rester devant le poste, non seulement je regardais le cadran lumineux avec envie et passion, mais en plus une nouvelle manie m'était apparue, celle de zapper sans arrêt comme pour tout absorber ce qui m'était proposé. Devais-je m'interroger car avec cette reprise des vieilles habitudes, je me sentais devenir tout guilleret ? Etais-je subitement tombé malade ou était-ce simplement les réminiscences d'un vieux mal qui me rongeaient ?

Après tout y avait-il du mal à se positionner devant le poste et à regarder de beaux défilés de mode ou de très belles femmes combattaient à coup de robe de soirée ?

Y avait-il du mal à suivre ces grands sportifs courant dans tous les sens avant de combattre pour savoir qui attraperait le ballon pour l'amener derrière la ligne adverse ?

Y avait-il du mal à regarder ces débats, ou un éminent spécialiste entouré de tout un aréopage médical, expliquait comment combattre ces nouveaux virus inconnus ?

Y avait-il du mal à regarder ces journaux télévisés dans lesquels les envoyés spéciaux sur le terrain d'une nouvelle guerre combattaient pour être les premiers à raconter les derniers évènements ?

Y avait-il du mal à regarder ce nouveau (ou ancien …) dictateur combattre les idées des autres et affirmer que ce n'était pas la guerre qu'il faisait, alors qu'en arrière-plan dans le ciel bleu on voyait des dizaines de colonnes de fumée au-dessus de la campagne environnante ?

Non, il n'y avait aucun mal à regarder cette télé, mais il fallait surtout savoir l'utiliser et trier son contenu car elle pouvait être un sacré outil de manipulation. Il fallait tout regarder car on pouvait y découvrir et apprendre de très belles choses, mais il fallait surtout passer son temps à trier ce qu'il s'y disait et ce que l'on nous montrait, et çà ce n'était pas le plus facile. Donc j'étais en train de comprendre que si j'avais eu l'envie de ne plus regarder cette télé, c'était tout simplement par facilité …

Laurent VACHER

SALON DE L'AGRICULTURE

Au fin fond de la campagne berrichonne, un vieux couple de paysans commençait sa journée.

Tous les deux s'étaient levés de bonne heure, comme à leur habitude, et après avoir allumé le poêle à bois dans la cuisine, la femme avait préparé le café du petit déjeuner.
D'ailleurs, dans le ciel bleu on voyait s'élever un ruban de fumée, signe d'une présence dans la maison.

Sur la table, le journal du jour, distribué dans leur boîte à lettres le matin vers 4 heures, leur donnait les dernières nouvelles et, justement, ils voulaient s'informer sur la fréquentation du Salon de l'Agriculture qui allait bientôt fermer ses portes.

Cette année-là, il avait remporté un franc succès et après un léger ralentissement, les visiteurs étaient nombreux. Le journal montrait le Président de la République (vous devinerez lequel !) tout guilleret, suivi de tout un aréopage de connaisseurs en la matière, se promenant d'allée en allée, de stand en stand, pour déguster ici une charcuterie, là un vin de nos régions, une bière d'Alsace ou d'ailleurs, du champagne, du fromage (il y en a au moins 365 sortes !), des produits de régions ou de pays plus lointains : ti punch, rhum arrangé, fruits exotiques, etc…

Ils admiraient les animaux en passant, tous plus beaux et plus gros les uns que les autres, parés de leurs plus beaux atours après une toilette minutieuse, prêts pour recevoir une médaille. Les chevaux à la robe lustrée faisaient l'admiration des passionnés d'équitation.

Chacun pouvait trouver son bonheur dans cette grande ferme qui rassemblait tout ce qu'il est possible de trouver dans nos campagnes de métropole et d'outre-mer et même au-delà de nos frontières.

Il n'était plus possible pour notre vieux couple de berrichons de « monter » à Paris pour cet évènement, et il le vivait maintenant à travers la presse et les journaux télévisés.

Huguette RICORDEAU

NOSTALGIE

J'aimais depuis toujours ce vieux jardin, ou devrais-je plutôt dire, ce jardin de vieux, entre le gros bourg et la pleine campagne du Bas-Berry.

Enfant, j'y passais des heures à jouer, pendant que mes parents bavardaient au calme avec la Tante Louise et le tonton Fernand. Ce lieu devenait mon royaume, le temps d'un après-midi où, princesse à la robe fleurie, je développais mes talents d'enseignante avec des élèves de tous horizons, en particulier poules et lapins.

Les premières accouraient à toutes pattes dès mon arrivée, tel un aréopage spécialisé dans le traitement d'un évènement important. Les gallinacées, toujours guillerettes, se montraient très indisciplinées et j'avais bien du mal à me faire entendre. Je devais user de beaucoup de pédagogie pour faire entrer dans leur petite cervelle les additions les plus basiques et les règles d'orthographe les plus importantes. Les lapins, prisonniers de leurs clapiers étagés sur deux niveaux, me causaient beaucoup moins de soucis. Chez les humains, on dit que les filles sont plus studieuses et appliquées que les garçons, mais dans mon monde animalier, les rongeurs dépassaient haut la main les caqueteuses : les redoublantes siégeaient au poulailler !

Dame Nature me procurait les bons points, à grands renfort de feuilles d'oseille prélevées sur une énorme touffe, à proximité de la cabane au fond du jardin. Un endroit bien étrange que cette cabane, pour une petite citadine dont la maison était raccordée au tout-à-l'égout. Pénétrer dans cette cabane réservée aux commodités, c'était comme un voyage. Tout y avait de l'intérêt, du siège en bois, obstrué par un couvercle qu'on n'osait soulever de crainte que la fumée d'un génie ne s'en échappe en annonçant une arrivée magique, jusqu'au papier journal découpé en carrés et fiché sur un clou à portée de main depuis le siège. Je me servais largement de ces feuillets en guise de bulletin de notes pour mes cancres de plumes ou de poils, dont certains eurent statut de chouchous de la maîtresse. Mais l'équité était de mise : un chouchou au poulailler, un au clapier, et d'une visite à l'autre, je changeais les rôles car la justice devait régner dans cette classe du dehors.

Quand j'en avais assez de jouer à la maîtresse, je saluais mes compagnons de jeu et les récompensaient grassement à grands coups de verdure, sacrifiant ainsi l'ex-future omelette à l'oseille du tonton Fernand. Puis je devenais la reine du jardin, lascivement vautrée dans l'énorme fauteuil végétal taillé dans le buis. Les accoudoirs et le dossier faisaient plus de quarante centimètres d'épaisseur, et grattaient un peu le dos. Mais de mon trône, j'avais une vue imprenable sur la Départementale où passaient les voitures du dimanche. Parfois, des promeneurs, femmes et enfants essentiellement, les hommes devant être au stade pour le match dominical, empruntaient les bords de route pour rejoindre plus loin un petit chemin qui devait sentir la noisette.

En m'allongeant un peu plus dans mon royal fauteuil, j'avais une vue à 360° sur le ciel. Et parfois, dans le ciel bleu, on voyait les grandes traînées blanches laissées par les avions,

concurrencés quelques kilomètres plus bas par les pigeons de la ferme d'à côté qui striaient l'air de leur vol un peu lourd.

Et c'était là un moment de plénitude, sauf quand un coquin volatile se laissait aller par inadvertance sur ma belle robe fleurie.

J'aimais depuis toujours ce vieux jardin, ou plutôt devrais-je dire, ce jardin de vieux.

Catherine GONIN

SA MAJESTÉ

Janvier 2022, des funérailles hors du commun se déroulent en Inde. Sur un lit de branches, la Belle telle une légende vénérée, est enveloppée d'un drap blanc. Sa royale tête entourée de colliers de fleurs déposés par des milliers d'admirateurs attristés, éplorés. Les couleurs vives mettent en valeur son fourreau sublime. Respect et égards sont de mise pour rendre hommage à la Reine des reines. Une icône tellement populaire que les femmes et les hommes du pays entier sont venus saluer, en larmes. Même des étrangers ont fait le voyage, le cœur en berne, point guillerets. Elle était réputée pour sa douceur et sa sérénité apaisantes. Ceux qui l'ont vue ne serait-ce qu'une fois ne peuvent oublier son regard lumineux et pénétrant. Sa démarche souple et féline. Beauté envoûtante et majestueuse… Une cérémonie sans précédent, du jamais vu. Filmée, photographiée, mise à l'honneur par un aréopage de spécialistes dans les journaux télévisés. Des images sublimes traitant de sa vie bien remplie, ses exploits, sa mort…

Lorsqu'elle est née en 2005, son espèce était en voie d'extinction à cause du braconnage et de la déforestation. Dès lors, les autorités indiennes ont lancé une campagne de protection et de sauvegarde. Cinquante réserves ont été créées, équipées de caméras de surveillance et de gardes armés. La Belle fut la première à recevoir un collier-émetteur, d'où son nom : « Collarwali ». Son surnom : « Supermaman » !

Car elle a grandement contribué au repeuplement de « la race divine ». Huit portées, trente petits ! Un record. Il se dit qu'elle a sauvé une partie de la planète et de son équilibre.

Mise en valeur avec vénération, la dépouille de Collarwali s'est envolée en fumée. Sur son lit de fleurs, cette somptueuse féline s'élève vers l'azur dans un crépitement de flammes célestes pour un repos bien mérité. Bravo superbe tigresse, tu nous as offert de précieux tigrons. Tu as bien travaillé « Supermaman ».

Merci Collarwali, beauté indienne inoubliable.

Dans le ciel bleu, on voyait se dessiner sa robe orangée, comme une ombre protectrice.

Béatrice GIMENEZ

ÇA IRA MIEUX DEMAIN

Mon petit café est prêt, mon journal est à côté, je peux commencer ma journée. Voyons les nouvelles.

Bon, bien sûr la campagne électorale, qui sera candidat ? Chacun d'entre eux pétri de bonnes intentions promet des jours meilleurs.

C'est sûr ça ira mieux demain ! Il faut être optimiste. Enfin quand on écoute cet aréopage en conseil des ministres on se demande quand même si on vit sur la même planète.

Bref, passons à la page suivante. La guerre en Ukraine, c'est terrible de voir tous ces gens fuir les bombardements, ces hommes et ces femmes lutter pour leur pays, les villes et villages dévastés par les bombes, les maisons, les bâtiments partis en fumée et ces enfants fuyant leur pays, le regard vide ne comprenant pas ce qu'il se passe.

Mais c'est sûr ça ira mieux demain !

Tiens quelques nouvelles de la Corvidé. Bon ça y est ! On est arrivé au bout, dans quelques jours plus de masques, plus de passe. Enfin si on y regarde de plus près encore beaucoup de contaminations, de personnes dans les hôpitaux,

Mais c'est sûr ça ira mieux demain !

Et pour continuer, la hausse des prix à la consommation, le carburant, le gaz,

Mais si c'est sûr ça ira mieux demain ...

Comment être optimiste dans ces temps difficiles ?

Certainement revenir à l'essentiel, regarder autour de soi, un arbre, une fleur, le soleil qui brille,
Je repense à ce dimanche d'été, une femme qui passe en robe légère, la chaleur des rayons du soleil sur ma peau, une plage immense où viennent s'écraser les vagues indéfiniment. Je me rappelle dans le ciel bleu on voyait les cerfs-volants multicolores que les enfants tout guillerets manipulaient sous le regard attendri de leur parents, le temps du bonheur et de l 'insouciance.

Oui, j'en suis sûre ça ira mieux demain.

Micheline FLORENT

JE ME SOUVIENS

Je me souviens, dans le ciel bleu, on voyait flotter la fumée, guillerettes volutes éparpillées par le vent.

Je me souviens de l'aréopage des techniciens, hommes et femmes réunis pour délibérer, convoquer, exprimer, réfléchir et statuer sur la conduite à tenir.

Je me souviens du bruit du papier froissé d'un journal expirant sous la colère de mains excédées.

Je me souviens de la campagne de désinformations criminelles.

Je me souviens des femmes en robes de laine accompagnant leurs enfants au parc sous une pluie de fins flocons scintillants.

Je me souviens des petites pilules dites inutiles parce que manquantes.

Je me souviens des chiens abandonnés, apeurés, exécutés et pleurés dans les bus de l'exode.

Je me souviens de toi, ville modèle devenue ville fantôme.

Je me souviens de ta grande roue qui ne tourne plus, de tes cinémas désertés, de tes rues enherbées, de tes piscines d'où ne jaillissent plus les rires des enfants.

Je me souviens de ton nom Pripiat.

Nadine PALISSON

ATELIER D'ÉCRITURE 12.04.2022

CHAPITRE VI
Les sept mots…

TRUBLION
AZUR
VENT
SOURIRE
LUCIDE
MAGIQUE
MIETTES

L'expression : *« … je paierais cher pour revivre un seul instant… »*

À QUI PERD GAGNE

Depuis plusieurs mois, je cherche à arrêter la cigarette : « dur, dur, demain c'est sûr ! ».

Cette petite chose ne veut pas me lâcher : en plus sur les épaules d'un côté Jymimi Croquette me souffle à l'oreille : « pense à toutes ces choses que tu pourrais faire ou acheter avec cet argent » … oui bien sûr !

Sur l'autre le trublion : « ma fille, tu ne risques plus rien, depuis le temps ».

Non, non, je résiste et je pars en promenade sous le ciel bleu azur le nez au vent, sans paquet dans la poche, le sourire aux lèvres. Ha ! ha ! j'ai gagné une heure ; donc, pourquoi pas deux ? Sauf que tout le temps j'ai tiré sur quelque chose que je n'avais pas à la bouche. La langue, le palais me font mal. Sur l'épaule le petit malin saute de joie : « tu vois tu as gagné, pense à la cigarette qui t'attend et qui t'enlèvera la douleur ». Lucide, il faut tenir. De loin je vois des personnes assises sur un banc, la cigarette au bec. Je vais aller vers elles, comme ça la fumée viendra jusqu'à moi.

Flûte, flûte, j'avais arrêté, un an ! C'était magique ! Je paierais cher pour revivre un seul instant… et voilà, pourquoi, mais pourquoi ai-je repris ces miettes de tabac enveloppées dans du papier blanc somme toute ordinaire.

J'étais sûre de moi, aucun risque de replonger, une seule ne me fera pas vaciller !
Quelle prétentieuse ! Je suis retombée dans le tabagisme.

Gislhaine PAGÈS

MA MADELEINE DE PROUST

Tous les ans à la même période, j'attends ce moment avec impatience. Une petite chose bouge dans mon ventre. Entre désir et excitation. Tout en restant lucide ! En effet, le charme ne va pas durer très longtemps. Très peu de temps en réalité. Chaque matin, quelques minutes prises à observer, à guetter… puis plusieurs fois dans la journée. Car quand il débute l'évènement est très rapide.

Je sais que je vais ressentir une profonde euphorie, un plaisir incontrôlable. Je me surprends à sourire et à rêver de mon enfance chez ma chère Grand-Maman. D'abord les minuscules bourgeons pointent le bout de leur nez. Puis sous le ciel azur l'extrémité des branches commence à verdir.

L'espoir renait ! Les petites pousses fragiles grossissent et enflent. Attention ! bien surveiller l'évolution, ne pas en perdre une miette. Ce serait fort dommage. Oups ! de ma fenêtre, je le soupçonne, je le devine, le précieux premier petit bouton magique. Je sors vivement dans le jardin. La petite fleur blanche est là, bien présente. L'éclatement des bourgeons ressemble à un feu d'artifice. 3, 10, 30, 50… on les voit s'épanouir à vue d'œil. Les pétales scintillent comme des étoiles parfumées. Se multiplient, s'additionnent. Les grappes odorantes s'exposent au soleil encore timide. Par centaines, les ombelles habillent l'arbuste encore nu il y a quelques heures. Les fières inflorescences sont prodigieusement belles. Les papillons volètent gaiement dans mon ventre comme des petits tourbillons d'allégresse. Un jour, deux, puis trois…

Les nuages apparaissent, vite je colle le visage à ma fenêtre et me gave de cette image printanière fugace mais rassurante. Un booster d'énergie et d'optimisme. Le vent se lève, j'implore ce trublion de se recoucher très vite ! De nous laisser profiter tranquillement de ce moment suspendu, du peu de temps qu'il nous reste.

Mon plaisir enfantin est bien présent, mais… cela fait huit jours, déjà ! Oh non, pas si vite ! Un léger souffle d'air chaud fait virevolter quelques pétales vers le sol. Puis d'autres… par dizaines. Le tapis blanc s'épaissit sur l'herbe nouvelle. Comme un drap de neige cotonneuse. Les papillons sont moins vifs dans mon corps. Douzième jour, la dernière fleur tombe au ralenti, comme un parachute chancelant, avant de s'écraser dans un grand fracas… Les papillons ont pris peur. Mon petit bonheur se dilue dans une perle de tristesse. C'est terminé. Les feuilles fragiles s'empressent de prendre la place des petits bouquets prodigieux, jusqu'à l'année prochaine. Dès la première seconde, derrière ma vitre, les yeux pétillants, vous me verrez encore m'enflammer et m'émouvoir devant mon immense prunus qui n'a qu'un seul défaut, et pas des moindres, sa floraison est tellement brève. Bien trop éphémère…

Je paierais cher pour revivre un seul instant le temps du bonheur à l'ombre de mon prunus en fleur…

Béatrice GIMENEZ

1er août 1966

Je suis ébahie, du haut de mes huit ans devant la pile de bagages qui s'entassent à l'entrée de la maison, tout devrait y être, de la paire de chaussettes au tire-bouchon. Cela fait des semaines que maman y travaille, à grand renfort de listes. Il est vrai que partir à quatre en camping à la mer c'est toute une expédition.

C'est le grand moment, il est temps de charger le véhicule, une magnifique 4L rutilante que mon père vient d'acheter.

Les valises sont dans le coffre, le matériel de camping dans la remorque, c'est déjà très plein, maman l'a dit « il faut être lucide, tout ne rentrera pas, c'est évident ». Mais papa d'un coup de baguette magique trouve de la place et « allez hop » ! Les couvertures sous nos fesses, le sac de chaussures à nos pieds, le sac de pique-nique aux pieds de maman, pas un espace d'épargné. On peut partir, 6 heures de route serrés comme des sardines avec au bout... l'océan.

J'en rêve, la plage, le ciel bleu azur, la mer avec ses vagues propices aux jeux les plus fous.

En attendant je regarde défiler les paysages sous mes yeux et j'écoute maman, la carte de France dépliée sur ses genoux expliquer à papa l'itinéraire le plus approprié. Et le temps passe aussi lent qu'une tortue avec des semelles de plomb.

Ça y est on arrive, papa nous l'a dit, là-bas au bout de cette route, la mer, mot magique plein de promesses : « Le premier qui la voit a gagné ».

Enfin on y est, elle est là devant nous immense mais sombre et agitée. Soudain le ciel s'obscurcit et quelques gouttes viennent s'écraser sur le pare-brise de la 4L et il est l'heure de s'arrêter pour le pique-nique. Pas question de manger dans la voiture neuve de papa, pas de miettes, c'est inenvisageable !! Alors on sort les parapluies et les k-ways et malgré le vent, la pluie, et la mer agitée, nous dégustons le meilleur de tous les pique-niques. La météo tel un trublion n'aura pas eu raison de notre enthousiasme (enfin le nôtre, les enfants, car pour les parents c'est une autre histoire pas même un sourire).

Aujourd'hui, quand j'y repense, je me dis que je paierais cher pour revivre un seul instant, ces moments précieux. Nos vacances d'aujourd'hui ne ressemblent plus à ça, tout est planifié, on voyage dans le confort voire le luxe. Nos vacances ont perdu toute cette authenticité, fini les aventures, les plaisirs simples,

Si je pouvais revenir en arrière, retrouver ces moments, je pourrais dire à mes parents :
« Merci papa, merci maman pour ces si belles vacances ».

Micheline FLORENT

TRANSSIBÉRIEN

Je paierais cher pour revivre un seul instant du voyage que j'avais fait dans ce pays lointain avec mes amies et collègues.

Immenses étendues que nous traversions dans ce train mythique qui n'avait rien de l'Orient Express et qui servait en premier lieu à transporter les gens du pays jusqu'en Chine et retour. Plaines battues par le vent, sous un ciel d'azur, avec seulement quelques miettes de nuages de ci de là.

Nous descendions de temps en temps dans de petites gares disséminées le long de la ligne de chemin de fer. Nous prenions nos repas dans le wagon-restaurant à l'entrée duquel une « babouchka » se tenait, dans une sorte de petite cuisine.

Nous étions deux groupes de touristes dans le train. Un groupe de français et un groupe d'allemands.

Nous avions dit aux allemands que nous faisions partie d'une chorale et que nous devions répéter, tout cela pour pouvoir occuper le « restaurant » en dehors des repas. Il est vrai que plusieurs d'entre nous faisions partie de chorales mais aucune de la même. Nous sortions nos partitions. Le sourire était sur toutes les lèvres, surtout quand les trublions allemands partaient pour nous laisser « travailler ».

Tout cela finissait par des danses dans les allées du compartiment et la Babouchka n'était pas la dernière, pour notre plus grand plaisir.

Le temps passait agréablement au milieu de paysages à couper le souffle, mais il fallait bien être lucide, bientôt nous arriverions au terminus pour reprendre l'avion et rentrer en France.

Parmi mes nombreux souvenirs, outre le lac Baïkal, endroit magique, il en est un auquel je pense souvent avec nostalgie. En passant devant un compartiment où se trouvaient une femme et un garçon d'une dizaine d'années, ils m'avaient fait signe de venir près d'eux et le garçon, sur un coin de papier, m'avait dessiné un enfant vêtu d'un costume folklorique en train de danser, talon au sol et pointe relevée, faisant tournoyer un petit mouchoir dans sa main droite levée. Très beau dessin. On n'aurait pas pu me faire un cadeau plus précieux.

Je l'ai gardé des années dans mon sac, jusqu'à ce qu'on me vole mon portefeuille dans le métro.

Huguette RICORDEAU

VOYAGES SÉDENTAIRES

Les cheveux au vent, assises sur les rochers, les mêmes à chaque fois, Miette et Lucie scrutent l'horizon qui se noie à l'infini dans l'azur d'un ciel limpide. C'est un de leurs plaisirs favoris, cette pause face à la mer où les mots, dont elles ne sont jamais avares, cèdent la place à une longue rêverie solitaire.
Être deux n'empêche pas d'être seules. Être deux permet d'apprécier la seule présence de l'autre, sans autre interférence que celle du vent chargé d'odeurs marines. Être deux, c'est l'addition de deux personnes dont la somme ne se fera que quand l'une d'elles décidera de mettre fin au long silence introspectif pour enfin partager son long périple intimiste. C'est leur luxe de vie, dans un tumulte quotidien sans trêve, où moult trublions ne manquent jamais d'apporter leur lot de perturbations. Aujourd'hui, à cet instant, leur esprit est à l'image du ciel : d'une clarté limpide.
Pendant cette pause magique, elles ne se départissent jamais de leur sourire, en harmonie avec le plaisir du moment, et voyagent chacune de leur côté, dans une contrée à faire découvrir à l'autre plus tard, histoire de faire durer le voyage. Pendant cette pause magique, elles ne font pas attention à l'autre, mais ressentent simplement sa présence. Point d'état de transe, ni même d'état hypnotique. Non ! Elles sont lucides et conscientes. Tout ce qui importe, c'est que ça leur fait du bien de vivre ça ensemble. Amies de longue date, de surcroît collègues de travail dans une entreprise chronophage et avaleuse d'humanité, elles avaient trouvé cette activité pour résister à la pression écrasante de leurs fonctions. Et ça marchait bien !
A l'heure présente, nul ne peut dire où s'évadent leurs pensées, ni quand ça finira. Il est important de laisser le temps au temps : le temps du voyage, le temps de laver son esprit de ce qui l'embarrasse pour mieux le remplir de ce qui fait du bien, le temps de ressentir l'envie de revenir parce qu'on se sent capable de bien repartir, le temps du besoin de raconter à l'autre.
C'est Miette qui revient la première de son périple intérieur. Il a été multidirectionnel et certaines pistes se sont déjà effacées, mais la principale va certainement intéresser Lucie. Elle regarde son amie, pas encore prête pour son retour. Alors, elle attend patiemment, puis, quand elle sent qu'elle le peut, elle commence à raconter :
« Tu ne devineras jamais où je suis allée aujourd'hui ? Je me suis retrouvée dans mon village natal… C'était trop bien. J'avais quinze ans… »
Et elle raconte, encore et encore. Lucie écoute avec intérêt son amie. Après, ce sera son tour. Et, pour conclure sa narration, Miette chantonne :
« J'irais bien refaire un tour du côté de chez Swann, revoir mon premier amour qui me donnait rendez-vous, sous le charme. Je le laisserais m'embrasser sur la joue, la la la la … Tu sais**,** je paierais cher pour revivre un seul instant, le temps du bonheur … » (chanson de Dave qui illustre bien son voyage)

Catherine GONIN

RÊVERIES

Dans le petit matin froid de ce mois d'Avril, François marche lentement, frissonnant dans son manteau élimé qui avait connu des jours meilleurs. Il se rend dans la modeste maison dont une pièce lui sert de bureau et la pièce attenante de salle d'attente pour les sujets de Sa Majesté Louis XV ne sachant ni lire ni écrire.

En effet, François est écrivain public. Aujourd'hui, il allume un feu dans le brasero pour réchauffer l'atmosphère. Et, devant les flammes naissantes, il se souvient du temps où, plus jeune, il était un des secrétaires du Régent Philippe, qui avant sa Régence, était déjà un trublion à la Cour de Louis XIV. Le Régent l'avait remarqué pour ses traits d'esprit et son don de la répartie, ainsi que pour son sourire triste qui contrastait avec son humour.

C'était le temps où un vent de liberté soufflait sur la Cour. Tout était presque magique dans les nouvelles idées propagées par Voltaire et ceux qui, plus tard, allaient devenir les philosophes du Siècle des Lumières. Mais il restait lucide : la magie se situait presque exclusivement dans le clan des riches. Lui, simple secrétaire, il en avait néanmoins récolté quelques miettes, même si ce n'était que des miettes.

« Je paierais cher pour revivre un seul instant de cette époque où tout semblait possible ! »

Quelqu'un frappe à la porte et le soustrait à ses rêveries. Dehors, le jour se lève et le soleil commence à monter dans l'azur du ciel. Ce sera une belle journée. A lui de la rendre agréable aux autres.

Alain PONROY

Le mystère est éclairci…

Depuis un moment, l'Inspecteur Delaveine, concentré sur son clavier, cherchait à débusquer à moindre frais la pièce nécessaire à la réparation du lave-linge de Madame. Quand, en coup de vent comme à l'habitude, surgit son trublion d'adjoint :

— Inspecteur, inspecteur, y'a quelqu'un pour vous ! Il dit que c'est rapport au meurtre de l'hôtel, vous savez… Ce pauvre homme que la femme voulait violer … (*)
— Bon, fais entrer !

Un petit homme s'avança timidement, exprimant un sourire un peu coincé.

— Alors, vous êtes ?
— Jésus Alvarez, plâtrier.
— Plâtrier ?
— Oui, j'ai travaillé à la médiathèque de La Chapelle Saint–Ursin. Entre nous, un chantier merdique, si vous voyez ce que je veux dire, commissaire.
— Inspecteur, pas commissaire, Inspecteur Delaveine. Bon, abrégeons, donc ?
— Voilà, la semaine dernière, je travaillais tranquillement (la médiathèque n'ouvre qu'à 10h30) quand j'entends débouler une femme. Elle avait l'air de connaitre les lieux. Elle se met à me complimenter sur ce que je faisais, à me dire toutes sortes de gentillesses… Je ne voyais pas trop où elle voulait en venir… Moi, j'étais sur mon échelle… et la voilà qui se met à me palper les mollets, si vous voyez ce que je veux dire. Ben, j'étais gêné…
— Bon, ensuite ?
— Je descends pour préparer une nouvelle gâchée, et d'un coup, la femme me plaque contre l'étagère à mangas.
— Amanga ?
— Oui, les mangas… Mme Nadine (c'est la directrice de la Médiathèque) elle m'a expliqué. Les mangas, c'est des petits livres… avec des dessins, mais c'est pas des livres-livres, c'est pas des BD non plus et…
— Bon, abrégeons ; et après ?
— Après ça, j'étais lucide et conscient du danger ! Je me suis baissé, j'ai pris une poignée de plâtre, et je lui ai envoyé dans la figure, genre « la poudre aux yeux », si vous voyez ce que je veux dire, commissaire.
— Inspecteur ! Inspecteur Delaveine ! Et après ?
— J'ai couru me barricader dans les toilettes : comme une furie, la femme cognait, tapait sur la porte en gueulant ! Je savais que je ne risquais plus rien parce que « les WC étaient fermés de l'intérieur », comme dans le film, vous l'avez peut-être vu ?
— Oui… non… enfin, ce n'est pas le sujet ! Et après ?

— Moi, j'étais sauvé, mais je m'inquiétais pour la peinture de la porte que mon pote avait bien fignolée, une belle peinture bleu azur… et puis, j'ai entendu un boucan de tous les diables. J'ai pensé que la femme passait sa furie sur le mobilier et les livres et le reste, d'après les bruits qui me parvenaient. (**) Et puis, d'un coup… SILENCE, plus RIEN ! La femme devait savoir que Madame Nadine allait arriver. Je paierais cher pour revivre un seul instant ce moment magique de soulagement. Après, vous connaissez : Madame Nadine, les gens, les flics, euh… les policiers. Moi quand j'ai vu tout ce chantier, les étagères, les livres et tout et tout, en miettes…
— Bon, mais pourquoi vous ? (l'Inspecteur n'imaginait pas le petit plâtrier en tombeur de ces dames)
— Inspecteur, je vais vous dire… La femme m'avait vu le dimanche au stade. Je joue au foot (goal) avec les Portugais de Saint-Doul', alors vous savez, les chaussettes qui moulent les mollets, le maillot qui moule les biceps et les pectoraux, le short qui moule…
— Oui, bon, abrégeons… Et pourquoi vous n'avez pas raconté tout ça à l'Inspecteur Kaduflère ?
— D'abord, Madame Nadine et toutes les dames de la médiathèque ont dit que j'étais trop gentil pour ça, que ça ne pouvait pas être moi qui… Et puis mon copain, Luis Ramirez, il joue aussi, butteur il est, eh bien, il a été agressé pareil. Il a été au Commissariat pour déposer plainte, mais vous savez comment ça se passe, les flics, euh… les policiers, ils ont pris ça à la rigolade. Alors Luis, il m'a dit « c'est même pas la peine d'en parler ». Mais quand j'ai lu dans le Berry Républicain pour la femme de l'hôtel, je me suis dit qu'il fallait que je raconte, et voilà.
— Bien, bien, très bien même.
—

L'Inspecteur Delaveine récapitule : « Deux enquêtes bouclées coup sur coup, voilà qui en mettra plein la vue à Kaduflère et son équipe de vieux cornichons ! »

Andrée LEFEBVRE

(*) voir : « Homicides scandaleux » Nadine Palisson (14/12/2021)
(**) voir : « Enquête à La Chapelle » Micheline Florent (19/10/2021)

JEUX DE PLAGE…

Ce petit coin de plage était beau et tranquille. Peu de personnes avaient eu l'idée de venir s'allonger devant la mer, et c'était pour nous une aubaine…. Nous étions là depuis quelques heures, et malgré le petit rafraîchissement permanent dû au vent marin, le soleil commençait à marquer nos peaux de ses rayons incisifs.

Tout était beau ici, ce lieu magique de vacances nous avait été offert par le tirage au sort d'un jeu radiophonique dont je ne perdais pas une miette d'écoute depuis des années. Ce jour-là, la question avait été simple, « Quels sont les départements de la Côte d'Azur ? ».

De suite le sourire avait envahi mon visage tout comme celui de ma compagne qui connaissait mon appétence pour la géographie. Sans vitesse, ni précipitation, je composais le numéro du standard téléphonique, et lucide comme à chaque appel, je ne me faisais aucune illusion sur mes chances de gagner. Et pourtant ce jour- là, après avoir réussi à entrer en contact avec l'opérateur radio, celui-ci m'annonça très rapidement que j'avais gagné !

Ah, je paierais cher pour revivre un seul instant de cette matinée, la joie de partir à la mer avec ma chérie, combinée au plaisir de gagner faisaient de moi un homme comblé… Les larmes se mélangeaient aux sourires et ma compagne, pour éviter de passer pour un trublion auprès de ses collègues de travail, commençait déjà à prospecter sur les semaines de vacances qu'elle pourrait poser.

C'est fou comme le plaisir de jouer ou de partir en vacances peuvent colmater rapidement une partie des brèches de notre quotidien… Je me demande quelque fois si nous sommes dans la normalité …

Au fait, ce sont Les Bouches du Rhône, le Var et les Alpes Maritimes qui constituent la Côte d'Azur !

Laurent VACHER

LES INVITÉS AUTO-PROCLAMÉS !

Des miettes d'azur parcouraient un ciel menaçant, l'orage allait éclater, s'affaler sur nos têtes et noyer de ces eaux cet instant magique.

La survenue de ce trublion n'avait pourtant pas été annoncée. Aurions-nous agi autrement, j'en doute fort, il faut être lucide, nous avons répondu à un élan irrépressible, rien n'était prémédité.

Les cloches sonnaient à toutes volées, le parvis de l'église était plein d'élégants costumes et de chatoyantes robes et de sourires sympathiques. Ce bonheur étalé dévalant les marches en une coulée visqueuse jusqu'à mes escarpins m'horripilait ! Quel mauvais esprit m'animait, je ne saurais le dire. Je n'ai rien contre les mariages.

Le cortège se déplaça lentement mais sûrement jusqu'à m'englober, m'avaler sans même que je résiste tant j'étais perdue dans mes pensées. Il me déposa un peu plus loin aux abords d'une table garnie de délicieux mets. Je m'apprêtais à m'éclipser lorsqu'une main me retint.
-La mariée ou le marié ?
-La mariée… ?
-Et moi le marié ! Ils sont beaux non ?

J'ai décidé en un éclair de rester. J'ai esquissé avec tous, j'étais la cousine lorsqu'une amie de la mariée m'abordait, une amie lorsque le questionneur était un membre de la famille. Mon « cavalier » ne prêta pas attention à mon laborieux stratagème, lui-même occupé à se présenter.

Cette fête était extraordinaire, le buffet remarquable, l'orchestre dynamique, ma mauvaise humeur du début de la journée envolée. Je me suis amusée comme une folle, si heureuse d'être accompagnée par cet homme, cousin de la mariée. Lorsque nous fûmes contraints de gagner l'intérieur pour nous abriter de la pluie, je me retrouvais face à la mariée et au marié. Je fus démasquée ! Mon bel ami s'offusqua avant de succomber lui aussi aux questions des époux. Nous dûmes nous enfuir.

Eh bien, croyez-moi, je paierais cher pour revivre un seul instant de cette journée. En fait d'ailleurs c'est ce que nous faisons, lui et moi, chaque fois que nous avons vent d'un mariage quelque part en France et nous songeons sérieusement à nous lancer dans l'international !

Nadine PALISSON

CHAPITRE VII
Les sept mots…

PLACE
TOURMENT
VITESSE
MUSIQUE
ARROSER
INDISPENSABLE
VILAIN(E)(S)

L'expression : *« … un sanglot le réveille en sursaut… »*

UN VOYAGE À ROME

Je prenais le train de nuit pour Rome. Il était indispensable que je réserve une place pour pouvoir passer une nuit tranquille. Il avait fait très beau dans la journée et la chaleur était encore palpable dans le wagon.

Dehors, un homme d'entretien aux vilains traits n'en finissait pas d'arroser le quai pour rafraîchir l'atmosphère. Le train démarra lentement. J'attendis qu'il prenne un peu de vitesse pour écouter doucement ma musique.
Il avait trouvé son rythme et je me laissai bercer par les secousses et la musique jusqu'à l'endormissement.

Soudain, un sanglot me réveille en sursaut. Il fait sombre mais j'arrive à distinguer la personne qui sanglote. Son visage est baigné de larmes et elle semble inconsolable. Quel dommage d'être triste par une si belle nuit qui nous emmène vers une si belle destination.

Je finis par me rendormir malgré tout en espérant que la nuit apaisera son tourment.

Rosette DE SENSI

LE LIT DE LA GUERRE

Il dormait bien au fond de ce grand lit. Oreillers, édredons, draps de lin, tout avait été réuni pour atteindre sans peine les bras de Morphée. Mais lui, il n'en aurait pas eu besoin tant il avait de sommeil à récupérer. Depuis des nuits entières il ne fermait plus un œil car la situation se dégradait. Les tourments de ces derniers jours avaient usé le vieux bonhomme et aujourd'hui la guerre était là, lui tombant dessus à une vitesse somme toute incroyable. On l'avait répété depuis une semaine, elle arrivait.

Et depuis quelques jours, les mouvements de troupes armées ne cessaient d'augmenter. La grande place devant chez lui, s'était transformée en un haut lieu de rassemblement d'uniformes. Les vilains avaient fini par la mettre en route cette machine à tuer les hommes. Pas bien difficile me direz-vous car depuis qu'ils existent, ils n'ont cessé de s'en servir…

Mais depuis quelques années nous avions naïvement cru que c'était peut-être fini…Et eux, les hommes, au lieu de fuir et de dire non nous n'irons pas nous faire massacrer, nous n'irons pas tuer nos frères, ils se donnaient à corps perdus au jeu de massacre, ils se sacrifiaient pour leurs chefs, pour leur pays, sans même un seul son de musique.

C'était sans doute çà le plus triste, cette obéissance à aller au combat, à aller se faire arroser par les sales bombes, cette soumission à l'ordre établi par des lois ou des idées dont ils ne découvraient qu'aujourd'hui, leur existence. Mais on leur avait toujours dit et rabâché, il sera indispensable que vous soyez présents et que vous combattiez avec nous, ne vous inquiétez pas nous serons derrière vous… (les termes étaient choisis…).

Alors très vite le vieil homme avait fui, il avait laissé cette bande de militaires qui lui proposait d'aller se faire tuer. Il avait réussi à quitter le pays grâce à quelques aides et maintenant il était devenu réfugié dans un pays qui n'était pas en guerre mais dont il ne connaissait rien. Il fallait maintenant tout réapprendre, c'était pour cela qu'on le laissait dormir afin qu'il retrouve un semblant de nouvelle vie. Les gens qui vivaient à proximité disaient à voix basse « laissez-le dans ses rêves, il se reconstruit ». Et surtout pas de bruit, pas de lamentations car avec ce qu'il avait vu et entendu, il leur répétait sans cesse « même un sanglot me réveille en sursaut… »

Laurent VACHER

ATELIER D'ÉCRITURE 10.05.2022

LES VIOLONS DE L'AUTOMNE

Je n'aime pas beaucoup Charles TRENET, bien que ses chansons soient de véritables poèmes et parfois même, des textes de poètes mis en musique.

Depuis quelque temps certains sont à notre répertoire de chorale et il est bien sûr indispensable de se plier au choix de notre chef de chœur.

La première strophe du poème de Verlaine « Chanson d'Automne » est restée dans les mémoires puisqu'elle fut utilisée pour informer les résistants français de l'imminence du débarquement du 6 juin 1944 « les sanglots longs des violons de l'automne blessent mon cœur d'une langueur monotone ».

Ce poème montre également les tourments qui hantent Verlaine et la place de la mélancolie dans son œuvre et bien sûr dans sa vie. Toutes ses vilaines pensées ne font que rajouter à son mal-être et le pousse vers la dépression.

Allongée dans la pénombre de ma chambre, où je suis venue chercher un peu de repos et de fraîcheur, je somnole en rêvant à nos poètes quand, tout à coup, un sanglot me réveille en sursaut.

Le temps de sortir de ma torpeur et de réaliser à quel endroit je me trouve, je me rends compte que c'est l'orage qui est arrivé à grande vitesse et qui est en train d'arroser le jardin si sec depuis un certain temps.

Huguette RICORDEAU

DANS LA CHALEUR DE LA NUIT

Les poutres enflammées, les escaliers en colimaçon aussi difficiles à escalader que l'Everest, le manque d'oxygène, la sensation de bouillir de l'intérieur, l'incendie monstrueusement gigantesque, les flammèches meurtrières…
Sauvegarder l'histoire de ces pierres ancestrales et respectables. Les gargouilles grimaçantes vomissant de la fumée toxique et de la lave de plomb en fusion. Le risque d'effondrement de la voûte.

Sur les quais de Seine la musique a cessé. Les témoins restent interdits, incrédules, abasourdis. Péniblement nous essayons d'atteindre les coursives avec les camarades de combat. Il faut se hâter dans la touffeur, quitte à y laisser sa peau. Arroser, inonder d'eau la charpente, engoncés dans nos carapaces ignifugées et encombrantes. Équipement pourtant indispensable dans la fournaise.

Action, réaction. Réfléchir à toute vitesse, mettre en pratique les entraînements, les recommandations. Il y a peu de place. L'intervention est ardue, les manœuvres délicates. L'espace exigu rend le travail d'équipe dangereux et limité. Mais la solidarité fait le reste, tout naturellement. Sans se poser de questions. Sauver à tout prix… Sauver ou périr. Sortir la Belle Dame de ce brasier démoniaque au péril de ma vie. Je l'ai fait, je l'ai fait ! Un sanglot me réveille en sursaut.

Bien entendu c'est un mauvais rêve aussi vilain que les chimères gargouillantes. Je sors de ma torpeur, en nage, les yeux baignés de larmes, saisie par l'émotion. Il fallait bien que cela sorte un jour, que je réalise vraiment les tourments causés par ce choc. Devant moi, la flèche bascule et s'effondre au ralenti dans un grand fracas. Tout autour, un silence de mort, glaçant… Pourtant, je suis bien vivante !

Le souffle court, éprouvée, mais très fière. Malgré la tâche démesurée, colossale, nous sommes parvenus à limiter les dégâts. Je n'ai jamais rien vécu d'aussi intense.

Je le sais parce que j'y étais ! Ce jour-là je suis rentrée dans la cour des grands…

Je m'appelle Oriane, 23 ans, sapeur-pompier de Paris.

C'était mon premier feu !

Béatrice GIMENEZ

VOICI VENU LE TEMPS DES…

15 avril 2019, une chose impensable ! éloignées de la place, nous voyons avec stupeur sombrer la flèche. Tout s'écroule, Notre-Dame « l'éternelle » est dans la tourmente. Le monde rassemblé pousse des « hooo, haaa, Mon Dieu ».

Nous entendons les sirènes des pompiers. Ils arrosent encore et encore, des renforts arrivent à toute vitesse. Ces vilaines flammes veulent tout avaler. L'endroit qui a pris feu est rougeoyant.

Tout de suite une interrogation : comment cela s'est produit ? Vont-ils pouvoir maîtriser cet incendie ? Tard dans la nuit les badauds laissent la place aux seules personnes indispensables qui peuvent venir en aide à la grande Dame.

Dans la nuit, un sanglot me réveille en sursaut, toujours abasourdi par ce que nous avons vu et qui passe et repasse en boucle sur les réseaux sociaux et à la télé.

En 2023, Notre-Dame devrait retrouver sa splendeur. Dire qu'il a fallu cet incendie pour que l'on s'aperçoive de la richesse de notre patrimoine ! Aujourd'hui des exercices de sauvegarde sont mis en place.

Beauvais : sa flèche haute de 153 mètres (par une violente tempête en 1272) s'est effondrée de nouveau (1570). Un arc-boutant s'est fissuré. Par manque de moyens elle n'a pu être reconstruite. Au cours d'un exercice, un manuscrit de musique est découvert.

Toulouse : la basilique Saint-Sernin, la nef de douze colonnes des fresques du Béem au 13ème siècle et surtout deux tombeaux dans une niche extérieure s'avère être celle du Comte de Toulouse.

Metz : riche de ses 1500 vitraux dont certains ont été remplacés par Chagall, d'autres en mauvais états seront remplacés par une artiste sud-coréenne.

Gislhaine PAGÈS

ATELIER D'ÉCRITURE 10.05.2022

LES MUSIQUES DE L'ÂME

La place que ce tourment occupe
Dans mon corps, dans mon esprit
N'autorise plus l'élan indispensable
Aux mouvements de la vie
Un sanglot me réveille en sursaut
Même la nuit est complice
Et n'accorde que d'infimes soubresauts
D'un sommeil plein d'avarices
Telle souffrance, aux âmes incrustées
Croît comme une herbe folle, à chaque heure
Arrose sa vilénie d'un engrais poisseux, obstinée
Dans une quête assassine d'une soumission au malheur
A petite vitesse, lenteur d'un cœur meurtri
Les nuits reviendront, les jours brilleront
Pour que germe à nouveau l'espoir d'une accalmie
Musique balbutiante, inscrite en note fine, merveilleuse partition
Pour que résonne à nouveau, forte et salvatrice, une joyeuse mélodie.

Nadine PALISSON

ATELIER D'ÉCRITURE 14.06.2022

CHAPITRE VIII
Les sept mots…

ALLURE
PERLES
SECRETS
CRÉPUSCULE
DIX
AUTOMATIQUE
COURAGE

L'expression : « … et la nature a fait le reste… »

CHANT DU SOIR

Dans le ciel les quelques nuages avaient une allure lascive, qui les faisait glisser lentement. Autour de la lune, les étoiles ressemblaient à des colliers de perles dorées qui n'attendaient qu'un souffle pour aller se poser délicatement autour du cou de quelques personnages secrets dont le crépuscule laissait deviner les contours.

Dix heures avaient sonné à l'horloge automatique et petit à petit l'atmosphère se transformait, on aurait dit que le monde s'endormait.

Une brise fraîche faisait onduler les blés dans les champs tout proches et une petite musique s'en échappait, accompagnant les quelques promeneurs qui avaient eu le courage de s'aventurer dans les chemins creux à cette heure tardive.

On entendait dans le soir les derniers chants d'oiseaux, les coassements des grenouilles au bord de la mare, le murmure du ruisseau coulant au milieu de la plaine, quelques appels dans la campagne de personnes isolées et des volets qui claquaient en se refermant.

Le parfum des fleurs et des herbes venait chatouiller les narines et ce bain de fraîcheur était un enchantement après cette journée de fortes chaleurs.

Et la nature a fait le reste, chacun étant rentré pour la nuit, en attendant le lendemain où tout reprendrait vie.

Huguette RICORDEAU

LA DÉCISION

Un petit tronc fin et menu sort timidement de terre. De minuscules brindilles fragiles pointent par-ci par-là… Comme un adolescent rougissant j'observe les lieux. Près de la rivière les arbres sont immenses, attirés par le ciel. Même les roseaux sont plus grands et plus costauds que moi.

Le chêne est celui qui en impose le plus. Il est Le Chef de cette grande tribu. Il domine, au propre comme au figuré. Il règne en maître. Devant ce moignon d'écorce chétif il dit de sa voix de stentor « Petit, bienvenue dans Le Clan de la Rivière Calme. Ici point de sentiments ni de faiblesse. On se tient droit ! On ne baisse jamais les bras. Jamais ! Tu m'entends bien ? ».

« Oui, oui ». « On dit oui Grand Chêne ! ». « Oui Grand Chêne » …

« Pour commencer, tu vas diriger tes jeunes pousses vers le haut, toujours plus haut ». « Il en a de bonnes lui, je sors à peine de terre, pas le temps de respirer ni de boire un peu que déjà les ordres pleuvent ».

Je fais des efforts, je suis droit comme un « i » et je lance mes branches vers les nuages. L'exercice est difficile, mais je vais tenir bon. Il me faut de l'eau, vite ! Une fois ma soif étanchée, je regarde mes aînés. C'est vrai qu'ils ont fière allure bien campés sur leurs racines. C'est à celui qui sera le plus altier. Audacieux, j'ose les imiter et je suis plutôt satisfait de moi.

Pourtant, Grand Chêne gronde « Attention petit, tiens la pose, courage, allonge encore plus tes branches vers les cieux, étire davantage ». « Aïe ! cela fait tellement mal ! Quelle torture »…

Pourtant, au fil des jours, je persévère, je grandis et me développe harmonieusement. Mon feuillage s'étoffe et s'embellit. J'ai pourtant l'impression de ne ressembler à rien ! Je suis ébouriffé, hirsute, échevelé. Et puis j'en ai assez de tendre mes bras, c'est douloureux et éprouvant. Après tout maintenant je suis bien assez grand pour décider de ma vie ! Et si j'ai envie de relâcher la pression, cela ne regarde que moi. Quitte à déplaire au chêne prétentieux ! Pourquoi se sentir obligé de vivre de la même manière que les autres ? L'intérêt est justement ce qui fait notre différence. Je souhaite exister à ma façon ! Parce que je suis unique !

Hop, détente totale, abandon, décontraction. Je me relaxe et la nature fait le reste. Je me sens léger dans l'air frais du matin. La rosée caresse mes branches et mes feuilles qui poussent à une vitesse vertigineuse. Je me renforce et triple de volume. Ainsi je ne vois plus le chêne et ses injonctions quasi automatiques.

Les promeneurs se reposent à l'ombre de mes ramures. Des enfants jouent à cache-cache dans la cabane improvisée de mon voile complice. Ils comptent jusqu'à dix et se cherchent joyeusement dans des cascades de rires.

Au crépuscule, dans l'immensité du ciel étoilé, des amoureux se promettent en secret de s'aimer pour toujours. Qui a dit qu'il ne faut jamais baisser les branches ? Parfois cela autorise un nouveau départ !

L'eau pure et limpide de la rivière dépose des perles scintillantes sur ma robe légère. Je me dis que j'ai bien de la chance d'être né saule-pleureur souple et flexible plutôt que gros chêne rigide et vaniteux. La lumière filtre dans ma verte chevelure mouvante. Le bruissement des feuilles berce la nature.

Tout est calme, paisible, reposé…

Béatrice GIMENEZ

EN VOITURE !

Depuis ma plus jeune enfance, et ce n'était un secret pour personne, mon plus grand rêve avait toujours été de piloter une voiture de course. Pas une petite auto que l'on trouve sur les fêtes foraines, non un vrai bolide, une perle de la compétition automobile internationale. Un véhicule pouvant atteindre des performances dix fois supérieures à la moyenne, un monstre de la route capable d'avaler les kilomètres à une allure vertigineuse !

C'était la flamme d'un rêve d'enfant qui ne s'est jamais éteinte, et qui reste allumée dans les limbes de mon esprit. Le problème, c'est que je n'ai jamais eu le courage de l'affronter ce rêve et surtout de le mettre en pratique.

Ce n'est pas si difficile me direz-vous, on me répétait sans cesse de me lancer car dans ce cas-là me disait-on « il suffit de faire le premier pas et la nature fait le reste… ». Je voulais bien le croire, mais je savais aussi que la nature n'était pas seule en cause dans ce cas précis... Encore que, oser faire quelque chose de si important dans une vie, est souvent le résultat d'un changement de nature. Mais s'agit-il de la même nature ? vaste question …

Alors manquant sans doute de volonté et d'entrain pour aller au bout de mes rêves, aujourd'hui, au crépuscule de ma vie active, je pilote une bonne vieille voiture automatique sur les petites routes du Berry.

Laurent VACHER

CADICHON

Il arpente chaque jour cette colline. Ses sabots comme ceux de ses ancêtres ont marqué le chemin et laissé une trace sur cette belle île qu'est la Corse.

Il n'est plus tout jeune Cadichon mais il est encore plein de courage. De l'aube au crépuscule il porte sur son dos de lourdes charges pour approvisionner le refuge tout là-haut.

Il ne se laisse pas distraire par les bonnes odeurs du maquis ou par les papillons qui s'envolent sur son passage. Il avance et se souvient.

Ah ! il avait fière allure avec sa robe gris perle, ses sabots rutilants. Il était vif et vigoureux, plein d'énergie, aucun chemin ne lui faisait peur, certes parfois un peu indiscipliné et têtu c'est connu chez les ânes.

Il s'arrêtait volontiers pour déguster ces délicieuses baies sur le bord du chemin et son maître avait beau faire marcher sa badine, il restait sur ses positions.

Aujourd'hui pendant qu'il grimpe cette côte interminable, il se dit que lui aussi aurait bien aimé emmener les touristes sur son dos découvrir le pays. Sûre qu'une petite fille lui aurait flatté la croupe ou susurrer des mots doux à l'oreille. Et puis il aurait eu des copains, cinq, dix peut-être, des baudets tout comme lui qui auraient en cours de chemin fait damner leur maître à la collégiale.

Il aurait peut-être aussi croisé au détour d'un chemin une petite ânesse, bien jolie à regarder, avec son pelage si soyeux et ses longs cils. Elle aurait fait battre son cœur cœur et la nature fait le reste.

Mais ça il le garde dans sa tête, ça restera son secret.

Aujourd'hui c'est la dernière fois qu'il la grimpe cette colline, lui le vieil âne du père Grégoire.

Il s'exécute encore une fois de manière automatique, il connaît chaque pierre de ce chemin. Il sait que demain il pourra se reposer dans son champ près de la ferme. Il aura enfin le droit de se laisser distraire par les oiseaux et les papillons et s'il y repense un peu fort il rejoindra peut-être en rêve sa si belle petite ânesse aux longs cils.

Micheline FLORENT

ATELIER D'ÉCRITURE 14.06.2022

REGRETS À L'HEURE DE L'APÉRO

En fin de journée, quand les températures commençaient à baisser un peu et que l'air redevenait respirable, il aimait bien prendre le temps de s'installer sur la terrasse, un petit verre de rosé à la main.

Mais plus l'été avançait, moins son jardin gardait son allure des débuts. Il faut dire qu'il n'avait aucun courage pour le jardinage, aucune patience pour le désherbage et aucune endurance pour le potager. C'est tout juste s'il avait fait installer un système d'arrosage automatique, car s'imaginer un arrosoir à la main lui semblait ridicule. Il préférait y tenir son verre de rosé bien frais, sous le parasol. « Vous n'avez qu'à planter quelques fleurs et la nature fait le reste », lui avait promis l'agent immobilier. Tu parles ! Bientôt il allait devoir attendre le crépuscule avant de s'assoir dehors, afin de ne pas être incommodé par la vue des fleurs flétries, des arbustes à la peine et des mauvaises herbes qui semblaient échafauder le plan secret de prendre complètement le contrôle du jardin.

Si la maison était bien la perle rare qu'il avait cherché pendant dix longs mois, il aurait dû y réfléchir à deux fois avant de mettre le grand terrain autour dans ses critères de recherche.

Il y avait décidément des inconvénients dans le célibat auxquels il n'avait pas pensé. Son ex-femme, une jardinière passionnée, aurait été heureuse dans cette maison.

Andréa FLORENTIN

PROMENADE EN PLEINE NATURE

« Tous prêts pour la rando avant qu'il ne fasse trop chaud ?! ». Bien qu'ici, pays couvert de forêt, l'ombre soit partout avec des traces de soleil, juste ce qu'il faut, partir à une allure modérée nous nous engageons sur le sentier où l'herbe porte encore la fraîcheur de la nuit.

Premier sentier, première côte, cela commence bien, il faut grimper !! C'est automatique, le rythme se fait plus lent. Ce n'est pas un marathon et puis ce sont des moments pour soi.

Des arbres majestueux de chaque côté de la voie, d'autres que nous ne connaissons pas. Cette forêt est probablement pleine de secrets. Il y a des prés aussi, la cours de récré des lièvres qui jouent. Qu'ils en profitent avant la saison de la chasse !

Nous continuons sous le soleil cette fois. La chaleur est de plomb, mais nous ne manquons pas de courage. Plus de balisage. Nous faisons demi-tour. « Combien de kilomètres fait cette rando déjà ? » Sur l'application, cinq kilomètres sont indiqués. Aller-retour, dix kilomètres. Pour le premier jour, ce n'est pas mal.
Arrivés sur les hauteurs, nous voyons une mer verte. C'est magnifique. Et avec cette brise, la cime des arbres ondule paisiblement. Dans la prairie, des chevreuils ont remplacé les lièvres. Une mère avec ses deux petits.

Nous prenons le chemin du retour au crépuscule. Les couleurs changent, les arbres ont des tons jaunes-orangés. Cet endroit est une perle, la nature fait le reste pour nous, parfaitement bien, en osmose avec elle.

Gislhaine PAGÈS

ATELIER D'ÉCRITURE 14.06.2022

RÊVE DE CRÉPUSCULES

Le crépuscule s'installait sur la montagne, enjambant les forêts, pour conquérir le sommet, inondant de teintes secrètes le paysage. C'était apaisant, c'était beau, c'était grand…

Mais j'aspirais à être face à la mer. Alors je pris ma valise, je pris ma voiture et je pris mon courage à deux mains et m'enfuis, ne laissant derrière moi que peu de chose, même pas quelques souvenirs à quelques personnes.

Le crépuscule s'installait sur l'océan, jouant à vive allure dans les vagues, grisant les embruns, percutant la plage pour un spectacle tout en douce vitalité, inspirant et captivant. C'était infini, c'était troublant, c'était puissant.

Mais tous mes sens, toute mon âme ressentait une envie dévorante de vertes plaines, de sites bucoliques et de pâturages. Une fois de plus, je pris ma valise, je pris ma voiture et, mon excitation en bandoulière, traversais le pays vers ma destination finale, assurée d'y trouver l'enténèbrement idéal. Là encore, mon départ se fit sans adieux. A qui ? A quoi ?

Le crépuscule s'installait sur la campagne, avalant arbres et clôtures, retouchant de teintes rougeoyantes les vertes prairies, réduisant aux silences oiseaux et insectes, apportant du mystère au paysage. C'était secret, c'était délicieusement inquiétant, c'était émouvant.

Mais mon exigeante satisfaction me convainquit de filer vers la ville, celle de tous les possibles, de toutes les rencontres, de toutes les promesses. Mon départ, avec ma valise et ma voiture, passa inaperçu et j'arrivais en ville. Le crépuscule s'installait sur les immeubles, effaçant les derniers étages, s'enroulant autour des réverbères lesquels courageusement luttaient pour l'éloigner, et s'assit sur les trottoirs pour dissimuler les piétons. C'était téméraire, c'était perturbant, c'était grisant.

Mais à nouveau, à bord de mon automobile je filais sans demander mon reste vers ce qui vraiment, j'en étais convaincue, était mon ultime destination, ce lieu qui émerge de toutes mes pérégrinations, un lieu qui ne s'inscrit que maintenant dans mon esprit comme une évidence.

Ma voiture refuse d'avancer davantage. Elle n'est qu'un objet, elle ne peut savoir l'enjeu de ce dernier voyage. Dix années qu'elle m'accompagne avec une régularité automatique, une perle que je vais abandonner. Me reste ma valise, mon courage, mon excitation et ma certitude. Je me mis à marcher vers cet Eden, pas après pas me rapprochant, usant de ma détermination et songeant qu'il faut de la curiosité et la nature fait le reste.

Nadine PALISSON

DE GALÈRE EN ALLÉGRESSE

Mais qu'est-ce qu'elle est venue faire dans cette galère ? Personne ne l'y avait obligée, pourtant ! Qu'est-ce qui l'avait poussée à valider sa participation ? D'autant que l'inscription n'était pas automatique, il fallait en faire la démarche. C'est tout elle, ça : être partout à la fois, pour ne rien manquer, des fois qu'il se passerait des choses intéressantes sans elle ! Ce n'était un secret pour personne, sa boulimie d'activités. Elle avait simplement omis qu'il lui faudrait plus que du courage pour tenir le coup. Il lui manque la vraie motivation, celle qui donne des ailes, et puis l'opiniâtreté qui lui fait défaut à cet instant, et puis le bonheur d'être là qu'elle n'a pas encore trouvé.

D'ailleurs, en ce moment, elle se demande si elle a encore des amis. Parce que des vrais amis ne la laisseraient pas à la traîne comme c'est le cas. Le chemin se tortille dans la caillasse et c'est tout juste si elle les aperçoit au loin. Et il est où, celui qui répète qu'elle est la perle de ses yeux ? Là-bas, devant ! Il n'en a rien à faire d'elle, parce qu'il faut qu'il soit toujours devant, quitte à forcer l'allure pour que personne ne le dépasse. Et les copines, alors ? Certes, elles ont l'entraînement, ce qui est loin d'être son cas. Elle, elle n'a pas le rythme, et sa respiration est haletante. Merci le dénivelé ! Il y a des régions à peu près plates, mais certainement pas dignes de cette équipée qui a envie de cumuler les exploits. Julia n'est pas une fille à exploits, juste une fille qui aime multiplier les expériences, mais celle-ci ne sera pas dans son top dix. A moins qu'elle s'emploie à distraire son esprit et à le dissocier de ses pieds douloureux et de son cardio affolé.

Elle décide d'une pause sur un rocher à peu près plat et donc indolore au fessier. Elle ferme les yeux et s'emploie à calmer sa respiration. Les effluves herbacés frôlent agréablement ses narines, une petite brise légère caresse ses joues et le chant des oiseaux, en concurrence avec les grillons stridulants, pénètre ses oreilles et font naître un beau sourire sur son visage. Elle ouvre les yeux et découvre le paysage autour d'elle. Que c'est beau ! Vallonné, certes, et même fortement vallonné, mais tellement beau. Comment avait-elle fait pour ne pas s'en apercevoir depuis qu'ils avaient entamé la montée ? Ses pieds, bien sûr ! Elle ne s'était concentrée que sur ses pieds et sa crainte des ampoules ! Et puis sur son souffle qui avait du mal à trouver sa cadence. Ils l'avaient rendue aveugle, et elle vient de recouvrer la vue. Elle les voit, les petites fleurettes aux corolles roses, mauves, jaunes ou blanches qui ponctuent le chemin de leur pointillisme sur fond vert. Elle la voit, la danse des papillons gracieux qui virevoltent et lui montrent le chemin. Alors, elle décide de partager leur route qui, ça tombe vraiment bien, est la même que celle de ses amis. Elle s'éveille au monde qui l'environne et sa curiosité guide ses pas. Ses pieds ? Oubliés ! Son souffle ? Quel souffle ? Ses centres d'intérêt sont tout autres : la sauterelle qui saute sous ses pas, les bousiers au travail, les libellules aux gros yeux qui la fascinent et dont elle devine qu'elles ont dû inspirer les concepteurs d'engins volants, les petits mulots qui se carapatent pour disparaître dans un trou… Des milliers de choses s'offrent à elle et elle les voit enfin.

Une nouvelle Julia est née sur les pentes du mont qu'elle avait maudit quelques heures auparavant. Elle a beaucoup rouspété depuis le départ, et marché avec des œillères pour rattraper son retard. Alors qu'il suffit de se poser un peu, de regarder autour de soi… et la nature fait le reste… Alors, fi des kilomètres ! Peu importe si elle doit marcher jusqu'au crépuscule. Ce qu'elle vit dans cette randonnée la remplit d'allégresse, et peut-être trouvera-t-elle que cinq jours, ce n'est pas assez.

Catherine GONIN

JOURNÉE AFRICAINE

L'aube blanchit, signifiant l'arrivée d'un nouveau jour sur la savane. Dans la fraîcheur toute relative de ce matin, les gouttes de rosée nocturne sont absorbées par certains insectes et petits rongeurs. Rien ne se perd, cela est trop précieux.

Les guépards commencent à s'activer pour la chasse, avant l'arrivée automatique de la chaleur suffocante. Deux d'entre eux ont repéré un groupe de dix gazelles de Grand, paissant paisiblement quelques rares herbes épargnées. Mais elles tendent rapidement l'oreille à l'approche féline des deux guépards. Leur arrivée n'est plus un secret pour les gazelles qui commencent à fuir. Elles augmentent leur allure. La panique s'empare d'elles. Des perles de sueurs s'écoulent sur leur pelage ras. Dans la course, la plus jeune ne peut suivre le train. Malgré son courage, le guépard de tête réussit à la rejoindre et à la renverser promptement. Et la nature fait le reste : je laisse à votre imagination la suite de la scène.

Plus loin, à l'abri de quelques arbres et rochers, les lions regardent nonchalamment la scène en se lavant à grands coups de langue, mais pas trop fort pour éviter d'avoir trop chaud. Demain, ce sera leur tour d'aller chasser. Il faut bien se reposer dans la fournaise.

Après une journée très calme et accablée de chaleur, le soleil décline et commence à rougeoyer sur l'horizon, annonçant l'arrivée du crépuscule. Les gros herbivores s'approchent de plus en plus du bord du dernier point d'eau qui se réduit inexorablement, en attendant la saison des pluies. Ils se désaltèrent, sans savoir que demain ils seront moins nombreux… Ainsi va le cycle de la nature !

Alain PONROY

ENFIN SEULS…

Le tunnel de Fourvière désormais derrière eux, après ces vingt derniers kilomètres parcourus cahin-caha à allure réduite, un peu de courage leur revient.

Plein sud maintenant et dans quelques heures ce sera la bifurcation vers la vallée de la Drôme, destination qui les fait rêver depuis plusieurs mois, en fait depuis qu'ils ont décidé de se mettre au vert cette année.

Basta les plages bondées, les parasols aux couleurs criardes, les relents d'huile solaire, les restos bruyants où on se fait arnaquer, les glaces qui dégoulinent avant d'y avoir seulement goûté.

Du calme, de l'espace, de la verdure, de la fraîcheur, une nourriture saine, même bio peut-être ? On fantasme ferme dans la petite Clio.

En attendant, il faut encore remonter une longue file de dix camions au moins qui filent eux aussi vers le Sud, sans doute pas pour les vacances, eux.

Heureusement la clim fonctionne, la boîte automatique se confirme bien pratique pour le conducteur fatigué, qui se laisse aller finalement, emporté par le flux des autres véhicules, pendant que sa passagère, confiante, ronfle calmement à ses côtés.

Les panneaux routiers défilent, défilent et enfin, l'embranchement espéré : voilà, c'est là et au bout, Die, la perle de la vallée, où serpente la rivière, couleur de menthe claire, comme les bonbons de La Pie Qui Chante. Ce sera comme ils l'ont goûté sur Internet où défilaient les photos enthousiasmantes postées par l'Office de Tourisme.

Tout-à-fait réveillés maintenant, Maria s'extasie à chaque vue qui se révèle fugitivement au détour de telle échappée vers la vallée.
« Là, là, tu as vu ?... des gamins qui se baignent. Et là, des buissons de lauriers roses… Comme c'est beau ! C'est beau, hein ? »

Marc sourit. Sans rien ajouter, il engage la voiture dans une petite route, étroite et sinueuse, qui débouche, comme il l'espérait, vers la rivière. Un bosquet de saules agite lentement son feuillage qui affleure la surface de l'eau.

Oubliés le travail, les kilomètres, la fatigue.

Dans le secret du crépuscule, qui s'annonce, sont sortis la thermos de vin blanc, le plaid qui en a vu d'autres… « et la nature fait le reste ».

Andrée LEFÈVRE

TUTTI NOTRE GRAND AMOUR EST AU PARADIS DES CHATS …

Nous retenons de toi ta beauté exceptionnelle, ta gentillesse, tes beaux yeux et ton affection incomparable. Tu nous as offert presque 13 années de pur bonheur … une véritable complicité, de doux échanges et même de vrais dialogues… Comme tu portais bien ton nom ma TUTTI : un délicieux mélange de douceur, de malice, de tendresse et d'attachement, mais aussi de la cruauté quand tu étais « TUTTI la Tigresse ».

Finis les câlins lovée dans notre cou, agrippée à notre épaule… Tu as été ma confidente, ma source de chaleur et un grand soutien dans les moments difficiles (et là tu n'as pas chômé !).

Dans ses moments éprouvants… tu ne m'as pas lâchée d'un coussinet, tes yeux dans les dans les miens, tu m'as soutenue avec Amour. Tu fais partie de ceux qui m'ont aidée à me relever et à tenir debout ! Je ne te remercierai jamais assez ma compagne.

Adieu ma douce, ma féline, mon petit clown facétieux. Adieu tes pirouettes, glissades, ronrons apaisants … Ce qui va me manquer le plus mon chat, c'est mon petit bisou du soir avant le coucher.

Quel merveilleux rituel nous avions…

Adieu ma *Beauté*, Adieu mon *Amour*, le « *Zamour des Zamours* »

Merci encore pour tout ce que tu étais. Nous ne t'oublierons jamais.

Allez un dernier bisou, dors bien mon Amour. *JE T'AIME* ❤

UN AMOUR DE SWANN

C’est l’histoire d’un chat noir
Un tout petit chat noir
Abandonné un soir
Comme ça par hasard
Par de lâches connards

Deux grands yeux vifs
Un regard explosif
Deux pattes possessives et câlines

Quelle adorable féline
Deux cœurs qui se choisissent
Pas une passade, pas un caprice . . .

Quelques semaines à t’attendre
Le temps de réapprendre . . .

Des décennies je t’ai imaginée
Toi dont j’ai toujours rêvé
Ma petite chatte adorée
Et nous nous sommes adoptées, apprivoisées !

MON AMOUR DE SWANN, JE SUIS CHAMOUREUSE !

RÉVEILLE-SIESTE

Dans la glycine les abeilles butinent
Les yeux du chat s'illuminent

Dans le jardin où je paresse
Matou réclame une caresse
Je la lui offre avec tendresse

À présent bien réveillée
J'observe mon chat tant aimé

Et maintenant sur le perron
Mon chat lui, dort pattes en rond !!!

Béatrice GIMENEZ

VIE DE CHAT

Les jours accroissent
Petit chat passe

Les bourgeons gonflent
Et le chat ronfle

Les fleurs s'étiolent
Gentil chat miaule

Les abeilles bourdonnent
Beau chat ronronne

Les nuages menacent
Et le chat chasse

Un peu plus tard
Quand vient le soir

Près de la souche
Dort ma Minouche…

Béatrice GIMENEZ

PAROLE DE CHAT

Je suis un chaton de six mois vraiment hors du commun.

Vif, intelligent, fin, malin, facile à vivre, très facile à vivre !

Beau comme ce n'est pas permis, racé quoi.

Et surtout modeste !...

Peut-on m'expliquer pourquoi j'ai atterri dans

une famille de débiles tristes à mourir, abrutis, sales et sans intérêt ?

Oui, POURQUOI tant de haine ! Vraiment, c'est confirmé, on

ne choisit pas ses parents, on ne choisit pas sa famille !

Chat alors !

C'est fort dommage, oui, fort dommage !!!...

Béatrice GIMENEZ

Délires de chats

« Ici Chat-Vignol, en direct pour Téléchat, votre émission préférée. Je suis ravi de vous retrouver pour suivre avec vous la grande parade. Hé oui, aujourd'hui, c'est la Saint Chat-Rivari, et cette nuit, exceptionnellement, tous les chats ne seront pas gris ! Comme vous, je suis impatient de voir ce grand défilé annuel.

Et c'est parti ! En tête de cortège, qui peut bien être ce clown à quatre pattes ? Mais bien sûr, c'est Chat-Pitre ! Suivi de près par les deux plus belles, les reines de la parade… Vous reconnaitrez sans peine Chat-Badabada et Chat-Kira. Miiiaououou ! Qu'est-ce que je les kiffe ces deux-là !!!

Derrière elles, celui à deux bosses ne peut être que Meau, Chat-Meau. A côté de lui, je ne vois pas qui ça peut être… Pourquoi hurle-t-il comme ça ? Ah mais oui, bien sûr, c'est Chat-Huant ! Puis vient celui qui s'habille comme un Anglais de l'époque de Sherlock Holmes… Comment déjà … ? Lord Terton ! Chat-Terton ! Et voici Chat-Piteau, suivi de Chat… Chat… Mais si : déguisé en bateau de pêche … Cha(t)-Lutier !

Pas faciles, cette année, les déguisements. Et lui, avec son tee-shirt inscrit « Armand » ? Là, je ne vois pas… Chat-Armand ? Chat-Armand ? CHA(T)-RMAND !!! De plus en plus fort !

Ah, on dirait que la parade est terminée… Ah non ! Loin derrière, il y en a encore 1 ! Pas pressé, le matou ! Plutôt lent ! Cha(t)-Lent ! Chaland !

Mais c'est déjà le moment de rendre l'antenne. Encore une fois, bonne fête de Chat-Rivari à tous et à demain pour la Saint Tire-Bouchon ! »

Catherine GONIN

Mon PREMIER nous occupe présentement
A Toulon mon SECOND s'étale superbement
Petites plumes devineront mon TOUT fort aisément

Mon PREMIER en est un
Mon SECOND en est un
Mont TROISIEME en est un
Nous avons dansé sur mon TOUT

Mon premier a bien raison de redouter le chat
Le chat, très soigneux de sa personne évite mon second
Il se dit que tous les chats le sont la nuit
Les esprits des petites plumes ne seront pas mon tout cette année encore !

Andrée LEFEVRE

FÉLIX

<< Ha !! te voilà où étais-tu ? je me suis fait du souci>>

<< il ne faut pas, tu sais que j'aime vagabonder et je reviens toujours>>

<<Bien sûr vous, les félins, vous êtes indépendants>>

<<Nous avons cet esprit sauvage, chasseur même si nous avons l'opportunité de prendre un en- cas dans les maisons que nous croisons, nous ne nous gênons pas !!! nos ancêtres n'avaient pas ce luxe>>

<<C'est vrai vous les chats n'avez pas eu une vie facile selon les époques >>

<<Et, moi, je préférais quand je te voyais jouer avec une boule de ficelle, courir après une mouche un papillon et que tu venais sur mes genoux en ronronnant !!>>

<<Vous, les humains vous ne pouvez nous comprendre, nous aimons les caresses, mais nous aimons aussi et surtout en faire à notre guise>>

<<Bien, puisque tu reviens à la maison, ma petite boule de poils, il y a toujours un endroit où tu pourras rentrer>>

<<oui, nos retrouvailles seront les plus belles>>

PARLONS FÉLINS

Du temps où il n'y avait pas d'humains, les félins étaient déjà là avec les dents de sabre qui pouvaient déchiqueter pour se nourrir.

Ensuite au fil du temps, ils ont évolué ou muté. Ils sont devenus de plus petits animaux que nous appelons « Chats » Adorés par les Egyptiens ; pourchassés en Europe surtout ceux de couleur noire.

Aujourd'hui nous en avons fait des peluches, mais prenez garde !!!! il a son caractère, très indépendant mais tellement adorable ; quand je le vois traverser le jardin en roulant des épaules comme un caïd, tout en souplesse, c'est à peine s'il touche le sol, je suis en admiration devant lui ! J'aimerais le prendre dans les bras, lui faire des caresses mais connaissant mon chat j'attends qu'il vienne vers moi frôler mes jambes en ronronnant.

MON CHAT A MOI

Que puis-je vous dire ? sinon qu'il est le plus affectueux, le plus beau, le plus intelligent.

J'aime le voir venir au-devant moi avec sa belle démarche souple et élégante, frôler mes jambes après une courte absence.

Quand le matin, il me réveille en ronronnant et caressant mon visage avec sa belle petite tête et ses yeux malicieux.

Quand il m'empêche d'écrire en se mettant sur la feuille, s'étire de tout son long faisant son beau, se lover tout contre moi sur le canapé.

Enfin, vous l'avez compris ce félin pour moi est unique.

CARACTÈRE DE CHIEN (OUPS...) DE CHAT

Notre petite boule de poils peut doubler de volume quand il a peur avec le dos rond et des « richhhhhhhhhhh ».

Si vous l'ennuyez avec vos caresses, ses oreilles sont aplaties sur la tête, la queue tape, le ronronnement, ses yeux deviennent agressifs des coups de patte fusent : attention il vous prévient (parce qu'il vous aime) alors n'incitez pas !

Un autre trait de caractère lorsqu'une personne ne lui plait pas : il fait pipi sur tout ce qui appartient à cette personne (je ne vous dis pas l'odeur).

Une petite anecdote : mes grands-parents avaient un chat né avec un bout de queue. Il s'appelait Métis. Mes grands-parents m'ont expliqué que notre chatte avait été couverte par un chat sauvage. Petite fille j'y ai cru mais vraiment Métis était superbe, plus grand que les autres et avec une démarche royale.

Gislhaine PAGÈS

CHAT ALORS DES REBUS !!!!!

Vive les vacances

Oh mon bateau OHOHO

Jeux de mains jeux de vilain !

Arrêtez de vous disputer !

Π TO

C'est le cirque !

Un petit bonbon pour faire la paix

Micheline FLORENT 08/08/2022

PETITES PLUMES AGILES

« À fleur de mots », dans ce magnifique recueil, que de souvenirs partagés avec vous.
À travers nos histoires nous avons imaginé, rêvé, voyagé, guerroyé, randonné,
campé, dîné, photographié, aimé, détesté, râlé, souffert parfois…
Nous avons revisité La Fontaine, il le méritait bien !
Nous avons été au bal, au cirque, au spectacle de petits rats en devenir.
Nous avons raconté les animaux, les femmes, les hommes, les petits d'hommes.
Mis en avant l'art et les artistes. La peinture, la musique, la danse,
la photo, la cuisine, la nature, les émotions, les enquêtes… que sais-je encore ?
La vie quoi !
Nous avons dégusté de savoureux repas, partagé un thé avec des petits biscuits.
Nous avons visité Versailles, la villa Médicis ou presque, l'Égypte, Jodhpur,
L'Italie sur une Vespa, vu toutes sortes de maisons en France ou à l'étranger.
Nous avons connu des histoires d'amour et de ruptures, de vacances, d'école, de bébé.
Nous avons profité d'un Noël romantique, d'une boutique merveilleuse, du carnaval
de mardi gras ou de Venise, d'un déménagement forcé, d'un clown triste et désabusé.
Tout cela à coup de Mr Cornichon, de Vizir, d'inspecteur Kaduflère, de tante Paulette,
de Choupinette, de Caroline et Justin, de Tania et son doudou-passion,
de copains sans âge.
Et que dire d'une épouse qui « croit punir » son mari en lui passant les menottes !!!
Histoires coquines ou sensuelles, oui parfois … mais toujours correctes.
À « pioche-mots » nous avons choisi nos morceaux déchirés dans des magazines comme
pour écrire une lettre anonyme et nous avons brodé, jamais à court d'idées…
De bons moments de partage et de bonne humeur, sans jamais se prendre la tête.

Nous avons gratté le papier de nos plumes diverses et variées, toutes aussi riches
les unes que les autres… nous avons bien rit ! Avec toujours pour dernière consigne de
votre animatrice amicalement surnommée « Maîtresse-Plume » :

« FAITES-VOUS PLAISIR » ou « AMUSEZ-VOUS BIEN !!! »

Ah ! une dernière chose ! si vous découvrez enfin ce fameux fichu plâtrier
qui nous a donné
tant de fil à retordre…. S'il-vous plait, zigouillez-le !!!

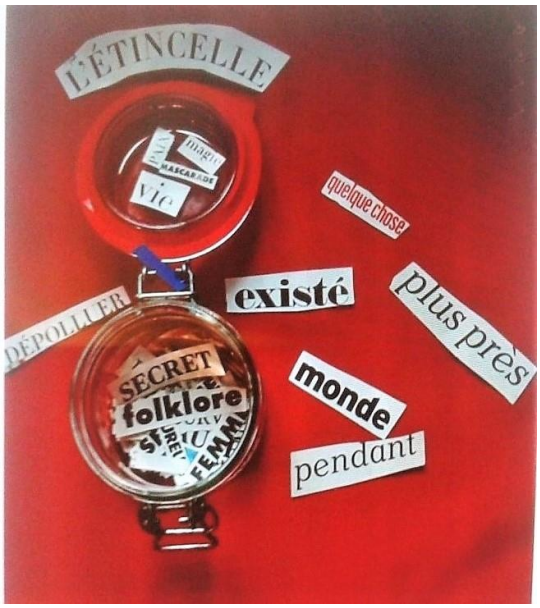
Béatrice GIMENEZ

15.03.2022

ATELIER D'ÉCRITURE 18.08.2022

Piocher neuf mots… minimum

"LES MOTS TOMBÉS DU BOCAL"



Mots : l'étincelle, paix, vies, quelque chose, existé, monde, plus près, magie, pendant, folklore, mascarade, femmes, secret, dépolluer. (14 mots)

LE GRAND NETTOYAGE

Nous attendons tous l'étincelle !
Pas celle qui met le feu aux poudres ! Du tout !
Plutôt celle qui amène la paix dans nos vies tourmentées et bousculées.
Quelque chose a bien existé dans ce monde avant tout cela ?
Il n'y a pas si longtemps…
Au plus près de la magie, pendant que d'autres en plein folklore,
durant des mois d'hypocrisie et de mascarade se jouent de nous…
Nous les femmes, nous détenons le courage, la finesse et le secret pour
tout dépolluer, pour tout recommencer de zéro !...

Béatrice GIMENEZ

Mots : femme, plus près, quelque chose, magie, l'étincelle, monde, existé, pendant, mascarade, secret, dépolluer, vie, folklore, paix. (14 mots)

PROPHÉTIE

La vieille femme me dit, au plus près de l'oreille, que quelque chose va bientôt changer.

Comme par magie, l'étincelle va jaillir qui fera prendre conscience aux « populations » de ce monde que ce qui a existé pendant des lustres n'était qu'une mascarade.

Ce n'est un secret pour personne. Il va falloir que ça change, il faut dépolluer la planète pour que l'on puisse avoir une vie meilleure. Fini tout ce folklore autour de l'écologie, il faut des actions concrètes maintenant.

Est-ce une utopie ou allons-nous enfin arriver à faire évoluer les mentalités et laisser la nature en paix ?

Huguette RICORDEAU

Mots : vie, pendant, l'étincelle, plus près, folklore, dépolluer, femme, quelque chose, monde, existé, paix, mascarade, magie, secret. (14 mots)

UN ROMAN DE 2019 MAIS QUI RÉSONNE FORTEMENT AVEC L'ACTUALITÉ LA PLUS RÉCENTE

La présentation par Catherine lors d'un récent Bouquin'heur café du livre d'Andreï Kourkov "Les abeilles grises" m'a donné envie de le lire à mon tour.

Le roman nous fait partager la vie d'un apiculteur quinquagénaire pendant les années 2015-2016, donc avant l'étincelle tragique de février 2022, dans la "zone grise", à l'est de l'Ukraine, au plus près de la ligne de front où s'opposent forces ukrainiennes et séparatistes pro-russes.

On est bien loin du folklore joyeux et coloré associé antérieurement au nom de ce pays.
Voici un village dévasté, déserté par ses habitants, souvent isolé par la neige et le froid, menacé par des tirs indiscriminés ; la terre des environs porte les stigmates de la guerre, qu'il n'est évidemment pas question de dépolluer.

Dans ces conditions, rendre visite à l'unique voisin restant pour partager pain et saucisson arrivés là mystérieusement, et l'indispensable vodka, constitue déjà une expédition.

Pour offrir de meilleures conditions à ses abeilles chéries, l'apiculteur ose entreprendre un voyage vers la Crimée récemment annexée, au cours duquel il rencontre une femme généreuse qui pourrait lui offrir quelque chose ressemblant au monde d'avant, tel qu'il a existé en temps de paix.

L'apiculteur poursuit néanmoins son périple, il subit lors des contrôles au passages des "frontières" la mascarade des affrontements entre les différentes autorités qui se disputent le pouvoir dans la région.

La magie du climat criméen et la somptuosité de la végétation méridionale lui offriront, ainsi qu'à ses abeilles bien-aimées de beaux moments, mais là aussi la violence et l'intolérance menacent.

Ce beau livre, servi par un style fluide, parfois teinté d'humour et de poésie, et de scènes cocasses, en dépit de la gravité d'ensemble, nous présente un homme droit, pudique et secret, pris dans la tourmente d'évènements qui le dépassent et qui restent d'une bien triste actualité.

Andrée LEFÈVRE

Mots : l'étincelle, quelque chose, plus près, existé, monde, secret, folklore, paix, magie, femme, pendant, vie, dépolluer, mascarade (14 mots)

BALADE CELTIQUE

Au bord de cette falaise où je marche depuis une heure, je me crois au bout du monde Loin devant moi la mer s'étend, calme aujourd'hui, comme en paix avec les éléments.

Je m'arrête sur cette lande, paysage dépouillé de toutes habitations et mon regard se porte sur cette nature rude et sauvage où pierriers, bruyères et ajoncs parsèment le sol. Le monde vu d'ici semble si différent, superbe et sauvage. Elles sont bien loin toutes ces marques de civilisation qui empoisonnent les trottoirs de nos villes, loin cette mascarade urbaine qui nous semble portant si indispensable. Je me demande qui aura le courage un jour d'arrêter tout ça et dépolluer notre terre pour revenir à l'essentiel ?

Soudain, un reflet au loin, l'étincelle dans ce paysage granitique, quelque chose de paradoxal qui ne devrait être ni ici ni maintenant.

Cela pique ma curiosité, il faut que j'aille voir de plus près.

Pendant que je me rapproche, le vent se met à souffler et je crois apercevoir les contours d'une tour en très vieilles pierres, inhabitée depuis des lustres presque en ruine avec à son faîte une girouette s'agitant sous le souffle du vent et reflétant la lumière par intermittence comme un phare dans la nuit.

Quel étrange édifice, quel secret renferme-t-il ? Quels fantômes hantent ses couloirs ?

Mon imagination m'entraîne alors vers des temps lointains, où le folklore de cette belle Bretagne prend tout son sens. Serait-ce le lieu où Merlin attendait la fée Viviane, femme dont il était éperdument amoureux avant de l'y enfermer à vie grâce à sa magie ?

Tout cela n'a sans doute jamais existé, quoique…

Est-ce les lamentations de Viviane que le vent me porte où le bruit des rafales d'une tempête annoncée.

Qui peut le savoir ?

Micheline FLORENT

Mots : magie, femme, plus près, secret, vie, existé, l'étincelle, quelque chose, dépolluer, folklore, pendant, monde, mascarade, paix. (14 mots)

LA DEMANDE

La magie venait d'opérer. La jeune femme ne pouvait pas être plus près de son but ultime, le graal secret de sa vie. Elle n'avait pas rêvé : cet instant sublime avait bel et bien existé. L'étincelle qu'il avait allumée dans ses yeux en témoignait encore, car elle les sentait pétiller de surprise … et de bonheur.
Un petit quelque chose d'extrêmement infime lui avait pourtant laissé entrevoir ce qui allait se passer, mais comment pouvait-elle en être sûre ? Ce n'était que des présupposés, une intime conviction, un profond souhait, mais la peur de prendre ses désirs pour des réalités n'avait pas réussi à dépolluer son esprit et le doute avait poursuivi son chemin intrusif. Pourtant là, aujourd'hui, dimanche 27 juillet 1927, à 19h30, c'était enfin arrivé, sans tambours ni trompettes, sans folklore ni tralalas. Et elle était restée sottement coite n'ayant su que répondre pendant un long moment, comme dubitative. Qu'attendait-elle donc ? Pourquoi aucun son ne sortait-il de sa bouche ? Son cœur menaçait d'exploser dans sa poitrine, mais son cerveau oubliait d'actionner son langage. Son visage soudain rubicond d'embarras trahissait sa joie, mais son aphasie, elle, contredisait son cœur.
Alors, elle se dandinait d'un pied sur l'autre. Que c'était cruel : elle venait d'entendre ce qu'elle désirait le plus au monde et était incapable d'y répondre. Sa tête aurait au moins pu osciller de haut en bas pour pallier l'absence de verbalisation, mais même ça, elle en avait oublié la possibilité. D'aucun, qui aurait, par inadvertance, assisté à la scène, l'aurait immanquablement traitée de cruche, ou d'ingrate, ou d'autres noms peu flatteurs. Fallait-il être idiote d'attendre quelque chose depuis si longtemps et de rester sans réaction quand ça arrivait ! Etait-elle inconstante ? N'était-elle que mascarade pour mieux se jouer d'autrui ?
Que nenni !!! La belle était juste choquée ! Trop d'émotions à la fois pour un esprit qui n'aspirait qu'à gagner la paix que devait lui assurer enfin ce moment tant espéré. Elle devait absolument se reprendre, avant que la magie de l'instant ne s'évapore et que son absence de réaction ne désarçonne définitivement l'élu de son cœur qui, trop longuement suspendu à ses lèvres, quêtait une syllabe libératrice de mille angoisses. Alors, elle tenta de rassembler ses esprits, pour offrir à l'aimé, à genoux à ses pieds, la réponse qu'elle s'était pourtant entrainée à donner de mille façons, au cas où son vœu se réaliserait.

Et enfin, d'un jet, elle réussit à articuler un immense OUI qui la projeta dans ses bras.

Catherine GONIN

Mots : secret, mascarade, folklore, quelque chose, existé, dépollué, paix, monde, l'étincelle, femmes, vie, magie, plus près. (13 mots)

JOUR DE FÊTE

Les villageois ont préparé ce jour en secret. Chaque village décore les rues avec imagination malgré les mêmes éléments phares : le vin, la vigne et les raisins.

Les premières St Vincent ressemblaient plus à une mascarade. Avec les années, les décors sont plus aboutis. Cette fête est le folklore bourguignon, avec son pain beurré croustillant, ses escargots et bien sûr les vignerons.

Nous commençons par une procession qui mène à l'église. Quatre vignerons fêtent leur saint. C'est quelque chose de très solennel. Avant, Vincent a existé sous le nom de Bacchus. Les prêtres étaient révulsés par l'image païenne de ce personnage à cheval sur un tonneau, l'ont dépollué par une autre image plus en accord avec leurs idées et la paix.

Tout le monde est sorti de l'église. La fête commence sans plus tarder. Cacophonie de rires et de cris joyeux. Les visiteurs s'interpellent. Les pétards éclatent, l'étincelle est mortelle pour les collants des femmes qui grondent. Il fallait mettre des pantalons !!!

Aujourd'hui, c'est la vie, la magie. Les visiteurs et visiteuses exhibent leur verre pendu à leur cou par un cordon des couleurs de leur village.

Tout ce monde s'approche au plus près des stands. Une chose est sûre, demain il y aura pas mal de bouches pâteuses !

Gislhaine PAGÈS

CHAPITRE VI
Les sept mots…

COCCINELLE
GRACIEUSE
NOISETTE
LOGIQUE
PONT
MULTICOLORE
CRISE

L'expression : « Le temps passe vite et… »

ENFANCES

Aujourd'hui avec la dînette, toutes les deux nous avons mijoté le repas de Noisette l'écureuil. Quelques pommes de pin, des feuilles, des fleurs, de l'herbe saupoudré sur le plat en guise de fromage et nous laissons cuire dans de l'eau puisée au creux de l'arrosoir. Pendant ce temps, nous étalons la pâte à modeler qui en un tournemain devient tarte aux fraises. Les puzzles et les cubes jonchent la terrasse. Assise par terre sur un coussin, je deviens tête à coiffer entre les mains expertes de ma camarade de jeux. Puis visage à maquiller. Ongles à décorer avec des gommettes jaunes. Une courte sieste sur la couverture installée à l'ombre du cerisier est la bienvenue. Et c'est reparti ! Découpage, collage, peinture, cache-cache, crise de chatouilles. Tu deviens marchande de quatre saisons et j'achète de beaux légumes. Combien vous dois-je madame ? 3 à 0 s'il-vous-plait ! D'accord, logique ! À présent c'est l'heure du thé pour notre goûter et celui des poupées. De l'eau dans les tasses et du « sable-sucre ». Nous dégustons notre breuvage avec délectation. La tarte est délicieuse et la pâtissière ravie. Nous feuilletons quelques beaux livres sur la table du jardin. Les Barbapapa facétieux se transforment à volonté pour rejoindre Miraculous. Maitre Corbeau devise gaiement avec monsieur Renard. Duchesse et Toulouse reçoivent les caresses de Tchoupi. La joyeuse fillette souhaite porter sa robe de princesse. Vos désirs sont des ordres Majesté ! (ou presque !...). Je pense déjà à demain, me demandant ce que ma petite Zébulonne va encore imaginer. On peut s'attendre à tout quand on a 3 ou 4 ans… Pour toi mon cœur, je peux à l'instant décrocher la lune et les étoiles avec. Simplement en claquant des doigts ! Abracadabra ! Je suis la Fée Clochette !... Je ne me lasse pas de ces récréations. De ton rire cristallin. De tes prunelles malicieuses et de tes phrases inattendues et craquantes. Ma merveilleuse puce, 58 ans nous séparent. Cela ne m'empêche pas de tenter des galipettes, pirouettes et autres chorégraphies endiablées. De chanter toutes les comptines qui me reviennent à l'esprit. Et que dire de tes câlins et de tes « Je t'aime » …
Parmi les plus belles vacances de ma vie, je me souviendrai éternellement de celles-ci ma Loulou d'Amour. Mon rêve ? Partager d'autres moments aussi précieux avec toi. Le temps passe vite et nous emporte dans son tourbillon, mais je sais que nous allons encore vivre de nombreuses vacances magiques. Nous nous inventerons des souvenirs multicolores ma gracieuse coccinelle. Comme un pont de ravissement en forme d'arc-en-ciel. Je n'ai vraiment pas hâte que tu grandisses… pourtant je vais t'y aider du mieux possible. Foi de grand-mère !

Béatrice GIMENEZ

ADIEU LA REINE

L'autre jour, je regardais tranquillement la télévision. C'était une journée pluvieuse de début d'automne et ça tombait bien si je puis dire… En effet le programme qui passait en boucle sur plusieurs chaînes était consacré presque exclusivement au décès de cette pauvre vieille reine d'Angleterre. Sa gracieuse majesté nous avait quittés la semaine dernière, la suite somme toute logique d'une très longue vieillesse. Un grand règne qui connût guerres, crises et affaires familiales entre autres, mais aussi des années de bonheur et de prospérité pour un peuple démocrate et très attaché à son monarque.

Toujours prêts aux plus grandes excentricités, étant en partie à l'origine du rock and roll, ridiculisant souvent les Français au rugby, ces Anglais pleuraient aujourd'hui leur première dame. Comment ce pays si proche de nous, avec lequel nous avions même décidé de nous unir en construisant ce fameux couloir sous la mer, pouvait-il parfois être si éloigné de nous ? Aujourd'hui, avaient donc lieu les obsèques d'Elisabeth II.

Pourquoi regardais-je ces programmes ? Non par habitude ou goût du convoi funèbre, mais sûrement à cause d'une espèce de fascination provoquée par ces rassemblements humains et cette foule exceptionnelle. De Westminster au pont de Londres, de Big Ben à Buckingham ces images de la capitale Britannique qui nous sont si habituelles, avaient ce jour-là quelque chose de captivant. Les sujets Anglais étaient rangés derrière leur nouveau Roi, y compris les moins acharnés, mais là-bas on respecte le titre. Même multicolores et surprenants, les vêtements de ces millions d'Anglais venus assister au passage de la dépouille, prenaient une teinte uniforme comme si tous avaient là le même but, rendre un dernier hommage à leur figure historique du siècle, leur Reine mère.

Après quelques minutes de retransmission, j'en fus totalement convaincu. Ils étaient pourtant nombreux au bord du chemin, mais nous n'entendions pas un bruit, tous les alentours semblaient figés, même les écureuils d'Hyde Park avaient dû cesser le ramassage de leurs noisettes, c'était dire si le recueillement était à l'ordre du jour. Les soldats royaux, habituellement vêtus de leur uniforme rouge et de leur chapeau noir tels de petites coccinelles avaient ce jour-là posé le couvre-chef afin de porter le cercueil sur leurs épaules.

D'un pays quelquefois extravagant, on était passé ce jour-là à une nation unie devant un événement unique. Moi, la Reine était couronnée avant que je ne vienne à la vie, aujourd'hui elle est partie, le temps passe vite et nous assistons tous les jours au départ de petits et grands de ce monde sans que nous ayons aucun moyen de les retenir fussent-ils rois ou mendiants, tout au plus nous arrivons quelquefois à retarder l'échéance (et encore à quel prix ?). C'est sans doute mieux ainsi…

Laurent VACHER

LUTINERIES

Coccinelle, Gracieuse et Noisette, en petites lutinettes très espiègles, peaufinent leur prochaine forfaiture dans les moindres détails. Qui sera l'élu du jour ? Qui fera les frais de leurs coquineries ? C'est toujours plus fort qu'elles : il n'y a pas un seul jour sans qu'elles n'abusent de leur magie pour piéger quelque écervelé ou crédule parmi le petit peuple de la prairie.

Ça se fomente en catimini, dans un petit cercle très fermé à quiconque oserait s'approcher. De loin, on ne peut que saisir la prosodie chuchotée de leurs conciliabules, ponctués de petits gloussements au demeurant fort charmants, pour qui passe auprès sans se douter de ce qui se prépare, au risque de devenir la cible de ces demoiselles. Mais aujourd'hui, les coquinettes sont plus longues que d'ordinaire. Sont-elles à court d'idées ? Parce qu'il faut dire qu'elles ont à cœur d'innover à chaque fois. La source se tarirait-elle ? Gracieuse intervient : « Ohé, les mignonettes, le temps passe vite et nous n'avons toujours pas décidé qui embêter aujourd'hui. Il faut se hâter avant que les pâquerettes ne ferment leurs corolles ! »

Alors, elles devisent de plus belle. Il faut choisir la cible avant de penser au vilain tour à lui jouer. L'araignée Araknasse, déjà fait… La cétoine dorée aussi… Musardine la musaraigne, c'était hier… Binoclarde la taupe ne s'est toujours pas remise de leur plaisanterie… Clignote, la luciole, déjà fait aussi… Les fourmis, pas possible : elles sont trop nombreuses et nécessitent d'y réfléchir longuement… Cricri le grillon est enrhumé : il faut le laisser mijoter encore un peu… La mante religieuse leur fait un peu peur, alors elles n'envisagent pas encore de s'y atteler… Et le bousier ? Mais oui, bien sûr, le bousier ! Ça y est, la crise est passée, car la cible est choisie. Le noir bousier est au centre des trois réflexions. En toute logique, elles décident de le transformer : de noir, il deviendra multicolore !

- Etape 1 : repérer où se cache le funèbre insecte aux travaux peu ragoutants, mais dont il est si fier.
- Etape 2 : avec leur magie de lutines, attirer tous les papillons de la prairie, les agglomérer en un pont bariolé conduisant à une belle bouse bien odorante.
- Etape 3 : faire en sorte que ledit bousier emprunte le pont.

Tout est une question de formules, ce en quoi elles sont expertes. Tout se passe selon leur plan. Comme envoutés, les papillons se positionnent en une magnifique arche et le bousier progresse d'aile en aile, récoltant dans son cheminement les poudres bleues, jaunes, rouges, orangées et violettes que les gracieux lépidoptères lui lèguent au passage.

Arrivé au bout du pont, la bouse tant convoitée n'a plus aucun intérêt pour lui, embarrassé qu'il est de son accoutrement bigarré. Il ne se sent plus lui-même et ne sait plus quoi faire de ses six pattes, inaptes à se souiller dorénavant. Il devra attendre la prochaine pluie pour retrouver figure « bousière » ! Coccinelle, Gracieuse et Noisette se tordent de rire du bon tour qu'elles viennent de lui jouer et de son air penaud.

Elles sont comme ça, que voulez-vous ? Pas méchantes pour deux sous, mais si coquines et si déterminées que nul dans le petit peuple de la prairie n'échappera à leurs espièglerie.

Catherine GONIN

ANNIVERSAIRE

Cela faisait trois ans que Gert et ses amis bricolaient en secret dans un ancien garage des environs de Bonn. Tous les quatre se connaissaient depuis le lycée. Comme leur retraite était triste et monotone, et lassés du bénévolat, ils avaient décidé de s'adonner à leur passion commune : la mécanique. Depuis trois ans, ils travaillaient à la restauration d'une vieille épave.

En toute logique, Gert gardait le secret de son activité par rapport à Frida, son épouse depuis près de cinquante ans. C'était une ancienne baba cool comme lui, mais rangée des voitures, si l'on me permet cette expression. « Peace and Love » avait été leur slogan, comme celui de toute une génération. Il avait dû inventer une histoire d'aide alimentaire pour défavorisés de la société afin d'éviter une crise de ménage. Mais 4 fois par semaine, au lieu d'aide alimentaire, il filait au garage retrouver ses comparses : Kurt, Peter et Hans. Ils se procuraient les pièces nécessaires par internet. Parfois, ils se déplaçaient aux confins de l'Allemagne pour aller les chercher. Le temps passe vite, et au bout de ces 3 années d'un labeur acharné, ils sont enfin arrivés au bout de leur projet.

Le grand jour est enfin arrivé. La veille, Kurt avait demandé à Greta de revêtir une de leurs anciennes tenues baba cool, pieusement conservées au grenier. Surprise et gracieuse, elle le rejoint donc au bout de leur allée et ils montent dans la voiture de Peter qui se fait une joie de les conduire au garage. Arrivés sur place, Kurt demande à son épouse de venir près de lui : la porte du garage s'ouvre et un bruit de moteur accompagne la sortie d'une superbe Coccinelle multicolore, toute de fleurs décorée. Greta n'en croit pas ses yeux : elle revoit la voiture de leur voyage de noces, à l'identique.

« Cela fait 50 ans aujourd'hui, lui murmure Kurt à l'oreille. Le plus dur a été de trouver un pont arrière et le petit autocollant de la victoire de la Mannschaft en 1974. Il manque aussi une noisette de turquoise sur l'aile avant droite, mais ça va s'arranger. Avec elle, nous étions allés sur la Place Rouge à Moscou. A l'époque c'était un exploit, souviens-toi. Aujourd'hui, ce ne serait guère possible. Nous irons donc en Hongrie… Allez ! Monte ! Les bagages et le champagne sont dans le coffre ! Nous partons maintenant ! Le temps passe vite et nous passons dans le temps … »

Alain PONROY

BRANLE-BAS DE COMBAT

Ciflorette volette au-dessus du champ. Ses petites ailes de coccinelle bruissent comme les ailes d'un drone, pas très gracieux je l'avoue mais sommes toutes très efficace.
Le soleil darde encore ses rayons et chaque insecte, chaque petit être qui peuplent cette clairière vaquent à leurs occupations.

Marcel le papillon posé sur la margelle du vieux pont étale avec fierté ses ailes multicolores. Mireille l'abeille travaille sans répit, allant des fleurs à la ruche pour y déposer son pollen. Mimi la fourmi, elle aussi en plein travail se dépêche de suivre ses sœurs à la queue leu leu afin d'approvisionner le nid. Tout est en ordre, tout est organisé avec logique, chacun est à sa place.

Sur la branche du vieux chêne, Albert l'écureuil se prélasse au creux du tronc, à l'abri des feuillages, insouciant, sans se douter de l'urgence du moment, quand tout à coup…. Une feuille se détache et retombe lentement en vacillant sur le sol.

Sidération ! Oui c'est le mot qui convient, tout le monde est en état de sidération, l'automne ! Ça y est ! Ça a commencé ! Le temps passe vite et nous n'avons rien vu venir. Il y a urgence, il faut se préparer.

Alors le branle-bas de combat sonne sur la clairière, la cellule de crise est activée, chacun y va de son urgence.
- « Il faut calfeutrer le nid dit Albert l'écureuil et faire le plein de noisettes ».
- « Vite faisons plus de provisions mes sœurs les fourmis, l'hiver sera long ».
Mr papillon lui sait qu'il ne verra pas le prochain printemps et avec nostalgie il va chercher à déposer ses œufs quelque part, et la vie continuera.

Tous savent que l'insouciance de l'été est terminée, que le cycle des saisons continuera inexorablement. Une feuille vient de tomber, demain la nature prendra ses dernières couleurs flamboyantes et sous le souffle du vent d'automne les dernières feuilles tapisseront le sol. Puis viendra l'hiver, la neige, le froid.

Mais Ciflorette ne l'entend pas de cette oreille (encore faudrait-il qu'elle en ait), elle ne laissera pas ses amis dans la tristesse. Allez, on va fêter ça ! Encore une dernière fois.

Ce soir-là dans la clairière jamais on avait entendu un tel vacarme. Tous se sont donné le mot et va de son bruit, de son battement d'ailes, une explosion de couleurs et de bruits comme un dernier feu d'artifice pour se dire à bientôt.

Au revoir l'été !

Micheline FLORENT

AUTOMNE

Le temps passe vite et nous voici déjà en automne. Les jours sont moins longs et le soleil baisse vite. Logique me direz-vous !!

Toutefois, tant qu'il y a encore quelques rayons de soleil, nous en profitons pour faire notre promenade habituelle, qui nous conduit par de là le petit pont qui enjambe la ligne de chemin de fer. Nous sommes tout de suite au milieu des champs en direction de l'étang.

Avec cette crise du COVID nous avions besoin de nous éloigner des zones urbaines et nous souhaitions faire provision de fruits trouvés dans la nature, noisettes, noix, mûres. Même si cette année nous n'avons pas trouvé grand-chose. Nous avons pu admirer en fin de journée les magnifiques ciels multicolores de notre beau Berry.

Malheureusement, quand la lumière décline il ne nous est pas toujours possible de voir les gracieuses petites coccinelles, sauf si elles viennent se poser sur notre main, auquel cas nous faisons aussi doucement que possible pour ne pas les effrayer et nous leur chantons : coccinelle, demoiselle, bête à Bon Dieu….

Huguette RICORDEAU

LA BELLE SAISON

Mais quelle est la belle saison ?

La coccinelle nous dirait : c'est l'été bien sûr !
En effet c'est la saison où elle se pavane en toute liberté au milieu des fleurs muticolores. Elle fait la joie des enfants qui adorent la percher sur leurs bras pour admirer sa gracieuse démarche ; mais si on l'embête, vite elle déploie ses ailes et s'envole pour reprendre sa promenade plus loin.

L'écureuil, lui, choisirait l'automne car il peut enfin faire provision de noisettes, ses friandises préférées qu'il mangera en hiver, ainsi que de noix, de pommes de pin : tous les trésors qu'il lui faudra bien cacher. Mais hélas lors d'un été de crise comme celui qui se termine, la chaleur a bien réduit les possibilités de provision.

Le hérisson préfèrerait l'hiver : enfin il est temps de se faire un lit douillet, dans une galerie bien discrète et de se reposer tout en boule pour toute la saison du froid ... Logique ce choix : quel bonheur de ne plus rien faire, juste dormir, rêver !

Enfin les oiseaux choisiraient le printemps et les premières douceurs d'un timide soleil. Vite il faut faire son nid pour accueillir une petite famille et aussi se refaire les cordes vocales avec des triolets et vocalises dès le point du jour. Quelle joie de communiquer à nouveau avec tous ses semblables de loin en loin de se répondre sur tous les tons, bâtissant ainsi comme un grand pont entre toutes les espèces de volatiles.

Alors qu'elle est la plus belle saison ?

Le temps passe vite et nous, nous regardons les saisons défiler en toute humilité. Nous ne pouvons rien sur le temps qui passe et nous « surpasse ».
Aussi nous nous devons de rester attentifs à chacune des saisons sans jamais se lasser mais toujours s'étonner.

Nous nous devons de rester vigilants pour que nos quatre saisons, qui autrefois avaient leurs « marchandes » continuent d'émerveiller encore beaucoup de générations d'enfants ainsi que les coccinelles, les écureuils, les hérissons et les oiseaux !

Brigitte M.

L'ENVERS DU DÉCOR

En sortant du club, elle sourit, gracieuse dans sa robe multicolore qui ondule doucement soulevée par la brise d'été ; ses yeux noisette pétillent de malice.

Elle monte dans la voiture pour rejoindre l'hôtel. En personne médiatisée, les paparazzi la suivent, pour y échapper en toute logique le chauffeur accélère.

Lancée en pleine vitesse que se passe -t-il ? La voiture percute un pilier du pont.

Nous sommes le 29 Août 2002.

Le temps passe vite et nous pensons encore à Diana.

Pourtant la vie lui souriait. Elle allait épouser son prince charmant. Leur rencontre a eu lieu dans le jardin de ses parents par une belle journée ensoleillée.

Les coccinelles voletaient, présage de félicité ?

Mariée ; il faut donner des héritiers à la couronne et surtout un garçon.

Diana finit par apprendre que son prince avait une liaison depuis longue date, malgré ses crises de supplications, colères et dépressions rien n'y fit. Un premier garçon est né, se montrer au balcon et faire croire que tout allait bien dans le meilleur des mondes. Le deuxième garçon est arrivé peu de temps après, le devoir de son prince était terminé.

Heureusement elle donnait tout son amour pour ses fils.

La famille royale la méprisait. Comble de l'humiliation elle dû subir un examen médical, il fallait un ventre oui, mais vierge. Cette toute jeune fille de 19 ans a été sacrifiée au nom du protocole. Elle était malheureuse.

Lui a été assez patient et a épousé sa maîtresse.

Gislhaine PAGÈS

BESOIN DE SOLITUDE

Le jour commence à décliner et Louise n'a toujours pas trouvé de solution pour la nuit. Après la soirée d'hier, l'envie de retourner dans une chambre d'hôte s'est évaporée. Les couples de touristes un peu bruyants, cela passe encore. Mais les discussions pseudo-philosophiques après un dîner trop arrosé et les réflexions de leur hôte du genre : « Le temps passe vite, et nous sommes bien peu de choses » … pas deux soirs de suite. Ce n'est pas parce qu'elle voyage seule qu'elle traverse forcément une crise existentielle, une sorte de crise de la soixante-dizaine, qui donnerait à n'importe qui le droit de lui donner SA vision de la vie.

Louise a garé sa coccinelle sur un parking désert, pas loin de la plage, et admire le ciel multicolore. Si elle était dans un film, elle s'assoirait sur le capot de la voiture pour admirer le coucher du soleil, un peu comme sur le pont d'un bateau. Mais une première tentative, peu gracieuse, échoue. Louise glisse lentement mais sûrement, en gloussant. Si elle est encore assez souple, le capot bombé et trop lisse de la coccinelle ne s'y prête pas. Un vrai toboggan ! Louise se rassoit sur le siège conducteur, de travers, la porte aussi ouverte que la voiture le permet, les jambes à l'extérieur, tendues vers les derniers rayons du soleil.

Elle sort de son sac à dos une thermos de thé et une tablette de chocolat noisette. Ce sera son seul dîner. Elle n'a aucune envie de voir du monde, ce soir. Ce sera entre elle, la voiture et une lune qui s'annonce grandiose et presque pleine - une soirée entre filles.

Et tant qu'à faire, elle essayera même de dormir dans la voiture, comme au bon vieux temps où elle voyageait avec son mari. Demain matin, en toute logique, elle devrait être tellement courbaturée qu'elle décidera peut-être de rentrer ? Ou pas.

Andréa FLORENTIN

LA REINE DES JARDINS

Le temps passe vite et nous, nous avançons lentement car que nous chaut à nous la vélocité du temps, ce sont les humains qui s'esbaudissent de ce phénomène.

Et c'est la crise de nerf. Les coccinelles n'ont de hâte que dans de folles farandoles aériennes, déployant nos élytres rouges ou orangés. Que nous sommes gracieuses et la légende nous pare de biens d'autres atouts, que nos réjouissants atours, nous portons bonheur, nous sommes les bêtes à bon dieu, nous avons notre chanson qu'entonne les enfants, nous sommes des demoiselles !

Cela devrait être suffisant pour provoquer notre suffisance mais en plus de tout cela nous sommes extrêmement utiles. Nous pourfendons l'attaquant, nous boutons hors des pétales l'ennemi juré, nous terrassons ces stupides pucerons anéantisseurs de nos fleurs multicolores, écrins où nous nous reposons, nous les reines de vos jardins.

Il est donc logique de nous honorer ainsi, nos vertus sont remarquables et noisettes sur le gâteau, nous ne piquons pas quand tant d'autres insectes attaquent l'humain d'aussi barbare façon !

Un éclat de soleil et nous voilà voletantes, séduisantes, nous posant élégamment dès que l'envie se fait jour, utilisant notre merveilleuse intelligence à bon escient ! Ainsi là, sur ce pont de bois où je séjourne depuis quelques minutes, je remarque cette forme qui approche, grande, des arrondis aux deux extrémités, des liens de chaque côté, serait-ce une chaussure ?

Et paf la coccinelle !

Nadine PALISSON

CHAPITRE VII
Les sept mots…

AUTORAIL
MOULIN À LÉGUMES
PÂTISSIER (E)
MOUTARDE
COURBETTE (S)
PAILLETTES
ÉVIDENCE

L'expression : « … Madame DUVAL reçut ce matin-là une lettre de… »

TOP CHEF OU PRESQUE,

Madame Duval reçut ce jour-là une lettre de la production de M6 lui apprenant qu'elle était sélectionnée pour le grand concours de cuisine retransmis à la télévision.

Rendez-vous était pris pour le lundi suivant au jardin des hirondelles où se dérouleront les épreuves tant redoutées.

La voilà donc lundi matin sur le quai de la gare bien décidée à en découdre avec dans une main son billet pour l'autorail et dans l'autre son moulin à légume, sait-on jamais ça pourrait bien lui servir et de toute façon elle ne le quitte jamais comme un talisman avec lui la chance sera là.

Elle s'installe donc place B26 et l'autorail démarre sans plus attendre. Le paysage défile sous ses yeux et comme bercée par le bruit du train son esprit finit par vagabonder.

Elle pense à ce qui l'attend, va-t-elle avoir de l'inspiration ? Certes elle est une excellente cuisinière mais saura-t-elle trouver la recette qui remportera le premier prix ?

Elle pourrait certes user de son charme, faire de jolies courbettes devant le chef, mettre des paillettes dans ses cheveux pour essayer de l'éblouir mais cela aura-t-il l'effet escompté ? Elle en doute.

Et puis si elle tombait sur une recette pâtissière, catastrophe, foi de moulin à légumes ! Elle perdrait tous ses moyens.

Elle imagine bien le tableau, un très beau parc, quelques tables joliment dressées et, assis sur d'adorables petites chaises, des convives affamés qui n'attendent qu'une chose, crucifier le pauvre candidat sous le regard approbateur du chef. Elle se voit bien amener en vacillant le lapin à la moutarde qu'elle aura c'est sûr mal préparé.
Alors le trac s'empare d'elle, une boule d'angoisse monte au creux de son estomac. Non c'est impossible, elle ne pourra pas c'est une évidence. Elle ne pense plus qu'à une chose, fuir à toutes jambes.

Avec un peu de chance elle pourra attraper l'autorail du retour, rentrer chez elle, et ce soir elle se préparera, sans stress, grâce à son cher moulin à légumes, un délicieux potage dont elle a le secret, et elle le dégustera devant l'émission de M6 en critiquant bien sûr les autres pauvres candidats.

Micheline FLORENT

ATELIER D'ÉCRITURE 11.10.2022

À NOUS DEUX VIEILLE DEMEURE !

Dans cette grande maison de campagne où la famille avait pris l'habitude de revenir chaque été, dormaient des dizaines de trésors et de nombreuses curiosités.

Depuis plusieurs décennies, chacun d'entre nous y venait au moins une fois par an et, la demeure était si grande et tellement énigmatique qu'il y avait de la place pour loger tout le monde et surtout pour donner goût à la curiosité des différentes générations de grands et de petits. Bâtie au milieu d'un immense parc boisé et à proximité d'une petite clairière où étaient installées tables et chaises de jardin, cette belle demeure était le point d'attache de la famille. J'étais encore enfant quand je pris conscience de la valeur sentimentale de cette bâtisse et j'espérais pouvoir y venir toute ma vie.

Comme par miracle, aujourd'hui elle m'appartient ! Je me rappellerai toujours de cette convocation chez la notaire qui m'expliqua la transmission du bien. Tout s'était déroulé très vite, l'officier public Madame Duval, reçut ce matin-là une lettre de l'un de ses confrères, lui signifiant l'attribution de la demeure à mon unique personne. Elle s'empressa de me contacter pour me communiquer la nouvelle et me fixer un rendez-vous.

Je restais sans voix et pendant quelques minutes, je crus même, c'était une évidence, que j'allais défaillir ! Mais me reprenant peu à peu, je refis vite surface et me dépêchai de ranger le moulin à légumes avec lequel j'étais en train de préparer le potage du soir. Tout en posant mon tablier de pâtissier attaché autour de mon cou, je pris le téléphone afin de faire part de la bonne nouvelle à ma compagne. J'étais maintenant propriétaire, et en plus, de cette maison !

J'avais soudainement hâte d'y retourner, mais la saison ne s'y prêtait pas trop, aucuns champs de céréales ou de moutarde à cette époque, mais il devait quand même rester le calme, la tranquillité des lieux et surtout la beauté de l'édifice. Je me décidai très vite, et me dis que dès la fin de la signature chez la notaire et après deux ou trois courbettes de bienséance, je partirai là-bas. Si les routes à cette époque, devenaient impraticables, je prendrai l'autorail et en arrivant devant ma maison, je poserai mes bagages, et de la poche de mon blouson je sortirai une poignée de paillettes dorées que je lancerai en l'air en hurlant : « Me voilà vieille demeure … »

Laurent VACHER

L'AMÉTHYSTE

Madame Duval reçut ce matin-là une lettre de ses amis les Beaumont. Elle était invitée à passer quelques jours chez eux, à la campagne au mois de juin. Elle se réjouissait de prendre l'autorail malgré son bruit de moulin à légumes pour retrouver Valentine et Joseph comme tous les ans dans leur maison familiale baptisée « l'Améthyste ». Les Duval et les Beaumont se fréquentaient depuis plusieurs décennies. Ils s'entendaient à merveille et leur relation était quasi fraternelle. Simple, facile. Même après le départ de Paul son époux, Françoise était toujours la bienvenue, tellement bien accueillie et entourée. Avec Valentine elles devisaient pendant de longues heures dans le grand jardin ombragé. Les chaises et la petite table en fer étaient témoins de leurs conversations même les plus intimes. Elles auraient pu en révéler quelques secrets ! Cet endroit charmant était propice aux confidences et aux épanchements. La douceur de l'air, le calme, les papillons, les pivoines parfumées. Tout était réuni pour passer de délicieuses vacances.
Joseph en fin cordon bleu les régalait de bons petits plats longuement mijotés. La cuisine embaumait la sauce et les herbes fraîches. Joseph faisait preuve de mille délicatesses envers sa compagne et envers Françoise qu'il estimait profondément. Un matin dès le lever du soleil, le couple partit randonner par les chemins vicinaux. Françoise déclina la proposition prétextant une migraine. En réalité elle était bien fatiguée. Valentine et Joseph moins âgés qu'elle étaient aussi plus actifs. Elle commençait à sentir le poids des ans et son récent veuvage la laissait nostalgique de la vie avec son Paul tant aimé. Pourtant, elle s'adaptait doucement à la solitude.

Elle coiffa son chapeau de paille avec l'intention de goûter un repos bien mérité près du laurier-rose. À présent elle avait de nouvelles habitudes. Ce rythme plus posé lui convenait parfaitement. Sans s'en rendre compte, elle s'assoupit allongée dans la chaise-longue, son livre ouvert sur les genoux. Dans un joli songe, elle valsait avec Paul. Elle avait vingt ans, la taille fine, la poitrine menue. Sa robe rouge tourbillonnait en corolle tel un coquelicot. Les abeilles bourdonnaient, les tourterelles roucoulaient en exécutant de gracieuses courbettes.

Les yeux entrouverts sur une sorte de brume romantique, Françoise appréciait cette douce mélancolie à sa juste valeur. Sans tristesse, sans regrets. Dans la vie, il existe parfois des joies empreintes de gravité. Dans ces moments on préfère être seul. Un petit instant tout au moins…

Le portillon vert grinça la tirant de son agréable rêverie. Valentine posa une petite bise sur la joue ridée de son amie. Joseph la gratifia d'un clin d'œil complice. Le trio s'attabla dans le jardin des souvenirs. Le fumet de la poule à la moutarde généreusement crémée excitait les papilles. Le flan pâtissier laissait un gout sucré dans le cœur.

Comme une évidence, une réflexion vint à l'esprit de Madame Duval.
Les yeux étincelants de paillettes, elle dit à voix haute :
« Comme c'est beau l'amitié » !

Béatrice GIMENEZ

QUAND NOUS PARTIONS DE BON MATIN…

Madame DUVAL reçut ce matin-là une lettre de son amie Yvette qui l'invitait à venir passer un week-end à la campagne au mois de juin, avec quelques amies.

Yvette avait une belle propriété bien ombragée au bord du Cher et pouvait y recevoir ses amies autour de bons petits plats et de délicieux desserts.

Elle était bonne pâtissière et était connue pour les superbes brioches qu'elle faisait pour le petit-déjeuner, surtout celles avec les paillettes de chocolat.

En général, tout le monde répondait présent lors de ce genre d'invitation. On se donnait rendez-vous de bon matin à la gare de Bourges et le groupe grimpait allègrement dans l'autorail pour un voyage d'un petit quart d'heure en direction de St Florent sur cher.

Nous arrivions chez Yvette après quelques minutes de marche et tout de suite nous étions dans l'ambiance. Après quelques courbettes pour nous saluer histoire de nous amuser un peu, nous allions admirer le jardin et les fleurs avant de revenir pour aider à la cuisine.

Yvette avait déjà mis à cuire les légumes pour le potage du soir et bien sûr il fallait les passer au moulin à légumes pour en faire un bon velouté.
Comme une évidence, c'était toujours sur Martine que le choix tombait. Elle adorait tourner la manivelle. C'était son joujou et nous lui laissions volontiers notre place.

Pour le repas de midi, une table et des chaises nous attendaient sous les arbres et nous y dressions le couvert pour une petite collation faite d'une planche de charcuterie et de fromage avec cornichons, moutarde, différents petits pains, et bien sûr, un petit vin rosé bien frais.

Ensuite, sieste ou lecture obligatoire, avant de nous tremper les pieds dans la rivière et de sortir les jeux de société jusqu'au soir.

Que de bons moments nous avons passé toutes ensemble. C'est bien loin, mais il nous reste les souvenirs et quelques photos.

Huguette RICORDEAU

PAS SI MAL, POUR UNE PREMIÈRE

Nous étions dans le jardin de l'amie de ma grande tante Suzette appelée Zette tout simplement.

Jardin, que j'affectionne et qui procure un bien-être. Les arbres dont les feuilles vont du vert tendre au vert sombre. Les branches donnent une sensation de fraîcheur par ce temps de canicule.

Nous buvions notre café tranquillement, quand madame Duval reçu une lettre de la ville proche.

Regards interrogateurs…

« Qui est-ce ? » demanda Zette

« Je ne sais trop, je ne connais pas ce logo »

« J'ouvre »

Ah !!! Rien de grave : te souviens-tu Zette, lors de notre promenade, des affiches ?

« Oui… oui, oui : je t'avais dit de t'inscrire à ce concours Cantonal du meilleur pâtissier »

Pour moi c'était une évidence, en ajoutant, qu'il fallait t'habituer aux robots toi qui cuisine à l'ancienne avec fouets à main et moulin à légumes

« Tu ne vas pas remettre ça ! », la moutarde recommence à me monter au nez.

Les deux amies rient de bon cœur :

« Donc »

« J'ai un prix »

Zette applaudit des paillettes plein les yeux ; comme si c'était elle qui recevait le prix.

« Je suis sûrement dans le top dix la dixième » …

Le jour de la remise des prix, nous voilà tous partis en autorail ; pour moi comme pour madame Duval, c'est une première.

Toutefois va-t-on arriver à bon port ? C'est tellement (vétuste) avec des couleurs délavées jaune et rouge.

Là, il y a tous les gagnants avec famille et amis ; chacun se fait des courbettes, sourire pincé.

Nous ne connaissons toujours pas le classement, madame Duval, ne pensait pas recevoir un prix.

Premier concours, deuxième prix !

« Pas mal, tu as échappé au 1er prix c'est un Thermomix »

Madame Duval sourit.

« Allons fêter cela comme il se doit »

Gislhaine PAGÈS

QUAND LE CHAT N'EST PAS LÀ, LES SOURIS DANSENT

« Encore une belle journée qui s'annonce », pensa-t-il en sirotant son petit café, confortablement installé dans un fauteuil aux coussins joliment rayés…

« Oui, une belle journée d'été ensoleillée, pas grand-chose à faire pour la semaine à venir, la pelouse à tondre ? Ça peut attendre… L'arrosage des massifs ? On verra… Il y aurait bien à atteler le cheval pour conduire à la décharge tout le bazar accumulé dans la grange… » Gaston faisait dans sa tête la liste des tâches qui relevaient de son emploi d'homme à tout faire (« factotum », disait Mme la Comtesse) dans la propriété, mais rien que d'y penser, une certaine fatigue l'envahit.

« Allons, il faut se secouer ! »

Il se dirigea vers la cuisine où Madame Duval, qu'il salua bien cordialement – ils étaient dans les meilleurs termes - s'activait déjà. Elle tournait frénétiquement la manivelle du moulin à légumes, pour préparer sa fameuse purée, fameuse à cause de sa légèreté. Voilà qui accompagnerait sans doute la fricassée de lapin à la moutarde qui mijotait sur le coin de la cuisinière. Le fumet odorant fit frémir les narines de Gaston : il se promettait un bon gueuleton dont il devinait le menu. Mme Duval, de surcroît fine pâtissière, qui connaissait sa gourmandise - gourmandise égale à sa tendance à flemmarder - avait sûrement prévu un dessert. « Tiens, peut-être un gâteau aux poires - il en avait justement ramassé la veille – oui, un gâteau aux poires avec des paillettes de chocolat ». Décidément une bien belle journée : une matinée fort calme, un bon repas, une sieste au jardin… puis un tour de la propriété en attendant l'apéro du soir…

MAIS … car il y a un mais…

Mme Duval reçut ce matin-là, une lettre de Madame la Comtesse, annonçant son arrivée par l'autorail de 14h30. Elle serait accompagnée de son fils, un jeune boutonneux qui, parce qu'il étudiait dans une école de commerce, souhaitait s'occuper à l'avenir de la gestion du domaine. Gaston voyait déjà le tableau : Madame Duval toute en courbettes devant les proprios, la Comtesse fouinant partout à la recherche de ce qu'il aurait négligé, et le fils, ah, le fils… avec son air de ne pas y toucher !

Non, à l'évidence, ce ne serait pas la belle journée escomptée.

Andrée LEFÈVRE

ATTENTE

Assise dans le salon de jardin en compagnie de sa maîtresse, sous un doux soleil printanier, Toinette épluchait les pommes de terre pour la purée du soir qui accompagnerait le lapin en sauce. Elle connaissait le nombre d'invités et avait compté les tubercules avec un coefficient multiplicateur efficace. Madame, toute en harmonieuses rondeurs, était songeuse, l'esprit ailleurs. Machinalement, elle caressait le pommeau du moulin à légumes, dont la rondeur épousait plaisamment sa paume délicate. Elle l'avait rapporté de la cuisine, pensant rendre service à Toinette, oubliant simplement qu'il fallait faire cuire les légumes avant que de les mouliner. Cela prouvait bien qu'elle était ailleurs.

Ses pensées devaient être profondes, car même le souffle de l'autorail, pourtant bruyant au bout du jardin ne l'a pas fait frémir d'un poil. De toute évidence, elle était soucieuse… ou alors … amoureuse…

« En même temps, pensait Toinette, elle a bien le droit d'être amoureuse. La pauvre a eu sa part de malheur. Elle a bien droit à un peu de bonheur. En tous cas, je lui souhaite… J'espère que c'est ça et que ce n'est pas une nouvelle tuile qui s'annonce ! »

Soudain, la clochette de la porte d'entrée retentit. Autant l'autorail n'avait pas fait broncher Madame, autant le tintement métallique la fit sursauter et lâcher l'engin à manivelle.
« Laissez, laissez, Toinette, j'y vais ! Continuez tranquillement votre travail », s'empressa-t-elle de dire. Elle se précipita à la porte qu'elle ouvrit prestement pour se retrouver face au facteur qui ne manqua pas d'appuyer ses salutations d'une discrète courbette. Elle répondit à son salut, puis se saisit de l'objet du dérangement en saluant le messager. Elle referma la porte et scruta avec attention l'enveloppe bleue aux armoiries couleur moutarde. L'émotion la saisit, l'empêchant un instant de satisfaire sa curiosité.

Car Mme Duval reçut ce matin-là une lettre de Monsieur De Jaume, lui annonçant sa présence officielle au dîner de ce soir.

Elle savait ce que signifiait sa présence : c'est qu'il avait réussi ! Il ne viendrait certainement pas les mains vides, elle en était sûre, et se mit à rosir de plaisir. D'autres seraient flattées que par amour, on leur ait concocté le meilleur parfum, en harmonie avec la personne à laquelle il serait destiné, adaptant et mélangeant les effluves pour un mariage subtil et élégant à porter. Mais elle n'était point de celles-ci. Elle aurait droit à une déclaration beaucoup plus personnalisée, et gourmande, créée spécialement pour elle par lui, aussi gourmand qu'elle, et improvisé pâtissier pour l'occasion. Il avait ambitionné d'élaborer un dessert qui porterait son nom à elle, et qui la représenterait telle qu'il la ressentait. Elle avait tant hâte de goûter les saveurs savamment orchestrées pour flatter son palais.

Mais elle savait aussi que cette création serait l'alliance officielle de leurs rondeurs respectives, pour un voyage à deux vers le bonheur. C'était lui qui s'était mis ce challenge : créer le meilleur gâteau possible pour elle et ne pas se déclarer avant d'être pleinement satisfait de l'osmose entre son dessert et son aimée. Et pour seul indice, il lui avait écrit le nom de sa création : « Douceurs d'Angèle ».

Les yeux pleins de paillettes, elle retourna dans le jardin qu'elle trouvait beaucoup plus lumineux maintenant, et annonça à Toinette :

« Toinette, vous rajouterez un couvert pour ce soir : nous avons un invité de plus… Et ne prévoyez pas de dessert ! »

Catherine GONIN

RECETTE FANTASQUE

Pour faire un délicieux humianalbecala, prenez un mètre d'autorail, émincez finement, cela peut prendre un certain temps. Réservez.

Après avoir passé au moulin à légumes les courbettes, plongez-les dans l'eau bouillante pendant 5 minutes 18 secondes et 30 centièmes.

Prenez le pâtissier, faites-lui monter la moutarde au nez et récoltez les éternuements pour les ajouter à votre casserole. Préchauffez votre four à 451 degrés fahrenheit.

Choisissez une belle évidence, d'environ un kilogramme. Elle doit être ferme et juteuse cette évidence. Ecrasez-la à la fourchette et mélangez à l'autorail émincé, saupoudrez-le tout de paillettes de rage additionnées d'une pincée de désespoir. Mêlez cet appareil aux courbettes et aux éternuements et rajoutez la phrase « Mme Duval reçut ce matin-là, une lettre de … ». Mélangez au mixeur.

Assaisonnez d'une image qui doit être à base d'herbes diverses, augmentez d'arbres, de chaises, d'un banc. S'il y a quelques nappes à carreaux, ça n'est pas grave, les grumeaux vont bonifier la texture de notre humianalbecala. Passons à la décoration : formez six boules de suifs, y insérer six crocs blancs, arrosez d'une cuillère à soupe de peau de chagrin et d'une pincée de Tartarin. Lorsque la nuit des temps paraîtra à la surface de votre humianalbecala, prenez votre écumoire pour retirer le rouge et le noir.

Enfin éteignez votre four, le gouvernement a dit de faire des économies. N'attendez pas que sonne le glas. Servez chaud ou glacé accompagné de frites au thon à la table de Babette. N'oubliez pas que cette recette est une spécialité de la république démocratique de la ferme des animaux, remercions le cuisinier Orwell.

Bon appétit !

Nadine PALISSON

INVITATION

Madame Duval reçut ce matin-là une lettre d'Eléonore, une ancienne amie d'université, devenue, par elle ne savait quel miracle, Duchesse de Breteuil.

Pourquoi se souvenait-elle d'elle ? Ah, c'était écrit plus bas, sur le carton d'invitation : réunion d'anciennes et anciens de la promo 2000, au Château de Breteuil, le 11 octobre 2022. Une invitation pour le jour même, ce n'était pas une évidence ! Heureusement que de Compiègne à Breteuil, il n'y avait guère que 150 km ! A une autre époque, elle aurait pu prendre l'autorail, et cela lui aurait évité de sortir sa vieille voiture !

Il lui fallait vite choisir une tenue adéquate : celle-ci par exemple. De toute façon, c'était la seule qui était repassée. Un peu de maquillage, un coup de peigne, et elle était fin prête. Elle sortit la voiture, mit les clefs de la maison dans le vieux moulin à légumes qui trônait dans la jardinière (allez savoir pourquoi ?) et hop, la voilà en route. Elle décida tout de même de s'arrêter chez le pâtissier pour acheter des petits fours. Pas question d'arriver les mains vides ! Elle cala la boîte avec un vieux pot de moutarde oublié dans son coffre depuis belle lurette.

Après deux heures de route, elle arriva au château : il y avait juste une place près du portail pour se garer. Elle montra son carton d'invitation au majordome qui lui fit la courbette de rigueur avant de lui indiquer le groupe d'invités dans le parc. Très sympa, d'ailleurs, ce parc, avec le plan d'eau et les fauteuils et bancs dispersés sur la pelouse.

Soudain, une grande blonde se dirigea vers elle, distinguée malgré un excès de paillettes sur sa tenue. « Aaah ! Valérie ! Tu vas bien depuis ce temps ? Tu me reconnais ?? Eléonore… ??? »

Alain PONROY

CHAPITRE VIII
Les sept mots…

LUMIÈRE
CULTURE
BÊTISE (S)
POMPE
RETENUE (S)
CARPE
POIL (S)

L'expression : *« … une explosion de couleurs, un feu d'artifice… »*

UN APRÈS-MIDI AU MUSÉE

Manon déambule seule dans le musée. Après les sculptures de l'aile gauche, la voici au milieu de peintures du 17e siècle. Des natures mortes aux couleurs ternes et sombres, quelque part entre le gris et le brun. Elle n'a jamais eu un goût prononcé pour les représentations de tables chargées de fleurs, de vaisselle, puis de quelques animaux morts ; ici une carpe hors de l'eau depuis bien trop longtemps, par là des bêtes à poils aux yeux vitreux.

Manon commence à s'ennuyer ferme. Elle sent monter un début de mal de tête, à peine perceptible pour l'instant, mais qui risque de prendre le dessus si elle ne change pas de salle et d'ambiance.

En quittant la salle, elle passe devant une grande fenêtre et ne peut empêcher son regard de vouloir se changer les idées et chercher la lumière. Mais le soleil du dehors est bien trop vif et contraste avec la sobriété alentour. Il l'éblouit. Un point lumineux apparaît violemment au centre de son champ de vision. De petits triangles de toutes les couleurs, annonciateurs d'une crise de migraine, commencent à danser devant ses yeux. C'est une explosion de couleurs, un feu d'artifice, de signaux lumineux.

Manon se laisse glisser sur une chaise et attend. Elle sait par expérience qu'elle sera à côté de ses pompes le reste de l'après-midi. Il faudra faire avec et surtout très attention au volant tout à l'heure, pour ne pas faire de bêtises et provoquer un accident.

Autant elle apprécie la discrétion et la retenue des gardiens de ce musée, autant elle aurait apprécié en croiser un, là maintenant, au milieu des triangles de toutes les couleurs, bien trop modernes par rapport au reste de l'exposition.

Andréa FLORENTIN

DEMAIN, NOUS IRONS A PARIS

« Demain, nous irons à Paris ». Je venais d'annoncer la phrase magique à mon petit-fils. Ainsi dits pour lui, ces mots n'avaient que peu d'intérêt, mais quand je poursuivis, « Nous verrons la Tour Eiffel et nous prendrons le métro… » son grand sourire me confirma que cette phrase avait bien quelque chose de magique. Sans aucune retenue, et du haut de ses quatre ans il me dit « Oui, bravo Papi ». C'était donc annoncé et surtout promis, il fallait maintenant le faire.

Le voyage ne fut pas trop long et sur la route, dès les premiers abords de la capitale, le petit curieux, muet comme une carpe pendant la première partie du voyage, commença le questionnement.

« Elle est où la Tour Eiffel ? C'est encore loin ? On est bientôt arrivé ? Il va nous attendre le métro ? » Je n'avais pas prévu un tel afflux de demandes en si peu de temps. Je restais donc très paternaliste et sûrement un peu ennuyeux pour lui, car je n'eus que cette réponse « Si tu ne fais pas de bêtises et que tu restes sage, tout va bien se passer… »
« Oui Papi, mais il y aura de la lumière dans le métro s'il roule sous la terre ? » Arrivait cette nouvelle question bien loin de mes préoccupations d'adulte responsable. « Ne t'inquiète pas mon petit chéri, il y en aura et de toute façon je serai avec toi ».

« D'accord Papi, mais comme tu m'as dit qu'il y avait beaucoup de vélos à Paris, les messieurs ils ont des pompes pour les gonfler ? »

Une nouvelle fois, je fus désarçonné par les réflexions de ce bout de choux de quatre ans. Mon imagination ne bougeait pas d'un poil et restait sur mes idées d'adulte concernant la vie Parisienne, et lui, il voulait vivre ces instants avec des réponses de son âge. « Alors elle est bientôt là la Tour Eiffel ? » me répéta-t-il une fois la surprise du métro passée. Je vis sur son visage les traits d'une petite fierté d'avoir pris ce fabuleux moyen de transport et je sentis que sa surprise avait été à la hauteur de ses premières attentes. « Dans cinq minutes nous allons la voir, nous sortirons des couloirs sombres du métro et là tu auras une grande surprise… » Lui annonçais-je fièrement. « D'accord me dit-il, mais si ça se trouve elle n'est pas très grande ou elle est tombée par terre… » « Ne t'inquiète pas répondis-je, tu vas voir en haut des escaliers nous allons découvrir les sculptures du Trocadéro et quand tu tourneras la tête… Je me ferai mal au cou ? Oui ce n'est pas impossible… »

Et, une fois à l'air libre, comme devant une explosion de couleurs, un feu d'artifice, je vis ses petits yeux d'enfant s'illuminer « Oui elle est bien là cria-t-il, elle nous a attendus, elle est très grande elle touche le ciel, je suis content Papi… » Je ne savais pas quoi ajouter devant cette charge d'émotion, y avait-il seulement un mot à dire ? En tous cas ce dont je me rappelle, c'est que j'étais bien incapable de dire lequel de nous deux était le plus heureux.

Laurent VACHER

FASHION VICTIME

Priorité à la robe. La pièce maîtresse de la tenue. Elle sera longue, colorée, fleurie, gaie. Avec des sequins à foison. Un joli décolleté en V. Une matière fluide, noble, mais qui n'épouse pas les formes. Voilà ce que je désire mademoiselle. Que de critères remarque la couturière.

Vous vous offrez cette toilette pour une grande occasion me semble-t-il ? En effet, pour cet évènement unique je dois être parfaite. Absolument parfaite. Il est grand temps de me faire plaisir. J'ai toujours été raisonnable, pondérée, économe. Jusqu'au moindre franc, au moindre euro. Pas une seule bêtise ni incartade. Toujours dans la retenue. Je me suis sapée dans les friperies, j'ai chaussé des pompes de seconde main (très drôle cette expression !). J'ai rogné sur tout : la nourriture, les restaus, les loisirs. Toute ma vie j'ai fait passer les autres avant moi. Aujourd'hui je rue dans les brancards !

TER-MIN-NÉ, FI-NI-TO, BAS-TA !!! Je m'offre la plus belle toilette de ma vie. Une robe de créateur s'il-vous-plait ! Ouais ! Il était temps. Je vais les troubler, profondément…

La baba-cool aux fringues élimées change de style. Allons mademoiselle, à présent présentez-moi vos échantillons. Après quelques heures de tergiversations, de mesures en long et en large et pas moins de six cafés, mon choix est arrêté. La demoiselle a bien tenté de m'expliquer que « tout cela va faire un peu chargé Madame »…

« M'en fous, c'est moi qui porte, c'est moi qui paye, c'est moi qui décide ! Non mais ! »

Le tissu écarlate il parait que ça met le teint en valeur (morte de rire !). Les sequins chatoyants capteront les regards hypnotisés. Ainsi que la coccinelle brodée devant sur l'épaule gauche et la jonquille sur la droite. Sur le corsage une envolée de petits cœurs violets. Une explosion de couleurs, un feu d'artifice, un arc-en-ciel réunis sur une pièce exceptionnelle. Vous nous laissez peu de temps pour beaucoup de travail chère Madame, trop peu de temps… Voyons mademoiselle ne faites pas la modeste, vous savez très bien que vous allez y parvenir en temps et en heure !

Mon habit de lumière sera fin prêt pour la cérémonie ! La facture à présent. Pour être douloureuse, elle est très douloureuse. Waouh ! Tu t'es bien lâchée ma fille. Mais quel bonheur ! Jubilatoire ! Pour la première fois, je fais ce qui me plait. La banque explose avec mes dernières économies. J'entends bien la couturière bougonner : tous les clichés du mauvais goût en matière de haute-couture sont cumulés, c'est tellement kitch.

« M'en fous je vous dis ! Tant mieux et RE-tant mieux ! Terminé la femme invisible, discrète, effacée. Celle que l'on oublie dans un coin comme une sculpture. Une statue de sel que l'on n'entend pas, que l'on ne voit plus. Pour le coup vous allez être sous le choc. Éblouis, aveuglés, ébahis. Ainsi vous parlerez un peu de moi, pour une fois… »

Tout est fin prêt, organisé jusqu'au moindre détail. La musique plutôt pop. Les fleurs aussi colorées que ma tenue. Samuel s'occupera de ma mise en beauté. Nous avons fait plusieurs essais. Ce sera au poil ! Voilà, mission accomplie. J'envoie paître les conventions d'un coup de pied fier et rageur. Je prends ma revanche. Je suis prête. J'ai presque hâte… Je rentre chez moi fourbue et percluse de douleurs, mais pleinement satisfaite.

Je retire cette fichue perruque qui me démange tant et que je déteste. Je m'imagine allongée dans ma boite en carton (oui, j'ai bien dit en carton !). Encore quelques petites semaines d'après les spécialistes et ce sera le grand jour. Vous allez en prendre plein les mirettes. J'aurais tellement adoré voir vos trombines de carpes choquées.

Allez ! haut les cœurs et à très bientôt pour le clou du spectacle.

Attendez-vous à un extraordinaire feu de joie !

Béatrice GIMENEZ

UNE VISITE AU MUSÉE

Il me faudra beaucoup de volonté ce matin pour sortir de mon lit, la journée s'annonce éreintante. La sortie de fin d'année, le fait d'accompagner mon groupe de dix enfants au musée se rapproche plus d'une expédition en milieu hostile que d'une balade de santé.

Allez debout ! Je devrais allumer la lumière afin de complètement me réveiller mais allez ! J'ai encore cinq minutes, je remonte la couette et je sens déjà une douce léthargie m 'envahir.

- Non Tom ! Ne cours pas dans les couloirs, reviens par ici ! Je le savais ça commence !

J'aperçois là-bas le trio infernal, Vincent, Amir et Sonia qui complotent, ces trois-là n'en sont pas à leur première bêtise. Ça y est ils s'approchent de cette grande sculpture de Rodin ! Mais quoi ? Non ce n'est pas possible, Sonia monte s'asseoir sur les genoux de la statue sous les rires de ses deux comparses.

Il faut que j'intervienne de suite, j'aperçois déjà du coin de l'œil le regard réprobateur des autres visiteurs qui gravitent autour de nous.

- Allez Sonia ! Descend de là, ces statues sont précieuses et anciennes, j'essaierais bien de leur glisser quelques explications artistiques sur cette œuvre d'art, il faut bien les instruire ces chers enfants c'est le but de cette visite mais pfft pas le temps les voilà déjà repartis dans la salle suivante en effectuant de grandes glissades sur le parquet ciré.

Mais que vois-je là dans l'autre coin de la pièce ? Sylvain un crayon à la main qui s'apprête à dessiner une superbe paire de moustaches sur le buste de César.

Oh là ça va très mal, il faut que je reprenne la situation en main, regrouper les enfants, un recadrage s'impose.

Et là-bas, Gaétan qui essaie de décrocher cette arme ancienne du mur, ce n'est pas possible c'est un cauchemar il faut que ça s'arrête !!

Tout à coup une sirène stridente retentit figeant sur place tous mes garnements. Gaétan a déclenché par son geste l'alarme du musée.

Tous affluent autour de moi, effrayés par le bruit assourdissant de l'alarme, ils restent là muets comme des carpes, plus aucun ne bouge d'un poil, leurs regards tournés vers moi implorant mon aide.

Ah, ah ils font moins les malins là. Je la tiens ma vengeance, je vais pouvoir leur trouver une belle punition, des pompes tiens ! Oh oui 50 pompes ça va canaliser leur énergie et les faire réfléchir ou mieux une retenue à vie le mercredi matin à recopier l'histoire du penseur de Rodin les voyelles en rouge et les consonnes en bleu.

Dans ma tête ça fuse c'est comme une explosion de couleurs, un feu d'artifice.

Je sursaute dans mon lit, j'en frissonne encore. Quel rêve affreux. Il est temps que je me lève car mes chers marmots m'attendent, ils sont si mignons ces petits… Éducateur quel beau métier !

Micheline FLORENT

DES VACANCES ET DES SAISONS…

Je ne vais pas vous parler de la villa de famille en Bretagne, non, mais de mémère et pépère.

Mémère petite bonne femme avec ses cheveux blancs, qui lui faisaient une auréole de lumière.

Pépère, grand et musclé, sa grosse moustache et une tonsure sur la tête.

Nous sommes donc en automne, saison que pépère aimait étant chasseur. Il préparait son matériel la veille sans oublier ses chiens qui étaient joyeux. Ils avaient compris qu'ils allaient courir après un gibier à plumes ou à poils ou les deux. Le cousin voulait aller avec lui… la réponse toujours la même : « c'est trop dangereux ».

Malgré tout, les balades avec pépère ne manquent pas. Les arbres du vert au jaune, du rouille jusqu'au rouge, nous allions aux champignons, châtaignes que nous faisions griller le soir. Pépère nous apprenait à reconnaitre soit le cri soit le vol des oiseaux, mettre les mains d'une certaine façon près de la bouche pour les imiter.

Au printemps, autre ambiance, le soleil commence à réchauffer la terre, les fruitiers se parent de leurs fleurs blanches c'est le temps où nous allons avec mémère cueillir du muguet et toutes sortes de fleurs sauvages.

Nous aidons mémère et pépère au jardin, allons à la pompe pour arroser les semis sans oublier au passage de s'éclabousser sans retenue. L'eau tellement froide nous saisissait, nous étions muets comme des carpes, les grands-parents nous sommaient d'arrêter nos bêtises.

L'été : ramassage des fruits, la bonne odeur des confitures chacun notre tour nous léchions la cuillère pleine de sucre et de fruit. Aller au jardin prendre des légumes semés au printemps.

Ha !!!! L'hiver, merveilleux avec son lot de mains gelées, de nez rouge, batailles de boules de neige, les grands-parents y participent. Les sculptures improbables faites de gel et de neige, nous rentrions… dedans nous attendait un bon chocolat chaud.

Bien que ce soit différent, chaque saison est une explosion de couleurs, un feu d'artifice.

Gislhaine PAGÈS

UN PEU DE SOLEIL DANS L'EAU FROIDE

La fenêtre du salon offrait à Maurice une vue privilégiée sur la rue aux pavés luisants après la brève averse de cette fin d'après-midi.

La lumière rasante d'un soleil pâle soulignait les reliefs chantournés de la sculpture au faîte de la pompe à eau. Celle-ci faisait la joie des gamins du quartier en ce dernier jour des vacances d'automne. De la gueule ouverte du dauphin (ou bien était-ce plutôt une sorte de carpe ?) jaillissait un jet irrégulier propice aux éclaboussures qui trempaient tabliers et galoches dans les joyeuses interpellations et les éclats de rire sans retenue.

« Eh bien, songeait Maurice, c'est de leur âge. Espérons que les mamans ne seront pas trop sévères pour ces petites bêtises. »

D'un coup, les jeux cessèrent. Intrigué, Maurice tendit le cou pour mieux voir. De la venelle qui débouchait sur la placette, surgit une explosion de couleurs, un feu d'artifice de sons entraînants : le roulement du tambour, l'éclat des cuivres, le boum-boum de la grosse caisse, et par-dessus le tout, la voix du haut-parleur qui promettait la magie de la représentation du soir, sous le chapiteau bariolé du petit cirque installé à l'orée du village.

Les jeux reprirent… mais avec moins d'entrain, semblait-il. D'ailleurs, la lumière déjà déclinait. Maurice songea que les petits allaient bientôt rentrer à la maison, abandonnant la pompe et son glouglou mélancolique. Il aurait bien aimé se joindre à eux et partager leur joyeuse insouciance, au lieu de rester là, posté comme un petit vieux. Mais, bon, il aurait été difficile de garder un seul poil de sec dans cette affaire !

Finalement, il jugea sage de quitter son poste d'observation et d'un bond, sauta dans son panier où il entama une toilette des plus minutieuses.

Andrée LEFEBVRE

CETTE NANA LÀ…

L'entrée au musée est plutôt douce, comme feutrée, dans une lumière tamisée, par un long couloir uniformément gris. Le silence semble de rigueur dans cette traversée, ou bien est-ce cette ambiance particulière qui incite à se taire ? Sans doute pour mieux apprécier ensuite, à l'issue du cheminement, l'arrivée dans la grande salle d'exposition où les « OOOH » et les « AAAH », suivis d'un déferlement de paroles, saluent une explosion de couleurs, un feu d'artifice au service de la sculpture.

Des femmes gigantesques, aux formes si rebondies qu'on les croirait gonflées à l'hélium à l'aide d'une pompe, aux seins pointus et proéminents auréolés de couleurs vives qui s'étalent graphiquement sur les corps, semblent saisies en plein élan, sans aucune retenue par rapport à leur nudité. Des femmes plantureuses et magnifiques, qui appellent à la caresse et donnent du bonheur par leur gaieté multicolore. Et ça fonctionne bien sur les visiteurs. Alors qu'ils étaient muets quelques instants auparavant, les voici devenus volubiles car aucun ne reste indifférent devant un tel spectacle débridé.

Bien sûr, on trouve de tout dans ces spectateurs du moment. Des érudits qui s'empressent de partager leur culture sur l'artiste avec leurs voisins, aux éternels plaisantins qui ne manquent pas d'user de leur pseudo-humour pour lâcher la bêtise d'usage : « Elles n'ont même pas de poils, ces nanas, ha ha ha ! » D'autres restent muets comme des carpes et savourent leur petitesse face aux géantes. D'autres encore ne peuvent rester à l'envie de caresser les formes rondes, car leur opulence joyeuse rassure et attire, et leurs couleurs invitent à la danse et au bonheur.

Pourtant, un peu plus loin, l'euphorie se change en étonnement et tristesse, quand les panneaux expriment le drame vécu enfant par l'artiste, avec ce père tortionnaire et adulé tout à la fois, qui l'amena à ces créations gigantesques et délurées, la libération du corps chevillée à l'âme. Il a fallu que le fusil éclate les couleurs sur la toile pour que le mal-être s'adoucisse un tant soit peu. On peut s'enthousiasmer de l'idée de génie d'utiliser ce subterfuge pour panser ses plaies, mais on reste sans voix devant cette détresse née de l'enfance. Alors, on comprend la démesure des corps, certainement une manière de reprendre le pouvoir de son corps pour exister par soi-même. On comprend cette orgie de couleurs salvatrice et cet amour de la rondeur glorifiée.

On ressort de là dans l'ambivalence des sentiments, avec du talent et de la beauté plein les yeux, mais aussi un peu de tristesse empathique dans l'âme. Ça veut alors dire qu'on a bien ressenti les choses et qu'une harmonie difficilement dissipable dans le temps s'est créée entre nous et elle, la grande Nikki de Saint-Phalle.

Catherine GONIN

LE GLAIVE

Il y a bien longtemps maintenant que nous, les vétérans de la 3ème légion Germina, avons été libérés de notre service actif. En tant que décurion, avec mes collègues gradés, nous avons bénéficié d'une remise de pécule en grande pompe, mieux que pour les simples légionnaires. Nous avons arrosé la quille dans les tavernes jouxtant le camp, sans la moindre retenue !
Par la suite, nous avons regagné nos familles, enfin, pour ceux qui en avaient encore une, après vingt longues années de service. Je suis revenu dans ma Campanie natale, pour m'établir dans la « domus familia », tout près de Pompéi. Pour moi, c'était le plus bel endroit de l'Empire : il y faisait toujours beau, sauf les deux mois d'hiver, avec la mer, le soleil, la douceur, la chaleur d'été tempérée par le vent marin, les vignes et les oliviers qui surplombent la baie. Et le Vésuve, si majestueux, les couchers de soleil somptueux derrière le volcan : une lumière unique, presque divine… Apollon sur son char. Tout cela m'avait toujours fasciné, dès mon plus jeune âge.
En arrivant à la domus, elle était abandonnée, mon père étant décédé trois années plus tôt. Comme il était un homme bon et savait caresser les voisins dans le sens du poil, ceux-ci avaient veillé à la protéger du pillage tant bien que mal. L'intérieur était encore habitable, mais les extérieurs étaient envahis par les hautes herbes. Je me mis aussitôt à la tâche et cela me prit cinq longues années pour tout restaurer. J'avais même construit des bassins où des carpes somnolaient paisiblement.
En ce superbe été 79, c'est une belle propriété avec des sculptures de satyres, dont certaines ont perdu la tête, à cause de la bêtise humaine : les pillards font régner l'insécurité aux alentours. Je suis devenu un vieil homme et je me promène souvent, le glaive à la ceinture, au bord de la baie que j'admire toujours avec le même bonheur. Ce matin d'Août, le temps est plombé d'une écrasante chaleur qui perdure depuis une semaine, depuis que le volcan fume, en fait. Je me suis assis comme des centaines d'habitants de Pompéi, à contempler ce phénomène, et soudain … Une explosion de couleurs, un feu d'artifice !!! Le haut du volcan a comme explosé. La fumée est devenue l'enfer, l'ombre du Dieu Vulcain. Après la fascination, la panique. Pour la plupart, les gens autour de moi essaient de rejoindre soit la mer, soit leurs demeures. Mais les flots s'agitent horriblement en tempête, avec, en arrière-plan, le volcan en feu.
Je retourne sur une petite butte près de ma domus et reste immobile devant cette fin du monde. Le soleil s'est brusquement couché… non, pas couché, mais une pluie de poussière et de cendres obscurcit tout et recouvre le sol. Je ne vois plus rien. Je me mets à genoux, appuyé sur mon glaive. Une tristesse indicible m'envahit. Je sanglote, je peine à respirer, mes larmes s'assèchent… les cendres montent autour de moi… ma gorge étouffe… je sens que je vais mourir…

De nos jours – Pompéi – fouilles : secteur 5 - niveau 3 :
« Professeur Allister, Professeur, vite, venez voir ce que nous avons découvert :
une autre statue ! Je ne sais pas ce qu'il pouvait faire :
c'est bizarre, à genoux avec une épée entre les jambes… ! »

Alain PONROY

UN BEL EXPLOIT

Mon petit-fils, Maxime, a fait sa première expérience de pêche avec son père aux dernières vacances.

Ravi de ce rôle de "grand" il attendait sagement que le bout de sa ligne tressaute, comme on le lui avait recommandé. C'était un peu long pour un petit bonhomme plein de vie ! Et soudain : le moment tant attendu arrive. Mais très vite il se sentit débordé par l'effort que lui imposait la prise.
« Papa, papa viens vite ! » papa accourut à l'aide, et au prix de plusieurs efforts, enfin, apparut :

- « Une carpe ! Au poil ! » S'écria mon petit-fils. En l'observant de plus près dans la lumière du petit matin, l'heureux pêcheur s'exclama : « Elle est très belle ! »

- « Oui, lui expliqua son père c'est une carpe « arc-en-ciel ».

- « Mais oui c'est pour ça » Et tout excité : « Mais c'est une explosion de couleurs, un feu d'artifice ! » renchérit le fiston très très fier de son exploit.

Aussitôt et sans aucune retenue, il posa son matériel et se mit à courir en tous sens. Ses jambes étaient restées trop longtemps immobiles. Et maintenant il sautait et criait : « Je suis trop fort ! J'ai pris une carpe arc-en-ciel ! »

- « Ça suffit ! » lui intima son père après quelques temps « Arrête tes bêtises, si tu as tellement besoin de bouger, fais une dizaine de pompes ça calmera tes jambes et ça ne fera plus fuir le poisson ! ».

Effectivement bien calmé, Maxime revint après avoir effectué sa punition. Son père paraissait toujours bien renfrogné. Il reprit sa place près de lui et tout doucement lui dit : " Promis papa je ne saute plus je serai sage comme une image et pour ne plus effrayer les poissons je ne bougerai pas plus que les belles sculptures en marbre du parc de la mairie".

Brigitte M.

LA CONFÉRENCE

La sculpture érogène des corps, sous la lumière idéale des éclairages, l'absence de poils là où il devrait y en avoir à foison, le regard sans retenue des jeunes filles promptes à faire des bêtises d'ingénues, ses hommes aux muscles saillants travaillés à coup de pompes, leur anatomie elle aussi sublimée par des éclairages savamment dosés et disposés pour une explosion de couleurs, un feu d'artifice de scènes érotiques s'enchaînant et produisant sur le spectateur l'effet escompté, la concupiscence !

Ces programmes classés X s'adressent donc aux adultes vous en conviendrez. Mais nous savons tous qu'il n'en est rien et que des enfants, avec une facilité désarmante, ont accès à ces productions. Comment éradiquer, non pas ces contenus, qui séduisent et nous ne jugerons pas ces adeptes, foule d'hommes et de femmes, dont certains sont parmi vous mais ne l'avouerons évidemment pas, comment éradiquer donc le visionnage de ces films par un trop jeune public. Nous n'allons pas leur crever les yeux, ce serait cruel et inutile, il reste la bande son même si inepte soit-elle, elle reste explicite. Nous n'allons pas leur couper les doigts afin de les empêcher d'utiliser clavier et télécommande, ils trouveront toujours une parade, nous n'allons pas les médicamenter dans le but d'annihiler tout intérêt pour les choses du sexe comme les incarcérés pour des crimes d'ordre sexuel.

Je vous choque, je vous heurte, j'entends vos commentaires : Qu'est-ce qu'elle raconte ? Qu'est-ce je fais ici ? Je perds mon temps ! C'est complètement inepte ! Et vous avez raison, cela n'a ni queue ni tête ! Je n'apporte aucune solution à vos questions et surtout à celle-ci : Comment protéger nos enfants ? Je vois des personnes qui quittent la salle, je me dois de prévenir celles qui restent que la suite ne sera pas non plus ce que vous attendez. Donc je poursuis. Les solutions sus-proposées n'ont aucune chance d'être adoptées évidemment. La deuxième piste à explorer est l'éducation. Regardez avec eux et commentez ! Répondez à leurs questions quelles qu'elles soient. A partir de 7 ans c'est envisageable selon les pédiatres auxquels je me suis référée mais pas souhaitable cependant car il s'agit d'intimité à vivre dans la sphère secrète des corps et des pensées.

Je remarque d'autres départs dans la salle. Là ne reste que les curieux, ceux qui se demandent mais enfin, où nous entraîne-t-elle ? Il y a là une sorte de suspens quant à la suite de cette conférence, je vous le rappelle, financée par le biais de la CAF, Caisse d'Allocations Familiales du Cher. Donc, ma première solution portant sur l'intégralité physique des petits corps n'est pas envisageable, la seconde portant sur l'intégralité morale de nos enfants non plus. Je suis impatiente de vous proposer ma troisième méthode, mon coup de cœur !

Je vois que certains ont compris et quittent malgré tout la salle. Pourtant dans celle-ci l'enfant est respecté, c'est même une belle preuve d'amour et d'abnégation. Tiens encore des départs ! Est-ce à dire que celle-ci serait la pire des trois !? Cette solution la voici : plus d'écrans d'aucune sorte à la maison ! Vous le savez, ils regardent sans votre aval, téléphone, ordinateurs, tablettes, télévision. Et ne dites pas : « Nous surveillons » ça n'est pas possible. Vous pourrez vous rééquiper plus tard, à l'adolescence éventuellement mais sauvez-les de ces images mais aussi d'autres contenus violents ou débiles !

Je n'ai plus qu'une personne dans cette assemblée, je vous félicite. Vous ai-je convaincue ? Vous ne répondez pas, vous êtes muette comme une carpe ! La sidération je suppose. Cependant je vous remercie d'avoir suivi mon exposé jusqu'au bout et vous invite au prochain rendez-vous dont le thème est : « Inceste et amour quelle différence ? »

Nadine PALISSON

L'ARMISTICE

La nuit n'allait pas tarder à tomber, mais la lumière du jour était encore présente et dans le ciel c'était une explosion de couleurs, un feu d'artifice, que le soleil couchant faisait éclater dans toute sa beauté.

Les bruits s'atténuaient petit à petit et dans le lointain le son des cloches était tout en retenue, comme s'il ne fallait pas réveiller la nature qui commençait à s'endormir.

Ce n'était plus l'heure de faire des bêtises pour les enfants du village et ils étaient muets comme une carpe en se laissant aller dans les bras de Morphée.

Demain, 11 novembre, il leur faudra aller défiler en grande pompe avec les enfants de leur école, derrière le Maire, le Conseil Municipal, la fanfare, de la Mairie aux Monument aux Morts, et ne pas bouger d'un poil pendant la cérémonie de commémoration.

En classe, la maîtresse leur a parlé de la première guerre mondiale et même si cela paraît très loin pour tout ce petit monde, cela fait partie de la culture générale, de l'Histoire avec un grand « H » et de l'histoire de leur famille.

Ils s'endorment, fiers d'avoir été choisis pour déposer une fleur au monument à l'entrée du village, à la mémoire de leurs ancêtres.

Demain, ils seront sûrement très impressionnés par les sculptures plus vraies que nature représentant ces pauvres poilus avec leurs grandes moustaches, leur lourde capote sur le dos et la baïonnette à leur fusil.

Huguette RICORDEAU

CHAPITRE IX
Les sept mots…

ATELIER D'ÉCRITURE 13.12.2022

NOUGAT
PÂTÉ
NEIGE
LOUPE
MOUSSE
TROTTOIR
LUBIE

La phrase : *« …à chaque fois, c'est le même scénario… »*

FASHION VICTIME VERSUS DAME TARTINE

17 heures trente, la rue retrouve son animation habituelle à cette heure de sortie des bureaux, nombreux dans ce quartier, Vanessa quitte rapidement ses collègues et se dirige vers la sortie.

Le froid mordant de cette nuit de mi-décembre la saisit, son petit manteau court, d'un bleu si élégant paraît bien léger pour la saison. Enfiler son bonnet ? Pour ravager sa coiffure soigneusement modelée puis artistiquement ébouriffée, par Freddy, du salon ultra-chic de la place des Quinconces pour un prix exorbitant ? Hors de question !

Elle tangue vaguement sur ses stilettos et la neige sournoise, tombée dans l'après-midi à demi fondue ne facilite pas sa progression sur le trottoir pentu. Vanessa hésite sur la direction à prendre, rentrer au plus court vers son mini-studio pour une soirée cocooning ? Ou bien... revoir rue de la République à deux pâtés d'immeubles d'ici cette boutique récemment ouverte où elle a repéré une petite robe, un peu chère mais A-DO-RABLE ! Ce n'est pas une lubie, elle y songe depuis deux jours, pour s'extraire de son travail si ennuyeux, elle la veut elle la veut !

La pensée de la petite robe si mimi lui donne le courage de poursuivre et affronter l'obstacle familier qu'elle espère et redoute à la fois. D'ailleurs la voici déjà devant la vitrine du salon de thé où de jolies girandoles magnifient les merveilles exposées ; le demi- dôme de nougat artistiquement découpé en quartiers présente sur la tranche les rubis et les émeraudes de ses fruits confits, le caramel vernit les joues rebondies des Saint-Honoré qui arborent une crête de crème vaporeuse comme un nuage d'été, les guimauves étalent lascivement leurs tentacules aux délicates teintes pastel et les bûchettes sagement alignées semblent à la parade. L'étiquette qui détaille leur composition "Soleil caribéen " mousse fruits de la passion sur lit coco-papaye vous entraîne déjà sous les tropiques, d'ailleurs de petits palmiers en plastique ombragent le glaçage à la mangue étincelant sous les vives lumières.

Vanessa n'a pas pu résister, elle s'est arrêtée là ça ne loupe pas, à chaque fois c'est le même scénario, Tentation tentatrice et Raison raisonnante s'affrontent en slogans péremptoires :
« éviter les aliments trop gras, trop sucrés »
« il n'y a pas de mal à se faire plaisir »
« parce que je le vaux bien »
« cinq minutes de plaisir dans la bouche, deux kilos sur les hanches »

Ce dernier argument emporte le morceau (si l'on peut dire).
Ce soir ce sera yaourt bio %, pain complet à la graine de chia et boisson détox !

Henri IV aurait dit « Paris vaut bien une messe » alors une silhouette de sylphide ????

Andrée LEFÈVRE

NOËL DANS LES LANDES

A chaque fois c'est le même scénario. Bientôt Noël et on ne sait jamais ce que nous allons faire pour les fêtes.

Est-ce nous qui recevons à la maison ou devons-nous répondre à une invitation dans la famille ?

Ce serait bien de changer un peu, mais cette année il faudra que l'on se décide rapidement. L'hiver est déjà là et les températures sont dignes de celles de la Laponie, pays du Père Noël !

S'il faut faire le déplacement, il faudra conduire avec prudence. La neige est tombée dans certaines régions et les routes et les trottoirs sont sûrement glissants.

Il faut aussi se préoccuper des cadeaux à offrir et chaque année c'est un casse-tête :

- Peut-être une loupe pour notre Sherlock Holmes en herbe qui est toujours en train de chercher des indices pour épingler le ou les coupables de délits commis,

- Une poupée en mousse tout de rose vêtue pour notre dernière arrivée dans la famille,

- Pour les gourmands qui ont de bonnes dents, de bons nougats de Montélimar, cela changera un peu des traditionnels chocolats,

- Pour les plus grands, ce sera un chèque….

Pour compléter les entrées on pourrait servir plusieurs sortes de petits pâtés : à la viande, au poisson, aux légumes, au fromage….

Dernière lubie : faudra-t-il également aller à la messe de minuit ?
Je sais que pour certains il ne faut pas y compter, ils préfèrent rester devant un bon feu de cheminée plutôt que d'aller écouter les cantiques de Noël. Pour d'autres, c'est un rituel. Pas un Noël sans la messe de minuit.

A chacun ses idées et fera comme il voudra !

Surprise ! Nous passerons Noël dans les Landes chez notre fille qui doit venir nous chercher pour nous éviter de prendre la route….

C'est ça la magie de Noël !

Huguette RICORDEAU

RÊVE ET TRADITION

Beaucoup aiment Noël. C'est l'enfance, le rêve, l'entraide, la joie, à chaque fois, c'est le même scénario.

Nous nous réunissons quelques semaines avant la date pour définir la déco.

Nous voici tous sur le trottoir, les guirlandes lumineuses ont à peu de chose près leurs emplacements.

Cette année, nous faisons partir le Père Noël du pôle nord. Là un igloo, les ours, les rennes avec le traineau, sans oublier le personnage central le Père Noël, et en plus une machine à mousse qui fera illusion de neige.

<<Ah lala !!!!>> encore une lubie de Lucile.

<<Vous oubliez qu'il risque d'y avoir des coupures de courant.>>

<< Mais enfin, il y a des alternatives : solaire, générateur, limiter le temps des illuminations, cherchons des idées quoi !!! >>

C'est à ce moment-là que nous voyons Lucile (encore elle) sortir de la maison une loupe à la main :

<<Qu'est-ce.....>>

<<Eh bien, je cherche des idées>>…

Lucile, avec ses idées farfelues réussit à nous faire éclater de rire, bienvenu après l'année morose !

Parlons aussi de la demi-finale qui nous sort de la routine ; nous allons nous installer devant la télé.

Avec un en-cas, des baguettes, béret, pâté et saucisson, toutes sortes de charcuteries et des petits bonhommes en nougat.

La cerise sur le gâteau, serait que les bleus nous gagnent la coupe !

Restons modestes, la demi-finale n'est pas si mal, nous nous en remettrons.

Gislhaine PAGÈS

LE CRUNCH

Tous les ans à la fin de l'hiver, se déroule la fameuse confrontation contre le quinze de la Rose. Nous sommes là dans le domaine du rugby, et plus précisément dans celui du tournoi des six nations.

Depuis des lustres, les journalistes ont baptisé cette confrontation « le crunch » et leurs nombreuses interventions avant ce rendez-vous sportif font toujours monter une énorme pression dans les milieux rugbystiques des deux pays comme dans celui des nombreux supporters.

Quelques heures avant la rencontre, les trottoirs de Londres ou de Paris suivant le lieu de l'évènement, sont envahis par une foule qui se chauffe déjà la voix. Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, et c'est souvent le cas à cette période de l'année, les deux équipes se retrouvent sur le terrain pour le terrible défit qui relève alors de la suprématie européenne !

Les journalistes prennent l'antenne et, après avoir examiné à la loupe la composition des équipes, se laissent aller à leurs commentaires. Il y a quelques années, lorsqu'un certain Roger Couderc était aux commandes de son micro, on aurait pu entendre : « celui-ci, cet ennemi Anglais on va lui marcher sur les nougats et il ne pourra plus taper dans le ballon… », mais aujourd'hui, toute intervention publique doit être équilibrée et ne surtout pas montrer une quelconque marque de chauvinisme.

C'est une des nouvelles lubies de nos dirigeants médiatiques. Il faut être fair-play certes, mais à chaque fois, c'est le même scénario, nous déroulons le tapis devant l'ennemi afin qu'il puisse mieux nous croquer et les Anglais ne s'en privent jamais…

Mais, et c'est une des règles majeures de ce sport, l'esprit rugby revient toujours même après les plus grands combats. C'est la loi universelle et sans doute éternelle de ce sport qui présente la grande confrontation sur la pelouse et le meilleur partage lors de l'après match autour de quelques toasts au pâté et de grandes pintes de mousse…

Laurent VACHER

MAGIE EN TÊTE…

La pulpe des doigts masse délicatement, la mousse est douce et abondante. L'esprit de Dalila vagabonde. À chaque fois c'est le même scénario. Quelle que soit la tête à laver, elle se sent en connection totale avec la personne. Au point de deviner sa vie, son identité. La dame blonde aux mains longilignes est sans doute une littéraire. Professeur… non ! Mieux, femme de lettres. Elle quitte le salon, coiffée à la perfection. Dalila annonce : écrivain. Ces collègues pouffent. Elles se disent que c'est un jeu, une farce.

Un grand brun s'installe à son tour. Il est un peu râleur, voire « pète-sec ». Rasé de près, chemise rayée. Dès son départ, Dalila affirme : contrôleur des impôts. Mêmes ricanements autour d'elle.

L'eau tiède coule sur une crinière auburn striée de mèches multicolores. Des tatouages, des piercings, des chaînes à gros maillons. Rockeuse, sans hésiter ! La jeune fille qui est au bac à présent est très discrète, elle doit parler toute la journée. Elle semble sensible, à l'écoute. On peut presque passer sa vie à la loupe. Facile : psychologue pour enfants.

Au fil des jours, Dalila indique la profession ou le statut des clients qui passe entre ses mains. Don, invention, fabulation. Les copines se moquent d'elle, se demandant bien d'où lui vient cette lubie. Un besoin de s'inventer une vie plus palpitante peut-être. Dalila adore son métier. Elle aime découvrir la vie des autres grâce à ses gestes mesurés…

Des mains sans vernis ni bijoux, un délicieux parfum de vanille. Évident ! Pâtissière ! Sa patronne encaisse le chèque et reconnaît le nom d'une chef-pâtissière mondialement réputée. Interloquée, elle et ses employées s'intéressent de plus près à la petite shampooineuse.

Ses doigts glissent sur le cuir chevelu d'un homme immense. Il dégage une aura particulière. Il est assez âgé, cheveux longs, gris. Barbe blanche, tout aussi longue. Une bonhomie rassurante. Des effluves de pain d'épices et de nougat. Saint-Nicolas bien sûr !

N'importe quoi, on commençait à y croire ironisent les collègues ! Le nouveau client qui se détend sous la douchette perturbe Dalila. Une sorte de courant lui parcourt le corps. Un flux apaisant passe dans ses mains. Elle est déroutée et n'ose annoncer sa découverte. Elle va se ridiculiser. Les filles insistent. Alors elle se lance : mentaliste. Absurde, elle ne sait plus quoi inventer. Pourtant, sur le trottoir l'homme fait demi-tour et revient dans le salon.

Il s'adresse directement à Dalila. Mademoiselle, vous avez un talent que l'on appelle « la lecture de la pensée ». Une intuition et une finesse de raisonnement hors du commun. Je souhaite vous formez et vous inclure dans ma troupe pour une tournée que nous débutons en février. Il faudra vous habituer à la scène et aux spectateurs. Je vous laisse ma carte. Voyons-nous rapidement. Il disparait aussitôt.

Les filles font cercle autour de leur camarade et lisent : Viktor Kolikar. Waouh ! C'est le plus grand mentaliste de tous les temps !

Elles n'en reviennent pas. La jeune fille n'a jamais simulé. D'une seule voix elles lui disent : vas-y poulette, fonce, tu vas devenir riche ! Je vais réfléchir dis notre shampooineuse, plus tard, on verra… Elle est surtout pressée d'installer la personne suivant au bac. Elle prépare le shampooing adapté et reprend avec délicatesse et minutie l'exercice qu'elle aime tant.

Un peu plus loin, à quelques pâtés de maisons, Saint-Nicolas prépare sa houppelande, sa mitre et sa crosse. Il a un petit air songeur, pensif…

La neige commence à tomber doucement…
Des flocons virevoltent comme dans une boule… de cristal…

Béatrice GIMENEZ

CONFLIT DE GÉNÉRATIONS

Cette fois encore, c'est l'Inspecteur Ratafia qui est diligenté pour mener l'enquête. Décrié par les nouveaux venus dans le métier pour ses méthodes passéistes, c'est au final quand même bien lui qui résout le plus d'enquêtes.

Son arrivée sur les lieux du crime est saluée de murmures de désapprobation, car, selon l'avis de tous, son allure particulière, entre autres, entache l'idée de modernisation de la police. Un long imperméable bien saucissonné à la taille, une barbe de quinze jours dans laquelle traînent encore des traces de mousse à raser oubliées dans sa précipitation à arriver vite sur place, les mains accrochées derrière le dos, lui donnant l'allure d'un taureau avançant tête la première, il arpente à grands pas le long trottoir qui mène de sa voiture à la maison du crime.

L'air de rien, son œil est à l'affût de tout indice, si minuscule soit-il, un de ceux que les novices, trop sûrs d'eux, sont certainement incapables de voir. Aujourd'hui, il grogne dans sa barbe, car la neige, piétinée de nombreuses fois par la bleusaille, rend impossible d'éventuelles précieuses découvertes. Curieusement, il continue son chemin, sans s'arrêter à la maison devant laquelle clignotent les gyrophares. Les autres, ses collègues, médusés, le regardent disparaître à l'angle du pâté de maisons et haussent les épaules de dépit ou de désespoir, car, à chaque fois, c'est le même scénario. Ratafia s'intéresse en priorité à tout autre chose que les faits avérés par la découverte d'un corps. Où qu'il soit, il part fureter on ne sait où, mu par on ne savait quelle lubie. Le plus énervant, c'est qu'à chaque fois, il revient, loupe en main, et une trouvaille utile à l'enquête dans l'autre main. C'est énervant, à la fin. De longues minutes passent, et le voilà qui réapparait avec sa sempiternelle loupe, son autre main gantée de bleu arborant une cagoule noire percée de deux trous. Il confie l'objet à un sous-fifre muni d'un sac à scellés et marmonne : « Quand je dis qu'il faut chercher ailleurs que ce qu'on a sous le nez ! Faudrait quand même m'écouter, au lieu de piétiner les proches abords de la scène du crime ! »

Il s'en moque, d'être entendu ou non, mais ce n'est pas maintenant qu'il va changer ses méthodes. Tant pis si les p'tits cons tout droit sortis de l'école n'en prennent pas de la graine. Lui, encore deux ans avant la retraite et après, basta ! Il sort de sa poche un vieux nougat emballé, prend le temps de le dévêtir de son enveloppe transparente un peu douteuse, puis l'enfourne dans sa bouche avant de grommeler :
« Bon ben allons voir ce cadavre, s'il a encore des choses à m'apprendre !!! Mais j'ai ma petite idée sur ce qui s'est passé ! »

Qu'il est énervant pour ses collègues. Il ne livrera les secrets de ses autres découvertes que si l'intérieur de la maison confirme ses supputations. Car un Ratafia ne perd jamais la face !

Catherine GONIN

DÉSERTION

La mousse déborde du verre signe d'un barman peu expérimenté ou qui a l'esprit ailleurs. Je ne dis rien, inutile. Je bois ma bière, lentement. Je suis pressée ou censée l'être. L'on m'attend. J'observe mon environnement, peu de monde, peu de son, peu de lumière, peu de tout !

La télévision, puisque maintenant tout bar qui se respecte doit en posséder une, diffuse, sans le son, un match de rugby, c'est la fin, l'équipe victorieuse doit éviter l'essai de dernière minute et fait des petits pâtés, manœuvre technique qui lui permet de ne pas prendre de risque.

Ma préoccupation principale, palpitante, pour laquelle j'ai quitté mon canapé, acheter du nougat ! Une lubie comme tant d'autres qui comble mon temps libre. Acheter un poireau, un lacet de chaussure, une pelle, un bonnet, une loupe… Toujours une seule chose pour faire durer ! Heureusement que je vis dans une société qui m'offre la possibilité de prier la déesse consommation à toute heure du jour et de la nuit.

J'entends un murmure, « il neige » ! Je me tourne vers la fenêtre et effectivement la neige commence à recouvrir le trottoir. Tous les visages fixent ces flocons virevoltants comme hypnotisés. A chaque fois c'est le même scénario, l'excitation face à un évènement qui, somme toute, est une simple réaction naturelle entre une température basse et une goutte d'eau. Nous assistons à la captation de l'esprit, le réveil d'une torpeur, l'impression que rien n'est plus beau que ce blanc pour l'instant immaculé. La neige a ceci de magique. Bientôt, beaucoup, appuyés par les médias, la voueront aux gémonies ! La magie ne dure qu'un bref instant.

Je ne veux pas rentrer, je ne veux pas retrouver mon canapé, je ne veux pas rejoindre ma cuisine, je ne veux pas préparer les repas, je ne veux pas m'étendre sur mon lit… Je ne peux pas rentrer, je ne peux pas retrouver mon canapé, je ne peux pas rejoindre ma cuisine, je ne peux pas préparer le repas, je ne peux pas m'étendre sur mon lit. Je dois partir, je veux être satisfaite de ma vie, m'efforcer à embrasser un nouveau destin.

Je me lève, règle ma consommation. La gare est à deux pas.

Nadine PALISSON

RECHERCHE D'UN MYTHE

Il fait froid ce matin, en sortant de mon sac de couchage. Demain, il me faudra rajouter un duvet. Je sors de ma tente, pourtant bien isolée. Je comprends mieux en contemplant les alentours : la neige est tombée cette nuit et a tout recouvert, même les derniers lambeaux de mousse existants encore hier.

Mais le plus grave, c'est que je me retrouve seul. Les derniers sherpas sont partis en catimini dans la nuit. A chaque fois, c'est le même scénario : ils sont durs à la tâche, courageux, mais dès que nous approchons du possible repaire du Yéti, de l'abominable homme des neiges, du Migou comme ils disent entre eux, c'est la panique et la fuite éperdue vers la vallée et les différents villages. Ils préfèrent les trottoirs, moins dangereux, mais pourtant moins lucratifs.

Je fais le point après avoir mâchouillé un morceau de nougat, une vieille lubie qui me vient de mes années d'étudiant. D'après un ancien manuscrit d'un temple tibétain pour lequel j'ai tant peiné à avoir l'autorisation de le consulter, après maintes prières, mais que j'ai bien analysé à la loupe des dizaines de fois, je suis arrivé à l'endroit où la légende du Yéti s'est formée. Enfin si mes déductions sont correctes…

Et moi, Auguste Florent, je vais transformer cette légende en réalité… enfin, je l'espère. Car ceci est ma dernière expédition : plus de moyens financiers, et je suis trop vieux. Il ne me restera plus qu'à retourner dans la vieille Europe, la queue entre les jambes, et faire face aux moqueries de mes comparses lors de mon rapport à l'Université.

J'explore une grotte. Rien, sinon d'immenses pâtés de neige. Avec le soleil se reflétant, ça me fait penser à ces monumentaux gâteaux d'anniversaire aux USA. Le jour décline petit à petit et je dois retourner à mon campement avant la nuit. Le désespoir commence à m'envahir petit à petit. Après une mauvaise nuit d'un sommeil haché, je prends la décision de plier bagages.

Au petit matin, en suçant mon nougat, je sors dehors, le moral dans les chaussettes, pour trébucher et m'affaler à plat ventre dans la neige. Pourtant, hier, tout était plat ! Je me relève et observe les alentours. Et là, je comprends très vite : il y a des traces énormes dans la neige, qui montent plus haut dans la montagne. J'étais tombé dans une empreinte de pas du Yéti. Euréka ! Euréka ! J'ai réussi !

Alain PONROY

NOËL CHEZ MAMIE

Cette année encore c'est Noël chez mamie et chez mamie à chaque fois c'est le même scénario. On ne sait jamais quelle sera sa lubie du moment. Elle nous en aura fait voir de toutes les couleurs.

Je me souviens d'un noël africain. Elle avait tout prévu, nos jolies tenues de fêtes remplacées par de jolis boubous colorés. Elle avait fait des miracles culinaires cette fois-ci avec son pâté de rhinocéros à la sauce crocodile (et oui c'est ce que disait le menu) en fait un pâté de chevreuil sauce à l'oseille. Les enfants avaient fait la grimace mais pas question d'y échapper sinon gare, on était menacé de finir sur le trottoir punis jusqu'au dessert.

Et ce Noël aux Antilles, ti' punch en apéro, collier de fleurs, mamie en paréo et papy en short coloré et claquettes. Pas question de sapin, de neige, de guirlandes et de boules, à la place des fleurs, de la couleur, et du zouk toute la soirée. Sacrée mamie !

Et puis il y eut le Noël de Sherlock Holmes. Cette année-là nous avons vécu un drame, les enfants se sont retrouvés effarés devant un sapin vide, sans cadeaux.

Un mystérieux parchemin accroché à une de ses branches nous informait que les lutins du père Noël avaient pris un malin plaisir à cacher les cadeaux. Grâce à un jeu de piste savamment orchestré par papy, la chasse au trésor fut mémorable. Je le revois encore avec sa grosse loupe accompagner les enfants à travers le jardin à la recherche d'une piste, je revois surtout leur regard émerveillé à la découverte des précieux cadeaux retrouvés dans la cabane au fond du jardin, richement décorée par la main de mamie.

Avec mamie on ne sait jamais à quoi s'attendre, elle est infatigable, c'est vrai qu'elle y met du cœur et de l'imagination. Elle sait nous fabriquer de merveilleux souvenirs.

Mais je me dis que cette année, peut-être pourrions-nous avoir un Noël traditionnel, autour de la cheminée, sapin blanc, boules colorées, dinde aux marrons, nougat et mousse au chocolat ?

Allez ! Rien qu'une fois ! Mamie s'il te plaît !

Micheline FLORENT